This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Septembre 1749.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Septembre 1749.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Septembre 1749.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SON
commencés au mois de Janvier 17
& se vendent 15 s. le mois en bla
& brochés 16 s.

Dunning Nijhoff 1-31-36 31492

Années

1701.	9.	vol.	1726.	13.
1702.	12.	v.	1727.	12.
1703.	12.	v.	1728.	12.
1704.	12.	v.	1729.	12.
1705.	12.	v.	1730.	12.
1706.	12.	v.	1731.	12.
1707.	12.	v.	1732.	12.
1708.	12.	v.	1733.	12.
1709.	12.	v.	1734.	12.
1710.	12.	v.	1735.	14.
1711.	12.	v.	1736.	15.
1712.	12.	v.	1737.	13.
1713.	12.	v.	1738.	13.
1714.	12.	v.	1739.	14.
1715.	12.	v.	1740.	13.
1716.	12.	v.	1741.	12.
1717.	12.	v.	1742.	12.
1718.	12.	v.	1743.	12.
1719.	12.	v.	1744.	12.
1720.	5.	v.	1745.	12.
1721.	12.	v.	1746.	15.
1722.	12.	v.	1747.	14.
1723.	12.	v.	1748.	15.
1724.	12.	v.	1749.	10.
1725.	12.	v.		

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Septembre 1749.

ARTICLE XCIV.

MALTHE OU L'ISLE-Adam, dernier Grand-Maître de Rhodes, & premier Grand-Maître de Malthe ; Poëme &c. Par M. Privat de Fontanilles. A Paris chez Huart, Moreau fils, Durand, 8°. pages 195.

LE plan de ce Poëme est fort simple, & en même tems fort beau. Philippe *Villiers* de l'Isle-Adam

obligé d'abandonner Rhodes cherche un asyle pour ses Chevaliers & pour lui. Il passe dans le Royaume de Chypre, puis à Rome, de là en Espagne, où il obtient l'Isle de Malthe de l'Empereur Charles V. On juge bien qu'il faut des épisodes pour soutenir l'action durant les dix chants qui composent le Poëme. Mais les épisodes qui se rencontrent ici sont naturels, & la plûpart tirés de l'Histoire même de ces tems-là.

Par exemple Lisle-Adam jetté sur les côtes de Chypre rencontre Louis de Savoye & Charlotte de Lusignan chassés de leur trône par un Usurpateur ; il leur aide à recouvrer ce Royaume ; il leur raconte ensuite les circonstances du siége de Rhodes. Il apprend, après quelque séjour en Chypre, que les délices de ce climat amollissent peu à peu le courage & les mœurs de ses Chevaliers, il se rembarque & délivre en mer une Princesse

fille de Zizime, mais Chrétienne & singulierement favorisée du Ciel. Il passe à Malthe, à Messine, vient à Rome du tems d'Adrien VI. se lie avec le Pape Clement VII. qui avoit été Chevalier de Rhodes; il est extrémement sensible aux malheurs de ce Pontife fait prisonnier par l'Armée de Charles V. Il se détermine à solliciter auprès de ce Prince un asyle pour l'Ordre de S. Jean. Durant son voyage, il voit la France sa patrie très-affligée de la captivité de François I. Il négocie pour sa délivrance; il l'obtient, & l'Isle de Malthe en même tems pour ses Chevaliers.

Or il n'est aucun des événements que nous indiquons ainsi en général, qui ne tienne par quelque endroit à l'état de l'Europe tel qu'il étoit au commencement du XVI. siécle. Nous ne remarquons même *qu'un dérangement d'époques dans le siége* de Rome

& dans la captivité de François I.
Le Poëte fait précéder les malheurs de Clément VII. & tout le monde ſçait qu'ils furent poſtérieurs à la bataille de Pavie, diſons auſſi au traité de Madrid & à la délivrance du Roi François. Mais un Poëme n'eſt pas un Ouvrage de Chronologie, & nous ne faiſons même cette remarque que pour reconnoître l'attention ordinaire de l'Auteur à ſuivre les faits hiſtoriques dont les Hiſtoriens du tems ont parlé.

Quant au merveilleux, qui eſt comme l'ame de l'Epopée, M. Privat de Fontanilles l'a répandu avec ſageſſe & avec goût. Il a introduit de tems en tems des révélations céleſtes, des opérations infernales, des prophéties détaillées : par exemple celle du ſixiéme chant, lorſque la Princeſſe fille de Zizime annonce les deſtinées de l'ordre de S. Jean, quand il auroit pris poſſeſſion de Mal-

thé, & celle du Chant dixiéme & dernier lorsque l'ombre du Connétable de Bourbon prédit la grandeur future de la Maison de France. Nous ne croyons pas qu'on trouve aucun de ces traits déplacés. On dira peut-être que le Connétable, mort les armes à la main contre la France, s'est donc bien radouci dans l'autre monde, puisqu'il parle de la gloire des François avec autant d'affection & d'intérêt qu'auroit pû faire le meilleur Sujet de François I. Mais c'est justement dans l'autre monde qu'on pense bien, qu'on voit tout au flambeau de l'exacte vérité; & le Poëte est censé insinuer le changement du Connétable en lui faisant reconnoître sa révolte & son crime.

Il parle : Reconnois, Prince, un sujet rebelle,
Dit-il, qu'un faux honneur crut armer *d'un beau zéle.*

Comme nous avons lû tout ce Poëme avec beaucoup de ſoin, nous aurions mille choſes à obſerver ſur l'exécution ; c'eſt-à-dire ſur le génie du Poëte, ſur le caractère de ſa poëſie, ſur l'effet que produiſent ſes images, ſur le fil de ſes narrations, ſur le portrait de ſon Héros, ſur les couleurs qu'il employe pour peindre les plus célébres perſonnages de ce tems-là. Mais comme ceci eſt un genre où tout le monde eſt juge, nous ne croyons pas qu'il nous convienne de prononcer ; nous citons ſeulement ce morceau du ſecond chant : c'eſt la Deſcription d'une mine placée & miſe en jeu ſous une Tour, dont les Turcs ſe ſervoient pour battre les murs de Rhodes.

Dans le ſein de la terre un tortueux détour
Pénétre, & va finir ſous l'orgueilleuſe Tour.

Là se forme un réduit, une [illegible] serrée,
Qu'emplit un noir amas de matière ensouffrée ;
Cet affreux composé qu'au malheur des humains
La discorde & la haine ont pétri de leurs mains.
L'instant cruel approche, une amorce fatale
Porte déja ses feux dans la voute infernale ;
Ils y touchent ; soudain le salpêtre enflammé
Ouvre un vaste passage à l'orage enfermé.
Ainsi, forçant la nue éclate le tonnerre ;
L'air est longtems ému du trouble de la terre :
La masse est ébranlée & s'abime à l'instant ;
Sa chute porte au loin un désastre éclatant.
Sur les corps mutilés cent ruines pressées,

Les plaintes des mourants dans les airs
élancées
Le sang, le feu, la mort confondus &
mêlés,
Hommes, armes, débris, sans ordre ac-
cumulés :
Spectacle de terreur, redoutable assem-
blage
Où la guerre unissant sous une seule ima-
ge
Tous les traits de la haine & de la cruau-
té,
Se montre toute entiére aux yeux épou-
vantés.

L'Auteur mérite les plus grands éloges pour avoir traité sa matiére avec une décence digne du Héros & du grand Ordre qui en sont l'objet. Il parle toujours de la Religion en Poëte vraiment Chrétien, en homme plein de sagesse & de mœurs ; son Ouvrage peut passer dans les mains de la jeunesse, il peut pénétrer les Cloîtres, & servir à l'édification des plus saints états.

ARTICLE XCV.

ACTA SANCTORUM Septembris collecta, digesta, Commentariisque & Observationibus illustrata, à Joanne Stiltingo, Joanne Limpeno, Joanne Veldio P. M. Constantino Suiskeno Tom. II. Antuerpiæ, apud Bernardum Albertum Vander Plassche. ann. 1748. in fol.

JUsqu'au dernier siécle la Russie n'avoit pas été assez connuë, & ne se connoissoit pas assez elle-même. Un Czar né avec les grandes qualités, qui rendent dignes du thrône ceux mêmes que la naissance n'y appelle pas, sçut mettre, si l'on ose ainsi parler, toute la Moscovie en valeur. Il apprit à toute l'Europe combien ce vaste Empire, quand il est bien gouverné, *est respectable* & redouta-

ble à ses voisins. Depuis cette révolution si glorieuse à celui qui en fut l'Auteur, on s'interesse beaucoup plus qu'on ne faisoit auparavant, à tout ce qui concerne la Russie. C'est ce qui nous persuade qu'on sera bien aise de sçavoir l'histoire de la conversion des Russes au Christianisme. Le second tome du mois de Septembre & le quarantiéme de la collection immense des Bollandistes, que nous annonçons, commence par une Dissertation sur ce fait important. Ce qui embarasse le plus, c'est que parmi les Sçavans, les uns croyent que les Russes qui se sont soumis à l'Eglise de C P. ont été convertis au Christianisme par des Schismatiques dont ils ont embrassé la créance & le Schisme. Les autres par une indulgence excessive, prétendent que les Russes ont été Catholiques dès le commencement de leur conversion, & *qu'ils ont* persisté dans la Catho-

licité jusqu'aux derniers siécles.
Parmi les Bollandistes le P. Papébroch a déclaré generalement que tous ceux que les Russes honorent comme Saints, n'ont point été Schismatiques; mais le P. du Sollier n'a rien osé décider à l'égard d'Udalimir ni des Princes ses fils Boris & Hlibi, dont le culte est établi dans toute la Russie.

L'Auteur de cette Dissertation préliminaire entreprend d'éclaircir, autant qu'il est possible, ce point de l'Histoire Ecclésiastique, qui jusqu'ici n'a pas été assez examiné. Cette discussion est mise à propos au commencement de ce Volume, où l'on a inséré les Actes de Boris & de Hlibi Princes Russes. Le P. Stilting fixera d'abord le tems où la Nation des Russes embrassa le Christianisme; il recherchera ensuite si les Patriarches de C. P. étoient Catholiques dans le *tems de* cette con*version : enfin il s'assurera* selon

l'ordre des ſiécles, & autant que ſes Mémoires le permettront, de l'union des Métropolitains Ruſſes avec l'Egliſe Romaine. Par-là on ſera en état de diſcerner, parmi les Saints que la Ruſſie honore, ceux qui furent Catholiques & ceux qui furent Schiſmatiques ou ſuſpects de ſchiſme. L'Hiſtoire profane a quelquefois illuſtré les commencemens des grands Empires par des faits fabuleux, & il n'eſt pas ſans exemple que quelques Peuples, pour donner plus d'éclat à leur converſion, l'ayent attribuée à des Apôtres, ou à des hommes Apoſtoliques, qui n'y ont eu aucune part. On a toujours aimé à décorer ſon origine. Les Ruſſes aſſurent que c'eſt l'Apôtre S. André qui leur a prêché l'Evangile, & ils marquent la route qu'il a tenuë pour venir de la Scythie dans la Ruſſie : mais quoiqu'il ſoit aſſez probable que Saint *André* ait annoncé la foi dans la

Scythie, puiſqu'Euſebe & pluſieurs autres en conviennent; il n'y a aucune apparence que cet Apôtre ait pénétré juſqu'au pays des Roxolans, c'eſt ainſi qu'on nommoit les Ruſſes. Nul témoin digne de foi n'en fait mention.

Ces peuples ne ſont pas mieux fondés à vouloir que les Apôtres S. Thadée & S Barthelemy ſoient les fondateurs de leur Egliſe. Baronius a eſſayé d'accréditer cette Tradition populaire, en produiſant dans le Concile d'Antioche ſous Jovien, la ſouſcription d'Antipater, Evêque de Rhoſſus, ou de Rhos. Ce n'eſt pas le nom d'une Nation, mais le nom de la Ville dont Antipater étoit Evêque. C'eſt Rhoſſus Ville de Cilicie & qui n'eſt pas inconnue aux Géographes.

Photius, dans ſa lettre aux Patriarches d'Orient, rapportée par Baronius au dixième Tome de ſes *Annales*, *p. 253.* parle de la con-

version des Russes, peuple alors très-feroce. Ce faux Patriarche reléve par-là la gloire du siége qu'il avoit usurpé. Le P Pagi fixe la datte de cette Lettre à l'an 861. mais l'Auteur la met en 867. environ, pour les raisons qu'il en dit. Telle est l'époque de la conversion des Russes, qui appartient ainsi au neuviéme siécle. Cette conversion ne fut point appuyée de l'autorité du Souverain; ce qui n'arriva que longtems après.

Il n'est pas nécessaire d'établir avec le P. Pagi, deux époques de cet événement, la premiere en 861. c'est trop tôt, & l'autre en 876. c'est trop tard. On n'a que des conjectures sur la maniere dont la chose s'exécuta. Il est vrai que Photius dans la lettre déja citée, rapporte que les Russes reçurent un Evêque, & que Constantin Porphyrogénete nous apprend que Basile le Macédonien engagea *ces Barbares* à se laisser instruire

par un Evêque que le Patriarche Ignace avoit ordonné : mais c'est un nouvel embarras. Cette ordination s'est-elle faite avant la déposition irrégulière d'Ignace en 861. Photius en parle comme d'un fait antérieur à son intrusion sur le Siége de C. P. si ce n'est qu'on explique ainsi le texte du faux Patriarche ; *ils reçurent un Evêque* ; c'est-à-dire, qu'ils se déterminerent à en recevoir un pour être instruits : mais Ignace n'ayant été rétabli qu'en 867, sera-ce après ce rétablissement que l'Evêque aura été consacré pour la Russie ? Le témoignage de Photius ne permet pas de différer jusques-là la conversion des Russes, puisque ce faux Patriarche ne fut déposé qu'en 867. Peut-être que l'Evêque destiné pour les Russes, avoit été consacré par Ignace avant sa déposition, mais qu'il ne fut admis que quelques *années* après sa consécration *à travailler* librement à

l'instruction de ces Peuples : il n'est pas difficile d'imaginer plusieurs autres manieres toutes incertaines de résoudre cette question chronologique. Comme il ne s'agit que d'un tems assez court, il est à propos de négliger des minucies qui ne dédommagent pas assez de l'ennui qu'elles ont causé, lors même qu'on parvient à l'exacte vérité. Contentons nous de sçavoir que c'est environ l'an *866.* qu'on a commencé d'annoncer l'Evangile aux Russes.

La grande Duchesse ou Reine des Russes, Elga ou Olha ou Olga se fit baptiser à C. P. sous l'Empire de Constantin Porphyrogénète : ce qui donna sujet d'espérer que le Christianisme s'établiroit avec plus de facilité parmi les Sujets de cette Princesse ; elle fut nommée Hélene à son batême, & les Russes, du moins les Schismatiques, l'honorent d'un culte religieux : mais rien n'a tant contri-

büé au grand Ouvrage de la conversion des Russes, que celle d'Uladimir leur Duc & Souverain, & petit-fils d'Héléne, qui l'instruisit de nos Mystéres. Il avoit d'abord été idolâtre & avoit vêcu dans un entier déréglement. Suatoslas son pere, ne lui avoit assigné pour son partage que le Duché de Novogrod. La division qui se mit entre ses deux freres, dont l'un périt en faisant la guerre à l'autre, lui fournit une occasion favorable de déclarer la guerre à celui qui restoit. Cette guerre civile dura quelques années. Uladimir fut même obligé de se retirer chez les Nations voisines, qui ne lui refuserent pas les secours dont il avoit besoin. Fortifié de ces nouvelles troupes, il rentra dans la Russie, assiégea, fit mourir son ennemi dans Kiovie, & par cette mort il devint le Souverain de tout l'Etat. Ce Prince n'étoit pas *encore Chrétien.* Le Bollandiste

Michel Cérularius n'ont point adhéré au schisme des Grecs. Pendant tout cet intervalle, s'il y a eu quelques contestations entre l'Eglise Romaine & celle de C. P. elles n'ont point été jusqu'à rompre l'union. L'Auteur établit en détail la Catholicité de tous ces Patriarches, & il n'abandonne même pas Sergius successeur de Sisinnius à la rigueur de la censure de Baronius, qui sans hésiter le déclare Schismatique. Une seule lettre de Pierre, Patriarche d'Antioche, en réponse à une lettre de Michel Cérularius suffit pour justifier la foi des Patriarches Nicolas Chrysoberge, Sisinnius, Sergius & tous leurs successeurs jusqu'à Cérularius. Cette lettre de Pierre d'Antioche est rapportée dans le Recueil des Monumens de M. Cotelier T. 2. on y voit que, sous le Patriarchat de Sergius, on récitoit à C P. le nom du Pape dans les *Diptyques.*

re & sçavant, que le Souverain
ontife envoya dans la Mosco-
ie pour les intérêts de la Reli-
ion, déclare dans le mémoire qu'il
dresse au Pape Grégoire XIII. sur
e qui concerne l'Eglise en cet Em-
oire, que les Russes ont été con-
vertis sous le régne d'Uladimir par
es Grecs schismatiques. Le témoi-
nage d'un Ecrivain de tant de mé-
ite & si éclairé seroit presque dé-
isif, si l'on ne sçavoit que Pos-
evin met cette conversion un sié-
le plus tard qu'on ne vient de la
placer. Elle concourt ainsi avec les
Patriarches de C. P. qui ont suc-
cédé à Michel Cérularius & qui
furent Schismatiques comme lui;
mais si l'on s'en tient à la date
qui a été déterminée, & qui est
antérieure d'un siécle entier, U-
adimir aura embrassé la Religion
Chrétienne sous Nicolas Chryso-
berge Patriarche non suspect; on
prouve assez bien que tous les Pa-
triarches *depuis Photius* jusqu'à

confirmoient l'élection de ceux qu'on avoit choisis parmi la nation, qu'autant qu'on espéroit de leur voir embrasser la Doctrine de la Capitale de l'Empire. Les Grecs si ardents pour étendre leur schisme, ne laisserent pas échaper une occasion si favorable d'enlever à l'Eglise Romaine une si vaste région.

Il est vrai cependant que les Métropolitains de la Russie ne demanderent pas toujours à être confirmés par les Patriarches de C P. Albert Koialowicz en son livre *Miscellanea Lituaniæ*, assure que Jaroslas Prince de Russie, ayant été instruit du schisme de Cérularius, prit de si bonnes mesures, après la mort du Métropolitain Théopempte, que le Clergé ayant élu Hilarion, ce nouveau Métropolitain ne donna point avis de son élection au Patriarche de C P. Il est bon de sçavoir qu'Hilarion étoit Russe de naissance & que

oliques avant le ſchiſme de
larius. La lettre du Pape
oire VII. à Démétrius Roi
uſſes, écrite en 1075. prouve
ment que la Catholicité de
Nation n'étoit pas encore
ſte, & le P. Stilting eſt fort
é à juger auſſi favorable-
de tous les Métropolitains du
me ſiécle.
Auteur ne s'explique pas auſſi
ageuſement ſur le douziéme
S'il s'y rencontre quelques
politains Catholiques, il y
t beaucoup plus dont la foi
rt incertaine. On ne ſçait

assûré que ces Patriarches furent Schismatiques, pour faire un cri-me aux Métropolitains Russes de la communication qu'ils ont eue avec eux. Il sera juste de les excu-ser tant qu'on sera en droit de sup-poser qu'ils ne connoissoient pas la rébellion de ces Patriarches con-tre le S. Siége.

Quoiqu'il en soit de ces Métro-politains, les Russes se séparerent ensuite des Grecs. On lit dans les Annales de Russie que sous le ré-gne d'Izaslas, l'élection de Cle-ment Métropolitain se fit en 1146. sans la participation du Pa-triarche de C P. Dans la cérémo-nie de la Consécration, on impos sur la tête du nouveau Métropo litain le Chef de S. Clement P pe. Kulczynski dans son Catal gue s'étend un peu plus sur cet a ticle. Selon lui, après la mort Métropolitain Michel, les E ques Russes ayant appris que schisme de Photius se répand

parmi les Grecs, s'assemblerent à Kiovie. Il fut décidé en ce Synode qu'il n'étoit pas nécessaire d'avoir le consentement du Patriarche de C P. pour procéder à l'Election d'un nouveau Métropolitain. Tous les suffrages se réunirent en faveur de Clement, & dans la cérémonie de la Consécration on lui mit sur la tête le Chef de S. Clement Pape & Martyr, *en signe de la soumission & de l'obéissance que l'Eglise des Russes rendoit au S. Siége Apostolique de Rome.* Cette Election se fit après 1156. Il est évident par tout ce qui se passa en cette occasion, que les Evêques & selon toute apparence le gros de la Nation des Russes n'étoient pas encore devenus Schismatiques. Clement dans le même Catalogue est suivi de Constantin qui étoit Grec & de Theodore. On ne sçait rien des sentimens *de ces deux* derniers *Métropolitains, mais* leur succes-

ſeur Jean III. n'eſt pas ſuſpect. Quoique Grec de Nation, il fit, ſuivant l'intention de Roſtiſlas, Prince très-orthodoxe, une proteſtation authentique d'obéiſſance au Pape Alexandre III. Les lettres que le Métropolitain écrivit à cette occaſion ſont en langue Eſclavone, & ſe trouvent parmi les monumens des Ruſſes. Le P. le Quien dans ſon Catalogue des Evêques de Kiovie ſoupçonne que les lettres de Jean IV. (ſelon Kulczynski, Jean III.) ſont Schiſmatiques auſſi bien que les Canons qu'on lit dans les Mémoires du Baron de Herbeſtein : mais le P. Stilting eſt perſuadé que ces Canons ſont poſtérieurs au Métropolitain, puiſqu'il y en a un qui regarde les Tartares, peuples que la Ruſſie n'a commencé de connoître que dans le treiziéme ſiècle. Ainſi il ne croit pas devoir préférer la conjecture du P. le *Quien*, qui n'eſt appuyée ſur au-

cun fondement solide, au témoignage de Kulczynski.

Il étoit bien difficile que le schisme des Grecs ne pénétrât dans la Russie, trop voisine d'un Empire, d'où elle avoit reçu le Christianisme, pour n'être pas infectée de sa nouvelle doctrine. La contagion gagna d'abord peu à peu, mais il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour faire de grands progrès; il n'est point de peste qui se communique avec plus de rapidité ni qui devienne plus incurable que le schisme & l'hérésie, quand l'autorité légitime ne s'y oppose pas. Il y eut pourtant sujet d'esperer en 1246. ou 1247. que la Catholicité prévaudroit. Daniel, Roi des Russes, se réunit avec tous ses sujets à l'Eglise Romaine en conservant le Rit Grec. Innocent IV. n'exigea pas qu'ils embrassassent le Rit Latin. Cette réunion ne fut pas de longue *durée; Daniel* & sa na-*tion redevinrent* peu après schis-

marques comme auparavant.

Le P. Stilting n'oſe aſſurer qu'il y ait eu aucun Métropolitain vraiment Catholique dans la Ruſſie pendant tout le quatorziéme ſiècle. Il eſt d'avis qu'on regarde comme retranché de la collection des actes des SS. tout ce que le P. Henſchenius y a inſéré ſur la Sainteté du Patriarche Alexius, le douziéme de Février ou en d'autres endroits. Il veut qu'on en uſe de même à l'égard de ce qu'on y a avancé de la ſainteté des Métropolitains Pierre & Jonas. Ce n'eſt pas que l'Auteur juge que ces trois Métropolitains ſoient convaincus de ſchiſme, mais c'eſt que leur obéiſſance au S. Siége n'eſt pas ſuffiſamment prouvée.

Dans le quinziéme ſiècle & avant le Concile de Florence les Moſcovites ſe diviſerent en deux partis; cette diviſion augmenta & devint irréconciliable. Depuis *1520.* juſqu'en 1594, les Métropo-

litains de Kiovie furent tous Schismatiques : mais en 1594, il se tint dans la Lithuanie un Concile où s'assemblerent quelques Evêques du Rit Latin avec Michel Rahoza Métropolitain Russe, & quelques Evêques du Rit Grec, tous sujets du Roi de Pologne. Ce Synode dont Possevin parle beaucoup, avoit été convoqué par Clément VIII. Après la célébration du Concile, on députa à Rome quelques Evêques qui présenterent au Pape la profession de foi du Métropolitain & de neuf Evêques du Rit Grec : mais le troupeau ne suivit pas l'exemple des Pasteurs, & le schisme a jetté de profondes racines dans toute la Russie.

Les Lecteurs considéreront que le P. Stilting ne s'est pas proposé dans cette Dissertation préliminaire d'expliquer tout ce qui concerne la Religion des Russes. Il n'est *point entré dans* le détail de

leurs mœurs ni de leur créance. Il s'est borné à déterminer l'époque de la conversion de ce vaste Empire & à quelques autres articles dont il importe que lui & ses Collégues soient instruits, pour discerner plus surement dans la suite les vrais Saints, dignes du culte des fidéles, de ces Saints qui doivent leur réputation à la prévention des Schismatiques & que l'Eglise reprouve. L'Auteur a eu besoin de beaucoup de sagacité, & de plus de patience encore pour débrouiller cette matiére. Il observe, dans le cours de la Dissertation, que le P. le Quien en son Orient Chrétien, avance, sur le témoignage de Nicolas Choniate, que durant trois siècles entiers la Russie n'a eu qu'un seul Métropolitain sans suffragants. On n'a point encore le texte Grec du passage; mais si la Traduction Latine est fidelle, le P. Seiking ne délibére pas à recuser un témoin,

contredit par d'autres plus instruits.

ARTICLE XCVI.

CONFERENCES ECCLESIASTIQUES du Diocèse d'Angers sur la Grace &c Tome premier pages 624. Tom. second pag. 712. in 12 à Angers chez Pierre Louis Dubé Imprimeur de Monseigneur l'Evêque 1745 & 1748.

NOus réunissons ici ces deux volumes, parcequ'il faut être Laconique sur une matière qui ne doit s'apprendre que dans les livres entiers. Le premier tome contient VII. Conférences & le second VI. dont chacune présente plusieurs questions suivant le goût de ces sortes d'Exercices. Il suffiroit de produire les titres de ces conférences *pour faire* connoître *tout l'ouvrage. Dans* le premier

volume, après une définition préciſe de la Grace & un détail ſur ſes diverſes eſpèces, on parle de Pelage & de ſes Diſciples; des condamnations portées contre eux ſoit par les Papes, ſoit par les Conciles; des anciens Auteurs qui ont combattu leurs erreurs; des caractères & de l'étendue de cette mauvaiſe Doctrine; du Semipelagianiſme, des notions qui le concernent, & des anathèmes dont on l'a frappé. On traite enſuite des Prédeſtinatiens; de l'exiſtence & de l'époque de leur héréſie; de Gotheſcalc & des mouvemens excités au ſujet de ce Novateur. On paſſe aux ſyſtêmes de Wicleff, de Luther, de Calvin, de Baïus; & le premier Tome ſe termine par une Notice des fameuſes Congrégations *de Auxiliis*. Le ſecond volume roule ſur la perſonne & les ſentimens de Janſenius Evêque d'Ypres: on n'acheve pourtant pas toute la diſcuſſion de cette grande controverſe. Ce ſera la matière

d'un troisiéme Tome qui sera aussi intéressant & aussi nécessaire que ces deux-ci. Voilà en peu de mots l'ouvrage dont on a enrichi le Clergé d'Angers & en général toute l'Eglise de France. Or nous réduisons présentement à cinq articles les idées que nous avons conçuës en le lisant. Car il nous a paru 1°. Que l'Auteur allie partout la positive, c'est à dire la partie historique des controverses avec l'énoncé du dogme. 2°. Qu'il distingue sagement & habilement les opinions permises d'avec les erreurs condamnées. 3°. Qu'il réfute avec précision & d'une manière très-suffisante toutes les mauvaises doctrines qui ont rapport à son sujet. 4°. Qu'il donne des extraits fidèles & instructifs de tous les Livres un peu considérables dont il est obligé de parler. 5°. Qu'enfin il écrit d'une manière lumineuse, & quelquefois plus vive que le commun des autres Con-

troversistes. Tel est le plan de notre Extrait : nous ne l'exécuterons encore que par esquisse , invitant fort les Ecclésiastiques à se procurer le bon ouvrage qui en est l'occasion.

1°. L'Auteur allie partout la positive avec l'énoncé du Dogme. Ainsi dans le détail de l'hérésie de Pelage , il n'est aucun trait , aucune époque célèbre qui échappe à ce Docte Conférencier. Dans la discussion du Baïanisme , il fait connoître toutes les démarches de Baïus avant que de proposer son systême ; dans le grand Morceau du Jansénisme il suit tous les faits ; il écoute & laisse parler les principaux Acteurs ; on retrouve sous sa plume les Congrégations tenuës à Rome sous Innocent X. les particularités de la paix prétenduë de Clément IX. les mouvements excités au sujet du cas de conscience &c. Or nous pouvons bien observer en général

que cette méthode rend la Théologie d'aujourd'hui infiniment plus sçavante & plus agréable que celle des siécles qui nous ont précédés; nous parlons des siécles de la pure Scholastique, bien éloignés de confondre avec ces tems trop contentieux, l'âge d'or des hommes Apostoliques & celui des Saints Peres.

2°. Notre Auteur distingue partout les opinions permises d'avec les erreurs condamnées. Ainsi ayant dit que, dans la dispute de S. Augustin avec les Pélagiens, il n'étoit question ni de la Grace efficace par elle-même, ni de la Grace nécessitante, il ajoute aussitôt: *nous sommes bien éloignés de confondre les uns avec les autres; la différence est trop grande. La Grace victorieuse de Jansenius ne ressembla jamais à la Grace efficace des Thomistes.*

Il parle ensuite de la fausse

doctrine des Semipelagiens, il l'apprécie, il en marque le *point essentiel qui étoit d'attribuer aux facultés naturelles de l'homme les premieres démarches vers Dieu, & de dire que dans l'ordre du salut, notre volonté précéde la Grace du Seigneur.* Après quoi il déclare que les systêmes de quelques Théologiens Catholiques sont fort différents de ces erreurs : ce qu'il fait voir par un détail très-juste & très-bien circonstancié.

Ailleurs traitant du systême de Jansenius sur la Grace suffisante, il dit : *Si Jansenius avoit dit que son pouvoir* (de la Grace suffisante) *ne se réduit à l'acte que par le moyen de la Grace efficace ; il n'auroit parlé qu'après une sçavante Ecole. Personne aussi ne l'eût contredit sur la nécessité qu'ont les Justes d'une Grace actuelle pour faire des œuvres méritoires ; mais dire qu'on ne peut faire aucun bien moral sans la*

e contenoit la réfutation
c dogmatique des erreurs.
être aiſé à l'Auteur de raſ-
une infinité de livres
r ces matiéres; mais la
& la préciſion ont été
ts d'autant plus difficiles
ir, que les ſources étoient
ndantes. D'ailleurs la ma-
nt ce Conférencier réfute
nble point à la méthode
e & néanmoins très-diſ-
Scholaſtiques. Qu'on ne
e pas que ceci ſoit une
ction. Il faut d'ordinaire
tems pour détruire un

des écrits dogmatiques. L'éc
prêta bien à ces sçavants homn
son attention, sa pénétration,
justesse; mais elle garda, pour
leçons ordinaires, le style polé
que soit pour montrer mieux le
des raisonnements, soit pour ex
ter d'autant l'esprit & la patie
de ses éleves.

Notre Auteur raisonne d
avec son Lecteur, ou si l'on v
avec ses adversaires. C'est le
de ne dire que ce qu'il fau
& de le dire sans détour, s
équivoque, sans s'exposer aux
convénients de la replique. Il f
lire l'Ouvrage même, on y tr
vera toutes ces choses dont n
ne donnons que l'idée & la not
générale.

4°. L'Auteur s'attache à
point sur lequel on ne nous re
sera peut-être pas la liberté de d
notre sentiment avec quelqu'al
rance, puisque notre fonct
principale, journalière & co

nuelle eſt de nous exercer dans le même genre de Littérature ; ce *point* conſiſte à faire des extraits de Livres. Le Conférencier analyſe les Ouvrages de S. Auguſtin, de S. Proſper, de S. Fulgence contre *les* ennemis de la Grace ; les Conciles qui ont été tenus dans l'affaire de Gotheſcalc ; toute la doctrine de Luther, de Calvin & de Baïus ; tout le gros *Auguſtin* de l'Evêque d'Ypres &c. Or c'eſt dans cette partie des Conférences que nous trouvons l'Auteur en quelque ſorte ſupérieur à lui-même. Il préſente les objets avec netteté, avec vivacité & dans une étenduë qui peut épargner la lecture de bien des Livres très-longs & très-capables de laſſer la patience des Lecteurs ordinaires. C'eſt ſurtout dans le ſecond Volume que les extraits ſont fréquents, parce qu'il étoit queſtion de dépouiller toutes les *pièces principales* qui *ſervent à l'hiſtoire* du Janſéniſme.

5°. Le ſtile de ce Conférencier eſt véritablement très bon : il eſt même de tems en tems orné de caractères intéreſſants. L'Auteur a eu raiſon de croire que dans le Livre le plus dogmatique il étoit bon de peindre les principaux perſonnages & de donner à ces portraits les graces dont ils pouroient être ſuſceptibles. On trouve donc ici des morceaux travaillés, par exemple l'hiſtoire de S. Fulgence, de Hincmar de Reims, de Prudence Evêque de Troye, de Baïus &c. Nous n'indiquons que les traits qui nous reviennent après la lecture entière de l'Ouvrage. Nous laiſſons les Lecteurs juger de tout le mérite de ce Livre qui ne peut être que le fruit des meilleures Etudes & des plus ſages réfléxions ſur les matières importantes de la Grace.

ARTICLE XCVII.

ASTRONOMIÆ PHYSICÆ juxta Newtoni principia Breviarium methodo ſcholaſticâ ad uſum ſtudioſæ Juventutis. Paris. apud Jac. Franc. Quillau viâ Jacobæâ &c. Eléments d'Aſtronomie Phyſique ſuivant les principes de Newton &c. in 12. pages 100.

LE deſſein de M. Sigorgne Auteur de ce Livre, eſt de mettre les Eléments du ſyſtême de Newton à la portée des Candidats de Philoſophie. Il faut reconnoître que ceci eſt un ſervice. Le ſyſtême de Newton acquiert de jour en jour de la célébrité, mais il ne ceſſe pas d'être fort difficile dans les Ouvrages de ce docte Anglois: quiconque l'adoucit, lui gagne des diſciples, & augmente la ſphére *de ſes Partiſans*.

L'Auteur, suivant la methode des bonnes Controverses, commence par détruire les remparts de l'adversaire. C'est dans la matière présente le systême Carthésien; ce sont les tourbillons avec tout leur appareil Physique & Astronomique. Ces ingénieuses machines qui subsistoient depuis un siécle, recoivent ici comme leur dernier coup. Du moins l'Auteur, qui est un Professeur célébre, a bien intention de les éloigner pour toujours de son Lycée. On connoit déja les batteries dressées contre cette hypothèse. 1°. Les Cométes qui devroient suivre les mouvements du tourbillon, & qui s'en écartent toutefois, allant tantôt contre l'ordre des signes, tantôt plus vîte & dans d'autres plans que les Planettes dont elles sont voisines. 2°. Le mouvement des Planettes que les Carthésiens supposent devoir être fait dans des *ellipses*, & qui est démontré ne *pouvoir* se continuer au-delà des

ıx tiers de l'orbe elliptique à
ıle des résistances du milieu &
la gravité de chaque Planette.
. Les vîtesses des diverses Pla-
ètes qui dans ce système ne
uvent suivre les regles observées
ır Képler. 4°. La nature du tour-
llon fluide, laquelle exige que
différentes couches contigues
mettent promptement en équi-
re; de sorte que toutes les par-
s du Tourbillon roulent avec
e égale vîtesse: propriété tota-
nent incompatible avec les mou-
mens des Corps célestes. 5°. La
uation du Soleil qui doit nécess-
irement être changée par l'ac-
on de la matière tourbillonante,
rsqu'elle vient à passer entre
ercure perihelie & le Soleil:
r cette matière étant pour lors
rt resserrée à cause de la grande
centricité de Mercure, il faut
'elle fasse effort pour s'étendre,
cet effort ne peut que retomber
: le *Soleil qui passera* de cette

maniére, du foyer au centre de son Ellipse 6°. L'excentricité même de l'orbe de Mercure qui devroit être moins grande que celle des orbes où roulent les planettes supérieures, puisque l'orbe de Mercure est moins exposé à la compression des grands tourbillons environnants &c.

Tout ceci n'est que la premiere ébauche des difficultés qu'éprouve l'hypothèse Carthésienne. » Il vaut » mieux, conclut M. Sigorgne, » faire dépendre le cours des Pla- » nettes de la combinaison du » mouvement de gravité qui les » pousse continuellement vers le » Soleil, & du mouvement de » projection en ligne droite dans » un milieu non-résistant. De cette » manière nous conserverons la » simplicité qui régne dans les au- » tres effets de la nature, & l'a- » nalogie avec les Phénomènes » qu'on a le mieux observés. »

Après ce préliminaire, l'Auteur détaille,

détaille, dans le reste de son Livre IX. Propositions qui comprennent les Eléments du système Newtonien, & parmi ces propositions les cinq premières sont comme les principes généraux de cette doctrine. Il faut faire surtout attention à celles qui énoncent que la combinaison du mouvement de gravité & du mouvement de projection peut produire toute sorte de lignes courbes. Qu'un corps qui se meut dans une courbe décrit des aires proportionnelles aux tems. Que dans le cercle la force centrifuge est égale au quarré de la vîtesse divisé par le rayon du cercle Que dans cette même figure, si la gravité suit la raison inverse du quarré des distances, les corps qui parcoureront des cercles concentriques, auront leurs vîtesses en raison réciproque des racines de leurs distances au centre, c'est-à-dire des rayons de ces cercles. Que les

quarrés des tems périodiques seront en raison directe des cubes de leurs distances au centre. Que dans l'Ellipse, pour que le corps qui la parcoure soit porté par la gravité vers le Foyer correspondant, il suffit que cette gravité agisse en raison renversée des quarrés de la distance à ce foyer.

Tous ces articles paroîtront peu sensibles au commun de nos Lecteurs, mais ils ne laissent pas d'être très-certains, & l'Auteur les démontre tous avec soin, surtout le dernier qui regarde l'Ellipse & ses propriétés, parceque de-là dépend tout le systême de Newton: c'est ce qu'indique assez la VI proposition qui porte que, suivant l'hypothése de la gravité, les Planettes décriront des ellipses autour du Soleil placé dans le foyer; & qu'elles observeront toutes les circonstances qu'on a remarquées par les opérations Astronomiques. La preuve de ceci consiste dans

l'application des principes posés ci-dessus & dans le détail des phénoménes concernant les Planettes. On fait observer que ces corps célestes décrivent des ellipses fort excentriques. Que l'orbite de chaque Planette paroît assez longtems immobile dans sa correspondance aux mêmes étoiles fixes ; que les Planettes décrivent, par leurs rayons tirés au Soleil, des aires proportionnelles aux tems ; que les vîtesses des diverses Planettes sont entr'elles réciproquement comme les racines de leurs distances au Soleil ; que les tems périodiques des Planettes sont comme les racines quarrées des cubes de leur distance au Soleil ; que les Planettes roulant de cette manière autour du Soleil, gardent toujours leurs axes paralléles. Toute cette doctrine est exposée, prouvée & célébrée par l'Auteur, qui en prend occasion de conclure *qu'on explique* avec simplicité,

ſans embarras, & ſans tourbillons tous les phénomènes céleſtes. A quoi il ajoute ces paroles très-remarquables : » Nous avouons que » dans les principes de Newton » on n'aſſigne point la cauſe mé- » chanique de ces Phénomènes ; » qu'on ne produit pour rendre » raiſon de leur origine que la » volonté de Dieu qui n'a pas vou- » lu créer le monde autrement ; » qui par cette raiſon a imprimé » aux Planettes un mouvement » vers le même côté, (c'eſt-à dire » d'Occident en Orient) & un » autre mouvement autour d'elles- » mêmes, afin qu'il en réſultât les » effets qu'avoit en vuë le Créa- » teur. «

Surquoi M. Sigorgne diſtingue deux ſortes d'effets ou de Phénomènes, les uns produits par une cauſe ſeconde & particulière comme l'oſcillation du Pendule, la ſuſpenſion du Mercure dans le Baromètre &c. Les autres indé-

pendants de l'application de toute cause seconde, comme le mouvement de la Sphère dans le vuide.
» A l'égard des premiers, continue
» l'Auteur, c'est la fonction d'un
» Physicien de rechercher & d'es-
» timer les forces d'où ils dépen-
» dent ; & c'est ce qu'a fait New-
» ton en traitant du mouvement
» des Planettes dans leurs ellipses.
» Mais pour les Phénomènes du se-
» cond genre, il faut recourir
» uniquement à la cause premiè-
» re ; & l'on est tenu simplement
» de montrer qu'il n'y a point de
» forces physiques capables d'y
» produire des changemens : or,
» comme dans le systême de New-
» ton, les Planettes sont supposées
» se mouvoir dans un milieu non-
» résistant, il n'y a rien qui puisse
» troubler les dispositions ordon-
» nées par le Créateur. » Ce morceau est destiné, comme on voit, à résoudre la prétendue difficulté des *vertus occultes*, qu'on dit

reſſuſcitées par la doctrine Newtonienne.

Virtutem occultam, & cæcos in corpore ſenſus
Debet Ariſtoteli; vacuum tulit ex Epicuro;
Aſt utrumque logi: &c.

Ainſi décide notre Anti-Lucrèce, Carthéſien rigide, & Phyſicien un peu trop antique pour les Philoſophes d'aujourd'hui. M. Sigorgne ne ſe laiſſe point étonner par l'imputation de Péripatétiſme & d'Epicuréiſme; il déclare ouvertement qu'il n'eſt aucune hypothèſe qui ſoumette auſſi bien la machine du monde au pouvoir de Dieu, que l'hypothèſe de Newton; & après avoir poſé le principe général de la gravité des Planètes combinée avec leur mouvement de projection, il en déduit les Principaux phénomènes; d'abord les Anomalies de la Lune & de tous les Satellites; enſuite la

préceſſion des équinoxes, ou, ce qui eſt la même choſe, le retour des nœuds de l'Equateur & de l'Ecliptique ; enfin tous les Phénomènes du flux & reflux de la mer.

Tels ſont les objets qui occupent notre Auteur jusqu'à la fin de ſon Ouvrage. Sur la Lune & ſes Anomalies, il fait voir que ette Planette, ou ce Satellite, ſi on veut, peut décrire une ellip- autour de la Terre. Que ce ouvement ne l'empêchera pas tourner avec la Terre autour du leil. Que ſon mouvement de que mois ſera plus vîte dans la onde & la derniere quadrature, lent dans la premiere & la iéme. Que la gravité de la ſur la Terre doit être plus pe- lans le Perihelie de la Terre ans ſon Aphelie. Qu'en hy- révolution périodique de la ſera plus longue qu'en été. excentricité & l'inclinaiſon

de l'orbite de la Lune doivent être continuellement variables. Que son Apogée, mobile aussi, s'avancera peu-à-peu selon l'ordre des signes, au lieu que ses nœuds retourneront en sens contraire.

Sur la précession des Equinoxes il fait sentir qu'elle dépend du renflement de la Terre vers l'Equateur; ce que l'Auteur compare à un anneau qui entoureroit le globe terrestre : or cet anneau incliné sur le plan du Soleil & sur celui de la Lune, reçoit l'impression de l'un & de l'autre : c'est là ce qui cause directement la précession des Equinoxes.

On doit lire, sous cet article, tout ce que M. Sigorgne dit du milieu non-résistant où roulent les Planètes, & de celui même qui nous environne, puisqu'il est démontré qu'un boulet de canon perdroit dans le plein la moitié de sa vîtesse, avant que d'avoir décrit *la longueur* de deux de ses dia-

mètres : ce qui est tout-à-fait contraire à l'expérience. Il faut lire ce que le même Professeur ajoute de la Gravitation dont il fait un principe aussi général & aussi primitif que l'Impulsion : principe qui constitue un Mécanisme bien rival du Mécanisme de l'Impulsion ; mais principes l'un & l'autre qui dépendent uniquement dans leur origine de la volonté & le la puissance du premier Etre.

Nous voudrions pouvoir détailr toute cette doctrine de l'Auur, & celle de sa derniere pro-ition, où il montre avec quelle cilité le flux & reflux de la Mer xplique dans l'hypothése New-iene. C'est un des grands morix de cet Ouvrage ; nous y 'oyons le Lecteur, & en gél nous invitons tous les Ama- de l'Astronomie Physique à uper de ces Eléments. Les *s pour qui ils sont destinés* *vent pas croire* qu'ils ayent

le Privilége exclusif de s'instruire par cette lecture. On traite ici de choses qui méritent l'attention des hommes faits ; & ce sera bien assez pour les Candidats de Philosophie, d'entendre & de concevoir l'explication que le sçavant Professeur voudra bien leur en faire.

ARTICLE XCVIII.

VOYAGE DE LA BAYE DE Hudson, fait en 1746. & 1747. pour la découverte du passage de Nordouest, contenant une Description exacte des Côtes, & l'Histoire Naturelle, avec une Relation Historique de toutes les expéditions faites pour le passage aux Indes Orientales &c. Traduit de l'Anglois de M. Henri Ellis. Ouvrage intéressant pour le Commerce Maritime, enrichi de Figures & d'une Carte nouvelle &c. deux Tomes in 12. de 2 à 300 pp. chacun. A Paris chez Sebastien Jorry Quay des Augustins près le Pont S. Michel, & Ballard fils, ruë S. Jean de Beauvais. ann. 1749.

LEs Voyages à découvertes Géographiques, pour peu

qu'ils ſoient bien écrits, ſont les vrais Romans des bons eſprits. Ils en ont tout le merveilleux, & le vrai dont ils ſe vantent au moins, & qu'on peut le plus ſouvent y ſuppoſer, n'ôte rien au brillant de la nature qu'on y découvre, & de l'art qui la fait découvrir. Nous doutons que la fiction romaneſque même puiſſe égaler cette belle & vraye nature dans la nouveauté, la ſingularité, l'incompréhenſibilité des points de vuë inattendus qu'elle offre à chaque pas dans les mers, dans les airs, dans les mœurs, & juſques dans les traits extérieurs des Peuples, dont la langue & les viſages ſont ſouvent ce qu'il y a de moins diverſifié à nos yeux.

Pour les avantures, les expéditions, les hauts faits, nous ne croyons pas que les Dom Quichotte ou les Preux Chevaliers ou vertueux Paladins ayent dequoi *étonner le courage*, l'imagination

même, nous ne disons pas autant que les Cortés & vingt autres Conquérans Espagnols & Portugais; mais autant que les Muncks, les Barentz, les Hudsons & mille autres simples Marins, Capitaines, Pilotes, Commerçans, Sçavans ou Curieux, dont le courage, la patience, le bon esprit, quelquefois les vertus chrétiennes ou humaines ont éclaté dans les longs & fréquens combats, contre les espéces de Monstres dont la Nature fait comme les avant-coureurs des merveilles qu'elle veut révéler à notre constance plutôt qu'à notre vaine curiosité.

Les Montagnes de glace & les immenses torrens de glaçons, qui se divisent moins pour se laisser pénétrer, que pour venir au-devant des Vaisseaux, pour les arrêter, les fracasser, les glacer; l'aridité des Isles, des côtes; des Terres souvent désertes au premier aspect; la misere apparente de

leurs habitans vagabonds ; l'horreur des Hyvers, la continuité des frimats, les monstres terrestres & marins, des Phénomènes inouis, des Météores terribles, annoncent partout la majesté de la nature en grand, avant que d'en étaler les richesses, d'en prodiguer les bienfaits en détail.

Parmi tous ces Voyages nous n'en connoissons pas de plus intéressant pour les esprits solidement curieux du vrai bon, du vrai beau, que le Voyage de M. Ellis, que nous annonçons. Sur toutes choses l'Auteur paroît vrai & de bonne foi, & d'ailleurs fort intelligent & judicieux, impartial même, & plus ami qu'amoureux de sa Nation.

Parti d'Angleterre en 1746. il avoit pour terme la Baye de Hudson, dans laquelle on a de forts préjugés & un grand intérêt de trouver une issue qui mene en *droiture*, ou à peu près, dans les

Mers d'Asie au-dessus de la Californie vis-à-vis du Japon, ou ne fût-ce qu'au pair du fameux Kamtschatka Tartare, ou Siberien, Moscovite enfin; & tout de suite dans les Mers de la Chine, des Indes & dans toute la Mer *du Sud*.

On épargneroit par cette droiture 3 & 4 & quelquefois 5 ou 6000 lieues, & le double passage de la ligne bien plus terrible pour les passagers, que toutes les glaces & les frimats du Nord le plus sauvage & le plus hérissé.

Ainsi les Anglois pour qui le Commerce est une affaire d'Etat, n'ont point tort de s'opiniâtrer à tenter ce passage par une Mer rebelle, dans des Mers qui les intéressent spécialement; sauf aux Espagnols des Moluques & du Pérou, aux Hollandois même de Batavia, aux François de Pondicheri, aux Portugais de Goa d'y *donner quelques momens* de leur

attention, sans oublier même les Russiens, s'ils croyent digne de quelque considération leur Siberie qui se trouveroit par là rapprochée de 5, 6, 7 ou 8000 lieuës des Anglois, peu tentés jusqu'ici de l'aborder, mais qui l'abordant la première au sortir d'un passage sans doute affreux, la verroient au moins avec quelque sorte de plaisir, & peut-être de dessein.

Il y a plus de 150 ans qu'ils cherchent ce passage. Presque tout le premier tome de M. Ellis roule sur les tentatives qu'on a faites pour le trouver. Le second tome conte tout au long le dernier voyage qu'il a fait lui-même avec les interessés qui ont, quoique non assez à son gré, tout tenté pour le trouver, jusqu'à se condamner à passer un hyver dans cette affreuse Baye, ou sur la côte qui la borde au Nord-ouest du Canada, à 2 ou 300 lieues plus *haut que* Quebec.

Rien n'eſt terrible comme le froid qu'ils y ont, non pas tout-à-fait ſenti, car ils avoient pris des précautions, mais éprouvé, vu dans ſes effets immédiats. M. Ellis, en habile Phyſicien, en décrit fort bien les Phénomènes. Il y a un merveilleux infini & très-intéreſſant dans tout ce qu'il en dit. Dès le 8. d'Octobre les rivié-res, la mer même étoient priſes de glace à demeure, & ſur la fin de l'hyver la glace alloit à 8. pieds de profondeur.

Le *6.* de Novembre nul ne put ſe tenir dans l'intérieur des vaiſſeaux. Ils avoient d'avance conſtruit une maiſon pour les Officiers, & des cabanes pour le reſte, ſur la côte, dans des endroits bien abriés de montagnes & de hayes d'arbres, & le bois à bruler ne leur manqua jamais. Il eſt remarquable, pour les Phyſiciens, qu'il n'y avoit pourtant dans les mois les *plus rigoureux que* 4 ou 5 jours

(autour des Syzygies, dit-on toujours,) où le froid fût extrême, & les empêchât totalement de quitter le poële où il y avoit toujours le bois d'une charge de cheval.

Quitter le voisinage presque immédiat de ce poële, étouffant plus qu'échauffant, c'étoit, aux jours de rigueur, s'exposer à être gelé, glacé, roidi comme tout d'un coup, au premier pas hors de la chaumine. Autour de ce poële embrasé, on se trouvoit pris de glaçons aux couvertures de son lit en se réveillant, & les couvertures mêmes se prenoient au bois du lit ou des murs de la cabane. La bière, le vin, l'eau-de-vie durcissoient en pierres assez près du feu, & l'esprit-de-vin s'y coaguloit comme l'huile glacée.

Un pied, une main, qui d'un mouvement, d'un geste, s'écartoient un peu du feu étoient glacés, & en 3 minutes pétrifiés,

durcis. Il eſt vrai qu'en les frottant doucement auprès du feu on leur rendoit la ſoupleſſe & la vie, à condition pourtant de ne pas trop récidiver, la partie une fois gelée & dégelée ſe trouvant déſormais plus ſenſible à la gelée, & plus difficile à dégeler ſans périr.

Le chaud du poële étoit ſi étouffant que, ſi quelqu'un, après trois pas hors de ſa cabane, y rentroit preſque glacé, la chaleur le ſaiſiſſant le faiſoit tomber en ſyncope, en défaillance, ſans connoiſſance pour quelque tems. Et malgré cette chaleur, ſi on ouvroit une fenêtre, une fente, on ſe ſentoit comme frapé de glace, & tout geloit dans la cabane en un moment autour du feu, par cela ſeul tout concentré dans le poële.

Les Anglois s'étoient prémunis de toutes façons. Sur leurs habits de laine & de coton bien étoffés, ils avoient mis en ſur-tout les habits *des ſauvages qui*, quoiqu'on

en dise, n'en sont pas les dupes ; & sont très-industrieux à se garantir, par leurs fourures, toujours mises en dedans.

Dans les jours de répit, les Anglois alloient à la chasse, & le meilleur gibier, perdrix, lapins, liévres, faisans, ne leur manquoient pas. La bonne nature auroit comme manqué son coup, si en étalant ici l'appareil terrible de sa grandeur, elle n'avoit par un mélange de biens, de délices même, attiré les hommes pour l'admirer. Quoiqu'on en dise, il paroît que la Providence a voulu que tous les Pays de la Terre fussent au moins tôt ou tard découverts, connus & habités, & que la découverte en question, comme toute autre, entre dans les vuës de sa magnificence, & même de notre bien, du bien de l'humanité en général.

Les Sauvages ne vivent que de ce gibier & d'autre à nous incon-

pendant l'hyver. La Pêche
donne aussi nos meilleurs poif-
s, Saumons, Esturgeons, Trui-
&c Et l'abondance en est telle
le Sauvage ne vivant guéres
au jour la journée, n'y man-
presque jamais de rien : ce
doit s'entendre pourtant avec
lque correctif, la Providence
tout la même exigeant par-
que les hommes ayent la
. Le *Vade ad formicam pi-*
qu'Esope, Phedre & la Fon-
e n'ont que commenté, est de
riture, & par conséquent pour
s les hommes de tous les tems
de tous les pays.
Ce pays est plein de brouillards
ssiers, pesans & qui se tiennent
t bas. Cela suit du grand froid.
ute montagne de glace est cou-
nnée de ces brouillards. On la
noit de loin, & au froid qui
devance à 25. & 30. lieuës à la
de dans les Pays les moins
ids où, *après l'hyver*, les vents

& surtout les courans d'eau les portent souvent. Il y a telle de ces Montagnes qui a 1800 pieds de diamètre & 2 ou 300 de hauteur, dont la moitié & peut-être davantage est hors de l'eau. Car la base étant si large, selon les loix de l'hydrostatique, la hauteur extérieure, quoiqu'on en dise trop communément, ici même, doit compenser le volume submergé.

Le pis de ces brouillards, c'est que ce sont souvent de petites fléches glacées & glaciales qui percent tout, s'attachent à tout. A tous momens on voit dans ce Nord des couronnes & des parhelies autour de la Lune & du Soleil, & jusqu'à 5. ou six en même tems, & des cones de lumiere au-dessus du Soleil, & des Aurores, Boréales sans doute, mais qui étant là comme chez elles, y sont très-admirables & éclairent comme la Lune au moins. *Les Etoiles paroissent en ce Pays bruler, & sont de couleur de feu*, dit l'Auteur.

Ce n'eſt que couleur & appa-
ence dans des Pays où régne un
rai froid. Les vrais feux, les ton-
erres, les éclairs y ſont rares;
es fréquentes Aurores en exhalant
ans doute la matiere en ces eſpé-
es de feux follets & manqués. De
rais feux cependant courants &
rageux ne laiſſent pas d'y rava-
er ſouvent de grandes étenduës
le forêts, brûlant au moins les
corces des arbres & en ſéchant le
ois, ce qui donne à l'habitant
u au voyageur la facilité d'avoir
a la main du bois à couper, prêt
à bruler.

Un effet de ce froid, remarqua-
ble pour des Phyſiciens, eſt que
les corps naturellement durs, les
pierres, les métaux, le fer y de-
viennent ſi froids & ſi durs, que
des heures entieres dans le feu ne
les réchauffent pas. C'eſt un fait,
que ſans changer de poil les la-
pins, les perdrix &c. deviennent
tout *blancs en hyver*, étant bruns

ou gris en été. *A beau mentir*
vient de loin, disoit-on des |
miers voyageurs. Mais c'étoit
les démentant qu'on mentoi
plus souvent. Les sots, les ig
rans sont communément ceux
nous traitons d'*esprits forts*, fi
d'ignorance & de hardiesse à
croire que ce qu'ils voyent
leur très-étroite circonférence.
Il est vrai que quelque l
qu'on aille pour se garantir de
contagion, le *omnis homo m*
dax est le seul mot qui en
exemt. Le voyageur ne voyoit
tout du premier coup d'œil,
son récit n'étoit pas exactem
purgé de toute ignorance &
tout mensonge. La Providen
soigneuse des animaux mêmes,
fût-ce qu'en faveur des homme
donne ici au gibier en hyver u
double fourure, un redoubleme
de poil ou de plume qui le m
en état de tenir la campagne,
dont le surplus tombe en Et

mais dont le reste reprend alors sa couleur, & dont le total est blanc en hyver.

M. Ellis regrette l'unique Thermométre dont les Anglois s'étoient pourvus pour un tel Voyage, & qu'ils eurent bientôt brisé. Tel sçavant en croiroit un tel Voyage deshonoré. M. Ellis y supplée, & l'on peut, sur ce qui précéde, étiqueter avec lui ce froid, au dégré de la Sibérie ou du Kamtschatka. Voila un Thermomètre naturel. Un sauvage de la Baye surpris par la nuit dans ces plaines, s'il n'a de quoi faire du feu, s'enfonce dans la neige, & y dort comme en Sibérie.

Sur ces récits, on croiroit, dit notre Auteur, *ce Pays impratiquable, & le Peuple qui l'habite le plus malheureux de la Terre. Cependant*, ajoute-t-il, *il n'y a rien de moins vrai.* Le Sauvage ici a du bois, mais les fourures dont il se fait de fort bons habits

bien cousus, bien à pli de corps, le mettent en état de tenir la Campagne qui est son grand goût. Nul Sauvage ne s'est plu en Europe ; & selon M. Ellis, les Anglois un peu habitués à la Baye, y reviennent toujours, du sein même de l'Angleterre, le plus charmant séjour de l'Europe selon les Anglois.

Nos François qui ont gouté le Canada, en disent autant. L'Anglois pourroit bien en avoir une raison qui lui fût propre, la licence avec laquelle il y vit. Chez lui il n'est que libre : ici il est libertin à l'excès, dit M. Ellis, qui en rougit. Et c'est lui qui en vingt endroits fait l'Apologie du François comparé à l'Anglois.

Le plus grand mal de ce Pays pour l'Habitant en hyver, est la blancheur de la neige, à laquelle le Sauvage même ne peut s'accoutumer. Mais il a l'adresse de s'en garentir par des *yeux à neige* comme il les appelle. Le Sauvage a ses arts très-appropriés à ses

l se garantit de la blan-
p vive de la neige par
s d'*antocches* comme les
; de celle du Soleil. Ce
nasques qui n'ont qu'une
: fine devant les yeux,
n'admet que les rayons
en supprimant le champ
des collatéraux, qui font
& dont on n'a pas be-

is confirme que les insec-
petits oiseaux ramassés
ons, dorment engourdis
ver dans des grotes, dans
, dans des fonds de Mer,
de riviere, d'où ils éclo-
rintems. On s'étoit mo-
Kircher qui l'avoit dit des
s & des martinets, qu'on
ser les Mers: la Société
de Londres a vérifié le
a longtems.
ivage connoît peu de ma-
; il a bien sa médecine,
la *nôtre en fait* de To-

piques & de Spécifiques. Leurs plus grandes maladies sont Angloises, selon M. Ellis, & de consomption, procurées par les boissons fortes qu'on leur fournit trop abondamment. *Ce sont les Anglois*, dit-il, *qui leur fournissent cette boisson violente, pendant que les François par des maximes beaucoup plus sages ne leur en vendent point*: point tant au moins; car il faut être juste aussi de notre côté.

Le contraste du chaud de l'eau-de-vie avec l'excès du froid extérieur, a des effets particuliers qui sont terribles pour le tempérament comme pour les mœurs. Un effet singulier, mais bien marqué, est que les Sauvages des François sont *pleins de santé, grands & bienfaits, actifs & robustes... Ceux au contraire qui vivent parmi les Anglois, autour de la Baye de Hudson, sont aussi yvrognes que leurs voisins. Ils sont maigres, petits, indolens, sujets à plusieurs*

maladies, & souffrant beaucoup de la dureté du climat. Nous ajoutons que nos Sauvages & nos François mêmes du Canada y vivent longtems, au lieu que, selon M. Ellis, & les Anglois & leurs Sauvages y périssent beaucoup de consomption & de maux de poitrine.

Cet Auteur conte qu'un Sauvage avec sa femme & leur enfant passant l'eau dans un Canot trop chargé de leur poids commun, toute leur crainte se porta sur l'enfant qu'unanimement il fut conclu de sauver comme plus utile, sinon à la République, à la société, du moins à l'humanité, au monde. Puis on délibéra qui de la femme ou du mari se jetteroit à l'eau. Nulle passion ne présida à ce conseil sauvage. Les maris font peu de cas des femmes en ce pays-là. Cette passion ou ce préjugé fut mis de côté : le mari en vuë de l'enfant à peine sévré voulut se jetter *pour sauver la mere*, c'est-

à-dire l'enfant ſeul. La femme l'arrêta, & prouvant en deux mots qu'abſolument l'enfant ſe paſſeroit d'elle, mais non d'un homme pour le former à la chaſſe, à la pêche & en faire un homme achevé, ſe jetta, le mari n'y conſentant que par droiture de raiſon & d'équité; nul d'eux n'ayant lû Ciceron, beaucoup moins ſaint Ambroïſe *de Officiis.*

M. Ellis conte auſſi, qu'un Sauvage & ſa femme à qui les proviſions & la chaſſe avoient manqué en route pour venir au fort Anglois, après avoir mangé leurs fourures, mangerent leurs deux enfans. Le précédent exemple eſt conté chez les Sauvages mêmes comme un acte héroïque, comme l'hiſtoire d'Oreſte & de Pylade chez les Grecs.. Mais l'autre action inſpira de l'horreur à ces malheureux parents. La larme à l'œil ils en firent le terrible récit au Gouverneur Anglois, *qui n'y répondit* que par un

grand éclat de rire. M. Ellis tout de suite dit, *le pauvre Sauvage étonné dit en Anglois corrompu, CE N'EST POURTANT PAS UN CONTE A RIRE, & se retira très-mal édifié de la Morale de ce Chrétien.*

Le même Auteur dit aussi que la langue de ces Peuples étant facile à apprendre à cause de son peu d'étenduë & de métaphores, les Anglois pourroient aisément *leur montrer l'usage des Lettres & les Principes de moralité & de religion*, & que *ce seroit une action aussi charitable que généreuse. Le Commerce en deviendroit aussi infiniment plus considérable, & ces nouvelles lumieres leur inspireroient beaucoup de respect & une véritable tendresse pour la Nation Britannique.*

Sans autres réfléxions nous demanderons si c'est pour punir la France, l'Angleterre ou les Sauvages *que Dieu a* permis que la

Baye de Hudson jadis Françoif
& par là ouverte aux excursio
au moins des Missionaires, devi
Angloise par un traité de pai
Mais c'est à nous surtout de pr
fiter de la leçon encore plus q
du panégyrique direct & indir
de M. Ellis.

Les eaux de vie du fort d'Yor
firent pendant l'hyver périr bea
coup d'Anglois de l'expéditio
que le Gouverneur Anglois t
versoit de tout son pouvoir, f
en fournissant aux Expéditionai
tout ce qui pouvoit les ruine
soit en leur refusant tout ce
alloit à leur bien commun. C
il leur auroit plûtôt donné
tonneaux d'eau de vie que ver
un verre d'eau pour les désaltér
Tout cela est toujours d'ap
M. Ellis. Tout cela même s'
cuse à l'honneur des Anglois
général. Ces prétendus Gouv
neurs ne sont que des créatur
des *laquais* même, selon l'Aut

des Commerçans de la Baye; au lieu que nos Gouverneurs François du Canada & d'ailleurs, sont des gens de condition, nommés immédiatement par la Cour, par le Roi, sans parler d'un Etat Major d'Officiers nobles, d'une ville de Quebec policée & toute Françoise, d'un Evêque, d'un Séminaire de Prêtres, d'un Collége de Missionnaires, de plusieurs Résidences Apostoliques, qui maintiennent à 15 ou 1600 lieuës de la Capitale, & jusques chez les Hurons & les Illinois toute la vigueur des loix, toute la décence des mœurs, toute la dignité de la vraye Religion Catholique.

Vers la mi-Février la saison s'adoucit un peu dans la Baye même. *Mars donna successivement tous les tems de l'année comme ici.* La neige fondit, & l'herbe poussa enfin. Heureusement Avril ramena un peu l'hyver, & suspendit la rupture trop soudaine *des glaces* & les trop

fortes inondations, vrais délug
qui menaçoient les hommes & l
vaisseaux, très-préparés cepe
dant à tout.

Nous ne devons pas omettre i
à notre gloire ou plutôt, soyo
solides, à notre instruction, q
par leur conduite respective à
nôtre, les Anglois se plaigne
(sans nous accuser) de ce que l
François du Canada empiétent s
leur Commerce, & font toujou
celui de la Baye : ils en articule
la façon qu'ils n'osent traiter d'i
fraction de paix, c'est que *les ge
du Pays sont toujours prêts à tr
fiquer avec eux plutôt qu'avec l
Anglois.* Croiroit-on les bonn
mœurs plus conquérantes que l
armes, plus commerçantes que
navigation même ? Que seroit-
si le nombre des vaisseaux égalo
en ce Pays-là le nombre des Pr
tres, des Missionnaires dont il n
en a pas même trop ? Chez l
Anglois cent & 1000 vaisseau

ommerçans ni autres ne portent
as un Prédicateur Evangélique,
Apostolique du moins. M. Ellis
est toujours notre texte assez for-
mel.

Comme nous nous piquons ce-
pendant dans nos Mémoires d'une
parfaite impartialité, à la vuë d'un
fait magnétique qui jette M. Ellis
dans un pur Cartésianisme de Phy-
sique, ne connoissant point le
Traducteur anonyme de ce Livre
Anglois, ce Traducteur convenant
qu'il a corrigé la Carte qui est à
la tête, & le bruit se répandant
que ces Traducteurs nous donnent
souvent de l'Anglois trop francisé,
nous déclarons au Public, au Tra-
ducteur caché & au Libraire con-
nu, qu'il y va de leur intérêt de
constater juridiquement la fidélité
de la Traduction, dont nous ne
garantissons que le texte littéral.

Le fait magnétique en question
est qu'à la latitude de 60°. 2′ les
aiguilles *de boussole* ne pointerent

plus ou ne pointerent qu'à contre-
sens les unes des autres. M. Elli
convient que les Partisans de M
Halley pourront l'attribuer au voi
sinage du Pole, assez éloigné ce
pendant. Mais lui, tout Cartésien
n'y reconnoît que le froid, ce
aiguilles ayant en effet repris leu
juste direction étant mises en u
lieu chaud. L'engourdissement d
Magnétisme par le froid est u
Phénomène que nous osons don
ner ici comme tout nouveau, quoi
que nous n'ignorions pas ce qu'o
peut y répliquer, sans raison
notre avis.

M. Ellis & sa petite Escadr
fouillerent pendant un ou deu
mois d'été toute la côte occiden
tale du Détroit, voulant à chaqu
ouverture, anse, golfe ou em
bouchure, que ce fut là le passag
désiré. A 65°. 33′ de latitude,
88° de longitude Angloise, ils e
eurent toute la peur, de cett
peur très-vive qui accroît l'esp

rance dans des cœurs épris d'une belle passion. Ils enfilerent un détroit large, salé, profond, de belle eau claire, à grandes marées, à Baleines noires, tous diagnostics d'un passage dans une plus grande Mer. Le détroit se nomme *Wagerbay*.

Une Cataracte qui barra bientôt leur chemin, & qu'il falloit remonter en chaloupe, auroit arrêté d'autres que des Anglois, & réellement nous ne connoissons point de cataractes marines. Ils oserent prévoir que la marée leur tiendroit lieu d'écluse. Une si noble idée méritoit sa récompense. La nature la réalisa. Cela est heureux. La nature a des coups de maître, que l'art ne peut que prévoir quelquefois; mais jamais imiter, même à grands frais.

Une observation singuliere, point trop neuve cependant, c'est qu'à mesure qu'on avançoit vers le Nord, la nature décroissoit de toute façon. *Les hommes* déjà plus

petits à la Baye qu'au Canada, devenoient toujours plus petits, & à 67° de latitude, on n'en voyoit plus. Pour la gloire des Anciens, obſervons qu'ils plaçoient les Mirmidons & Dolopes à peu près au pays des Samoïedes modernes, ou des Lappons.

Or les arbres ſuivoient ici, ſous les yeux de M. Ellis, le même progrès de décroiſſement, dégénérant en arbuſtes, en bruyeres. Ce qui doit s'entendre toujours en grand, en réſultats généraux, ſujets à peu d'exceptions. Les terres ſoufroient la même dégradation de montagnes en rochers, en collines, en cailloux & en ſable ſans doute à la fin: tous Diagnoſtics aſſez ſurs d'une Mer voiſine au Nord-oueſt. M. Ellis y joint ailleurs les fleuves dégénérés en rivieres & en petits ruiſſeaux depuis le S. Laurent juſques-là.

En revanche les Marées augmentoient & les Baleines grandes

oires aussi, surtout par les
s & les courants du Nord &
Nord-ouest. Il fallut pourtant
oncer au passage du Vagez. Ce
:oit qu'un cul-de-sac terminé
t deux petites rivieres. Le vrai
nsole les bons esprits des chi-
eres que le bel esprit avoit en-
ntées. M. Ellis est fort content
e ce que ce golfe ne trompera
lus personne.

De quoi il se console difficile-
ment, c'est qu'au sortir de-là, ses
camarades de recherche ne soupi-
rerent plus qu'après leur retour
en Angleterre. Il auroit voulu
qu'on eût poussé jusqu'à la Baye
de *Repulse* ou qu'on eût visité celle
de Chesterfield qu'on avoit passée,
deux recoins du détroit, ou effec-
tivement il semble qu'on doit trou-
ver quelque chose, tant les ma-
rées, les courans, les vents &
les grosses Baleines paroissent y
attirer, même en *rebutant*, en
repoussant les Vaisseaux.

Le mois d'Août avançoit, & Septembre menace toujours des glaces de ces pays-là qui n'en font jamais bien nétoyés. On n'en retrouva que trop en repassant le détroit. M. Ellis s'en moque tout seul, c'est-à-dire en habile homme, espéce de secte, solitaire en tout pays. Il a beau dire, ce qui est très-vrai, qu'en s'y tenant fort attentif, avec un peu d'expérience ce n'est pas la magie noire aujourd'hui de franchir ces montagnes de glace. Nous croyons vraye aussi cette maxime *que partout où le danger évident & continuel excite & entretient sans relâche l'attention de ceux qui y sont exposés, il change par là même de nature, & devient, pour ainsi-dire, la cause de la sureté.* C'est penser cela, mais fiérement, solitairement.

M. Ellis console son retour par des Dissertations de Physique pour lesquelles il a un vrai talent. A

propos des brouillards épais du Nord, il ajoute à la distinction ordinaire des vapeurs & des exhalaisons que le soleil éleve des terres & des mers, les *écoulemens* qui sont un mélange des deux, produit par la chaleur de la terre même, & que le soleil ne peut débrouiller & affiner pour les élever plus haut. En bonne Physique ces écoulemens sont bien trouvés, & ont même lieu partout pays.

Autre Dissertation: les métaux rouillent peu dans ces Mers & Pays du Nord. En Russie on a fait la même observation. La troupe des Physiciens s'en prend de ce Phénomène à l'air froid & sec. Il n'est que trop humide & M. Ellis ne le trouve pas assez salé pour corroder les métaux. Nous le croirions seulement trop grossierement aqueux. Les métaux ne rouillent guéres dans l'eau, une humidité fine & imperceptible *s'y insinuë mieux à l'aide* du ressort

de l'air environnant de très-près chaque grain imperceptible de vapeur. Des goutelletes d'eau seules dissolvent la chaux & renflent & accourcissent une corde. Un air purement humide rouille mieux qu'un brouillard épais.

M. Ellis ne peut se détacher de son cher passage du Nord-Ouest. Il termine tout par une bonne & forte récapitulation, qui fait renaître l'espérance de le trouver, en remettant toutes les preuves sous les yeux du Lecteur. Content d'avoir indiqué ses raisons selon le droit d'un extrait, nous entrerons dans son esprit & dans celui de tout vrai citoyen de l'Univers, en remarquant, pour piquer même noblement l'âpreté angloise, & peut-être aussi l'émulation françoise; que les Anglois après tout, ne sont pas les seuls qui ayent le zèle de cette découverte, utile à tout le commerce de l'Europe.

Quelque vûë qu'ils s'y propo-

ſent, nous oſons prévoir qu'une découverte de cette nature, ne ſera jamais qu'un coup de Providence génerale, relative à tout le genre humain, ſeul digne tributaire de la gloire immédiate de ſon Auteur. Les Rois d'Eſpagne, après la découverte du Détroit de Magellan, crurent s'aſſurer par des forteresſes ſur les bords, du commerce excluſif de la mer du Sud. Le Cap de Horne, le Détroit de le Maire &c. l'ouvrirent à toutes les Nations.

Que les Anglois trouvent un paſſage dans la Baye de Hudſon, bientôt on en trouvera deux & dix peut-être, là ou ailleurs. La nature agit trop en grand, trop en nombre, poids & meſure pour ſeconder aucune ſorte de monopole. Et puis il y a loin de l'entrée de ces paſſages par le Nord à leur iſſuë dans la mer du Sud. On peut trouver de ce côté-là vingt ouvertures pour *pénétrer dans* le Nord s'il

valoit la peine d'y remonter. Les Eſpagnols ſe vantent déjà de tenir le paſſage du côté de la Californie.

Et les François qui laiſſent faire aux autres les frais de la découverte, ont peut-être un moyen aſſez ſûr par terre, moyen indiqué par les Anglois mêmes, pour les prévenir ou les arrêter tous dans l'entre-deux. Nous avons eu juſqu'ici nos avanturiers, nos Chefs de caravanes, nos la Sale, &c. qui ont bien été par terre juſqu'à la Californie même ; & notre Miſſiſſipi n'a pas été autrement découvert. Il y a un chemin moins doux en apparence, parce qu'il eſt plus au Nord, mais plus court, plus facile & plus allant au fait ; chemin plus d'une fois tracé par les Sauvages, & ſurtout par nos Miſſionnaires, les vrais Géographes, les vrais Arpenteurs de l'Univers après tout ; chemin où en évitant tous les lacs & les tra-

:es des grands fleuves, on peut
roche en proche & à très-peu
rais s'emparer du timon ou du
de la balance de toutes ces
nifiques & très-intéressantes
uvertes, ne voulût-on s'y in-
sser que d'esprit & de curiosité
ifs dignes mêmes d'un grand
comme la France, dont le
rflu fait la magnificence & la
ndeur,

n finissant, nous nous croyons
gés d'ajouter ici, qu'après des
ierches convenables, nous
s sommes moralement assurés
la fidélité de cette Traduction.
uteur que nous connoissions
illeurs a bien voulu sur cela
npre l'*incognito* qu'il garde &
il nous prie de lui garder en-
s le Public. Il nous a donné
preuves particulieres de la
ideur générale dont il nous
oit toujours donné les plus for-
démonstrations. Cette recon-
issance même a produit un re-

doublement d'estime de notre pai
envers un étranger qui, sans êt
Anglois il est vrai, quoiqu'il a
beaucoup vêcu en Angleterre
qu'il soit de la Société Royale
Londres, traduisant un livre trè
bien écrit en Anglois & d'un sty
d'esprit, n'a pourtant mis dans
Traduction aucune sorte d'Ang
cisme de style, d'esprit même
de cœur; jusqu'à saisir toute
naïveté & surtout la force
notre style, à un petit nombre
termes près & surtout d'inflexio
qui lui ont échapé. Ce qui no
avoit même rendu sa Traducti
suspecte, étoit que nous lui tro
vions l'esprit & le cœur trop Fra
çois, ignorant à quel point M
Ellis méritoit de partager av
lui cet éloge ou cette reconno
sance de notre part.

La carte au reste n'a point é
altérée, mais uniquement am
liorée par M. Danville Géograpl
de réputation, qui sans chang

aucune position n'a fait qu'y ajouter les noms qui manquoient en quelques endroits essentiels de la Carte originale de M. Ellis, uniquement en vuë de rendre le Livre plus intelligible au Lecteur, qui pourra encore se plaindre de l'omission de quelques autres noms qu'il cherchera inutilement.

ARTICLE XCIX.

CAROLI LINNÆI &c. Flora Zeylanica sistens plantas Indicas Zeylonæ insulæ &c. Plantes de l'Isle de Ceylan, revues, examinées par M. Charles Linnæus &c. p. 240. 8°. A Stockolm chez Laurent Salvius 1747. *Et se trouve à Paris chez Guerin rue S. Jacques.*

NOus allons, faire en faveur de la Botanique, l'Histoire de ce Livre & de ceux qui ont contribué à le mettre au jour. Notre

travail en ceci ne sera guères que d'après la préface de M. Linnæus. On sçait que les préfaces des Descriptions & des Catalogues Botaniques sont les seuls objets qui puissent fournir en ce genre la matière d'un discours suivi.

Il y a quatre ou cinq ans que M. Jean Guntherus, Apothicaire de Coppenhague, envoya à M. Linnæus une Collection de Plantes des Indes, en cinq volumes in-fol. forme d'Atlas. Le Possesseur, habile peut-être dans son Art de Pharmacien, mais trop peu versé dans l'Histoire de la Botanique, souhaitoit qu'on lui dénommât ces plantes étrangeres; qu'on lui indiquât les propriétés qu'elles pouvoient avoir. M. Linnæus saisi d'admiration, à la vue de ce trésor, fit comme les Avares qui comptent leurs ducats jour & nuit, qui les pesent l'un après l'autre, qui rappellent à leur mémoire les occasions ou les avantures qui les ont fait

parvenir jusqu'à eux. Mais
r l'honneur & l'agrément, qui
meroit pas mieux les veilles du
aniste que celles de l'avare &
usurier !
Les cinq volumes de Coppen-
gue furent bientôt dépouillés,
eillés, appréciés. C'étoit la
lection même du célébre Paul
rmann qui avoit herborisé pen-
nt bien des années au Cap de
nne-Espérance, dans l'Isle de
ylan, &c. Et c'est ici que la nar-
ion devient intéressante.
L'Isle de Ceylan située entre le
éme & le dixiéme dégré de La-
ide Septentrionale est une terre
fertile, que les chercheurs de
ncien Paradis Terrestre, ont
elquefois placé là ce Jardin de
ices si funeste à nos premiers Pa-
nts. D'autres plus rafinés se sont
ntentés de dire qu'Adam s'y ré-
gia après sa chute & pleura pen-
nt 9 siécles sur la Montagne
'on appelle *encore Mont d'Adam.*

opinion qui ne prouveroit apparemment pas beaucoup en faveur de la beauté & de la bonté du climat, puisqu'il est écrit que la terre destinée à l'homme coupable seroit couverte de ronces & d'épines.

Quoiqu'il en soit, il n'est rien de mieux prouvé que la fécondité & les richesses de l'Isle de Ceylan. Pour ne parler que des plantes qui ornent ce beau Pays, » On » y voit, dit M. Linnæus, au lieu » des Pins stériles de nos cantons, » d'immenses forêts de bois de ca- » nelle : ces arbres précieux y sont » en si grande abondance que les » habitans s'en servent pour bâ- » tir leurs maisons, & pour pré- » parer leurs aliments ordinaires : » ainsi ce bois dont l'odeur auroit » presque la vertu de ranimer les » mourants, est d'un usage com- » mun à Ceylan, & forme, pour » les autres pays du monde, une » branche de commerce très-con- » *sidérable.* »

Notre Auteur détaille les autres productions de cette Isle fortunée, pour faire sentir combien une terre si riche méritoit les attentions d'un Botaniste. M. Hermann né (*) en Saxe, mais attaché au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, y passa vers l'an 1672, après avoir herborisé au Cap de Bonne-Espérance : ce Cap étoit aussi un terrain neuf; les plantes, dons de la providence divine, y croissoient depuis l'origine du monde, sans qu'aucun Observateur eût jetté les yeux sur elles. Le Botaniste Hollandois fit en peu de jours une oulte abondante, il envoya du ap à Leyde plus de nouvelles intes qu'il n'y en avoit alors

(*) M. Linnæus dit que M. Hermann uit le 30 de Juin 1640. & qu'il moue 28 Janv. 1695. M. de Tournefort sa naissance au 30 de Juin 1646 & sa au 29 Janv. 1695. auquel des deux on croire?

dans tous les Jardins de l'Europe. Ceylan, le terme de son Voyage, *se soumit aussi*, dit M. Linnæus *à l'Empire de Flore.* On ne put remarquer dans cette Isle que trois ou quatre plantes connues en Europe: tout le reste étoit un nouveau monde. Ces aromates inestimables qu'on transporte aujourd'hui partout, y naissoient sous les pas; on y voyoit, avec l'herbe des campagnes, *le bois néphrétique, la noix vomique, le poivre long & rond, la casse* de toute espece, *le gingembre, la gomme-gutte* & une infinité d'autres merveilles botaniques, ausquelles il a fallu donner les noms des Maîtres de l'Art, la *Kampfer*, la *Boerhaave* la *Commeline*, la *Bauhin*, la *Rondelette*, la *Burmanne*, la *Jussieu &c.*

L'herbier de Ceylan devint prodigieux sous ses mains & par la vigilance de M. Hermann. Il en forma trois volumes; dans un qua-

triéme il rassembla les plantes du Cap de Bonne-Espérance & les plus singulieres de Ceylan; dans un cinquiéme il mit les planches d'environ 400 plantes nouvelles de cette Isle. Voila quel fut son trésor. Ce Botaniste n'étoit pas un homme jaloux, avare, soupçonneux. De Ceylan il fit passer en Europe des sémences, pour enrichir les Jardins Botaniques; il envoya même à ses amis des herbiers complets. Tant de générosité jointe aux travaux & aux talents lui mérita en 1678. la direction du jardin des plantes dans l'Académie de Leyde; il ne l'exerça qu'en 1680. tems auquel on le revit dans les Pays Bas. Sous lui le Jardin prit une forme toute nouvelle. On y admira toute la fécondité de l'Isle de Ceylan; le Directeur fit construire des serres, & pour profiter aussi des découvertes de ses voisins, il vint rendre visite au *célébre Tournefort*, qui reçut

cet hôte avec toute sorte de distinction, dans le Jardin Royal des plantes de Paris. Ces deux hommes, quoique de même profession, lierent une amitié aussi tendre qu'on peut la supposer dans des Sçavants occupés d'Observations sur l'Histoire Naturelle. Les plantes occupent toujours le premier rang dans le cœur d'un Botaniste, comme les Satellites de Jupiter & les Anomalies de la Lune dans celui d'un Astronome. M. Hermann mourut en 1695. & M. de Tournefort le pleura. On s'apperçut au Jardin de Leyde de la perte qu'on avoit faite; l'herbier de Ceylan n'étoit qu'ébauché; il y manquoit les descriptions, les explications, tout le systême botanique en un mot; & c'est ce que M. Linnæus exécute aujourd'hui sur le fond du sieur Guntherus de Coppenhague: on ne nous apprend pas comment *ce dernier* a pu acquérir la collec-

Hermann; mais sans
ce du Docte Botaniste
c'étoient des richesses
Voici donc l'Ouvrage
présente : les plantes de
sont disposées en 24
vant le systême de M.
Fondateur, comme on
nouvel ordre de choses
partie de la Physique
une 25^e. Classe com-
plantes obscures : une
ntes douteuses : une 27^e
barbares qui n'étoient
l'Herbier de M. Her-
tel est le point de vuë
ce livre ou de ce Cata-
va porter le nom de M.
usqu'aux extrêmités de

ARTICLE C.

CAROLI LINNÆI ARCHIA TRI Regii &c. Hortus Upsa liensis, exhibens Plantas exo ticas Horto Upsaliensis Acade miæ à se se illatas ab anno 174 ad an. 1748. additis differer tiis, synonymis, Habitation bus, Hospitiis, Rariorumqu descriptionibus in gratiam stu diosæ juventutis. *Le Jardi d'Upsal contenant les Plant étrangéres qu'y a mis M. Lin næus depuis 1742. jusqu'a 1748. Vol. I. 8°. pag. 306 A Stockolm chez Salvius & trouve à Paris chez Guérin ru S. Jacques.*

CE Livre est, par rapport a Jardin Botanique d'Upsal comme un Catalogue bien fa par rapport à une grande Biblio thèque. Sans voyage, & sans co

respondance, on sçait à point nommé les richesses que la Suéde sçavante acquiert de jour en jour, comme on connoît les progrès d'un trésor Littéraire formé par l'érudition & protégé par l'opulence. Il y a environ 74. ans que le célébre Olaus Rudbeck jetta les fondements du Jardin d'Upsal : il donna trois Catalogues des plantes qu'on y avoit rassemblées : c'étoient d'heureux commencements ; la Bibliothèque d'un Monarque ne se forme pas non plus tout d'un coup : il faut plusieurs générations pour connoître plusieurs milliers de plantes & pour former des suites nombreuses de livres. Mais le Jardin d'Upsal, à peine dans son adolescence, périt sur le champ par un incendie qui ravagea ce Sanctuaire de Flore, & qui causa plus de mal en un seul jour que tous les frimats du Nord n'auroient pu faire en cent ans. *Ce désastre arriva* en 1702. de-

puis ce temps-là juſqu'en 1742.
le jardin fut un déſert. Il reprit
un nouveau luſtre dès qu'on en
eut confié le ſoin à M. Linnæus,
le Botaniſte du Nord par excellence. L'amour des Plantes eſt,
comme celui des livres, quelque
choſe d'inné dans certains eſprits.
Cette paſſion ſemblable à toutes
les autres, étend continuellement
ſa ſphère, & tourmente preſque
celui qu'elle poſſéde, qu'elle enchante. Il n'y avoit à Upſal que
50 plantes étrangères quand le
Docte Linnæus entra dans le jardin. Son induſtrie, ſes liaiſons
avec les plus fameux Botaniſtes
l'enrichirent en peu de tems. Ainſi
tel Bibliothécaire habile qui commence avec un fond médiocre,
parvient quelquefois à raſſembler
des tréſors immenſes : ce métier
pouſſé à un certain point d'adreſſe
devient ſuſpect à peu près comme
celui des Fleuriſtes, qui ſe font
quelquefois une conſcience auſſi
large que leurs déſirs.

aniste. n'est pas tout-à-
même pied : il traite
nent avec ses Confrè-
s allarmer. Les plus cé-
ateurs des plantes se fi-
aisir d'aider M. Linnæus.
es des Indes lui vinrent
ralité de M. de Jussieu ;
Montpellier, furent un
M. de Sauvages ; il re-
de Virginie, de Messieurs
r, Collinson, Catesby
autres Bienfaiteurs sont
énoncés dans son Ou-
ussi se rétablir le jardin
lais des Plantes sont tou-
Eléves dans un état d'en-
aut de la culture, & un
-tout qui leur soit pro-
prouve à cet égard, dit
uteur, de fort grandes
és. J'ai à combattre un
rès-dur & très-long ; je
jouir que d'un Eté très-
& il arrive que notre jar-
dans un endroit très-ex-

» poſé au Nord, très-bas, très-in-
» commode. »

Ceci eſt ſuivi d'un détail curieux ſur les qualités particuliéres du climat ſuivant la diſtribution de tous les mois de l'année. Le mois de Mai, par exemple, ranime les plantes dès ſes premiers jours, mais on n'oſeroit évacuer les ſerres avant le 15. Juſqu'à ce tems, il y a toujours quelque choſe à craindre de la fraicheur des nuits. Juin, Juillet, Août ſont les mois chéris du Botaniſte d'Upſal; *ſed breve gaudium*, ajoute-t-il: ces beaux jours commencent à s'éclipſer en Septembre, & de-là juſqu'à la fin d'Avril, on ne peut plus compter que ſur des frimats. Alors tout le régne de Flore eſt comme enſeveli dans les ſerres. Les plantes ſeptentrionales ont bien le tems de fleurir & de produire leurs ſemences durant les trois mois d'été, mais celles des pays chauds, d'Italie par exem-

ple, d'Espagne, de Languedoc ne montrent à l'air que leurs fleurs, elles achevent l'opération des semences quand on les a mises à l'abri. Pour les Plantes des Indes, elles ne fleurissent pas même dans le jardin; elles produisent tout à la faveur des ténèbres & sous la protection du climat tempéré de la serre. *D'où l'on voit*, conclut le sçavant Botaniste, *que le service de Flore exige ici plus d'esprit, d'adresse & de travail que nulle part ailleurs. Heureux les Botanistes Méridionaux qui ont l'avantage de faire leurs fonctions sous un Ciel toujours favorable !*

L'Auteur passe à la méthode observée dans son Livre. Il établit les mêmes genres qui ont été indiqués dans un autre de ses ouvrages intitulé, *les Genres des Plantes*. Il conserve les noms déja connus dans les livres des Botanistes, & ceux qu'on employe dans l'usage de la *Pharmacie*. *Il* marque les

ſol natal des diverſes eſpeces ; par exemple, l'Italie, l'Eſpagne, le Languedoc &c. ſi ce ſont des Plantes tirées originairement de ces pays, & ainſi des autres. Il indique la température d'air qui convient à chaque Plante : c'eſt ce qu'il appelle ſon *Manoir*, ſon *Hoſpice*. Il avertit enfin que, ſi trois de ſes Diſciples qui ſont allés herboriſer en divers Pays du monde, reviennent ſains & ſaufs, les richeſſes du jardin d'Upſal s'accroîtront conſidérablement. Ces Meſſieurs ſont allés l'un en Chine, le ſecond au Canada, le troiſième à la Terre-Sainte. Le Poëte auroit bien pu dire à ce ſujet,

> Quid non mortalia pectora cogit
> Floræ magnus amor ?

ARTICLE CI.

DEL VITTO PITAGORICO per uso della Medicina, Discorso d'Antonio Cocchi Mugellano. In Firenze, nella Stamperia di Francesco Moucke. M. DCC. XLIII. *De la nourriture de Pythagore à l'usage de la Médecine, par M. Cocchi. A Florence pag. 84. 4°.*

IL y a comme deux parties dans ce Discours : dans la première on examine les talens, la doctrine, la conduite de Pythagore, surtout sa méthode de ne vivre que de racines, de plantes, d'herbes, d'alimens en un mot connus en général sous le nom de végétaux. La seconde partie est une discussion sçavante sur les avantages de cette nourriture Pythagoricienne, soit pour conserver la santé, soit pour *guérir ou tempérer* les ma-

ladies. Nous dirons quelque choſe de ces deux articles qu'il faudroit pourtant lire dans l'ouvrage de M. Cocchi, parce que la matière eſt intéreſſante, curieuſe, digne de l'habile Médecin qui la propoſe.

I. Juſqu'ici l'on n'a pas aſſez connu Pythagore. Il vivoit cinq cents ans avant J. C. & depuis ce tems-là on a débité bien des fables ſur ſon compte; les uns l'ont regardé comme un Faiſeur de prodiges, comme une eſpèce de Divinité; d'autres au contraire l'ont traité de fou & de viſionnaire; quelques-uns ont voulu le faire paſſer pour Magicien. En conſultant les Auteurs qui ont parlé de lui en Philoſophes ou en Hiſtoriens jaloux de dire la vérité, on apprend à tenir un juſte milieu dans la queſtion préſente.

Selon M. Cocchi, d'après Platon, Diogène Laërce, Porphire, Plutarque, Pauſanias, on ne peut

refuser à Pythagore le mérite personnel qui rend un homme aimable. Il étoit de Samos, d'une famille médiocre (a) mais honnête; son air avoit quelque chose d'engageant, & ses manieres étoient pleines de politesse; les Voyages qu'il entreprit dans les pays étrangers & parmi les Nations qui avoient le plus de culture, lui donnerent une grande connoissance des hommes. Il se picquoit de beaucoup de douceur & de complaisance à l'égard de ses proches & de ses amis; jamais il ne se permettoit de railleries ni de médisances sur le compte de personne. Sa conduite étoit toujours dirigée par la justice; il avoit pour maxime, qu'on devoit prendre en toute occasion le parti de la loi, & s'élever contre ceux qui osoient la combattre: son inclination le portoit à partager ce qu'il possédoit

(a) Son pere étoit Jouaillier.

avec ses amis ; il les aidoit de s
conseils, il les assistoit dans leu
maladies. Mais ces bons offic
domestiques ou particuliers c
doient au zèle dont il se croy
redevable à la Patrie ; il ne ref
soit ni de la servir par la parol
ni de prendre les armes pour
défense. Enfin il eut, par excelle
ce, l'amour de la vérité & le de
de faire du bien à tout le mond

Ceci ne peut représenter q
l'honnête-homme & le citoyen
notre Auteur s'attache bien pl
encore à peindre l'homme de le
tres, le Philosophe, le Géomètr
l'Astronome, le Physicien. Pyth
gore excella dans toutes ces scie
ces ; il connut que le Soleil est
feu immense placé au centre
notre monde ; que la terre est ser
blable aux autres Planètes ; qu'il
a dans les mouvemens célestes u
harmonie déterminée des rappo
entre leurs masses & leurs dista
ces. Il découvrit les diverses app

ces de Vénus, la sphéricité de
Terre, l'obliquité de l'Eclipti-
e, la distribution égale des jours
des nuits prise en total, par
pport à tous les peuples de la
rre; la génération de tous les
nimaux par le moyen de leurs
semblables. &c.

Mais ce qui fixe particuliere-
ment l'attention de M. Cocchi,
c'est le *Vivre Pythagoricien* : on
appelle ainsi la méthode qu'inven-
ta Pythagore pour sa nourriture &
pour sa boisson ordinaire. Un Mé-
decin célèbre tel que notre Auteur,
est toujours charmé de trouver
dans l'antiquité, des exemples qui
autorisent la diette qu'on est obli-
gé de prêcher aux malades : il se
trouve que Pythagore vivoit d'her-
bes fraîchement cueillies, sans y
rechercher d'autre apprêt que leur
suc naturel & le bon appétit; le
tout arrosé de quelques verres
d'eau claire : quelquefois il y ajou-
toit le lait & le miel, jamais les

œufs. Très-rarement & par pi
complaisance, il se permettoit l'
sage de quelque viande légèr
comme de poulet, de chevrea
de cochon de lait &c. Ce qui mo
tre que la pratique rigide du
vre Pythagoricien n'étoit pas u
affaire de scrupule & de super
tion ; que ce n'étoit pas non p
un effet du dogme ridicule de
métempsycose. On prouve mê
assez bien ici que jamais Pyt
gore n'a cru ce dogme & que qu
lui ou ses premiers disciples
paru dire quelque chose de
transmigration des ames, c'ét
une simple figure dont ils se
voient pour effrayer les homr
vicieux & grossiers. Plutarc
reconnoît du mystère dans ce
façon d'instruire, & le Timée
Platon dit positivement que la
thode des Pythagoriciens étoit
mettre en œuvre des allégori
quand le détail des raisons
suffisoit pas pour arrêter les ho

; telle est, ajoute-t-il, la néce-
ité où nous sommes de per-
ler le passage des ames dans
tres corps, pour faire sentir les
timens destinés aux grands
es.

Un autre article de la doctrine
thagoricienne étoit la défense
manger des fèves ; il se pour-
t absolument faire que ce Phi-
ophe eût pris ce point de disci-
e des Egyptiens, qui avoient
la fève en horreur ; mais il
oît plûtôt, dit notre Auteur,
s'il entroit de la figure & du
mbole dans l'idée de Pythagore,
uoiqu'il soit assez inutile de vou-
ir deviner aujourd'hui le sens
ropre & littéral d'une telle pra-
que.

II. Le but de ce Philosophe
n se réduisant à l'usage simple
es herbes & de l'eau claire, étoit
e conserver la santé du corps, &
e la rétablir quand elle se trou-
oit altérée. *M. Cocchi* jusqu'à la

fin de son Discours préconise
trêmement ce régime. Il en do
des raisons prises de son Au
fait voir que les herbes & les p
tes sont d'un tissu bien plus fa
à rompre que la chair des
maux ; que la digestion par c
séquent se fait bien plus vîte a
les aliments du premier ge
qu'avec les autres ; qu'il y a d
les viandes ordinaires beauc
de sels propres à devenir des
calis, & à troubler, par l
mêlange, avec nos liqueurs in
tines, toute la bonne constitut
de notre corps : inconvénient
ne se rencontre pas au même
gré dans les plantes & dans
herbes.

La suite est un éloge de l'
qui se trouve beaucoup mi
célébrée ici que dans la premi
Ode de Pindare. L'Auteur y ajo
une instruction pour le choix
plantes propres au *Régime Pyt*
goricien. Il leur associe, com

ythagore, l'usage du lait : reméde
evenu si fameux contre la goutte,
ette fiere ennemie du bonheur
es humains, cette rivale cruelle
e la puissance des Monarques &
les Grands. » Depuis cinquante
» ans, continue M. Cocchi, on a
» confirmé par bien des Expérien-
» ces faites en Angleterre, l'effi-
» cacité du lait pour tempérer les
» rigueurs de la goutte, & l'on a
» trouvé aussi le même avantage
» dans une nourriture composée
» de plantes ou d'herbes légères,
» sans aucun mélange d'autres ali-
» mens ; c'est ce qui a si fort ac-
» crédité le *vivre Pythagoricien*
» dans cette Isle dont les Méde-
» cins, au Jugement de M. le
» Comte Laurent Magalotti, sont
» les premiers du monde. « *Fu, intorno a cinquant'anni fa, molto confermata l'opinione della dietta lattea per la gotta da varie esperienze fatte in Inghilterra, ove poco dopo par che fosse scoperto*

che anco il vivere per alcune ſetti-mane di qualche freſca e idonea pianta ſenz' altro cibo, aveva il medeſimo effetto in quel male ſi moleſto, e finalmente ivi fu ampliata tale riputazione a tutto il vitto vegetabile. Nella qual iſola, ſecondo il giudizio del Conte Lorenzo Magalotti, ſono i primi medici del mondo tutto.

Tous les autres maux qui naiſſent dans le corps humain de la trop grande force des ſolides, de l'âcreté des liquides, de l'activité exceſſive des mouvements internes, ſe tempérent également par le régime de Pythagore. On fait paroître ici la Cohorte terrible qu'Enée vit apparemment à l'entrée des Enfers, où *les maladies pâles ont fixé leur ſéjour*; les rhumatiſmes, l'humeur hypocondriaque, la maladie des nerfs, les obſtructions, le Scorbut; & l'on prétend que l'uſage ſimple des herbes, des plantes, des racines eſt

emède souverain pour chasser
pestes publiques & particu-
s. On fait remarquer com-
t les maux épidémiques ont
lé les villes, les armées, les
es, où l'on a été privé pen-
longtems de ces aliments na-
ls & salutaires; on répond aux
ugés que forme l'intempéran-
& l'on finit par l'éloge de la
& des environs de Florence,
fortuné entre mille autres par
onté de l'air, par l'abondance
plantes, il faut dire aussi, après
ir lû cet ouvrage, par l'habi-
& la sagesse des Médecins qui
appliquent à réparer les brè-
s faites à l'humanité.

ARTICLE CII.

DES MALADIES DES yeux par M. Herman Boerhaave, à quoi l'on a joint son introduction à la pratique clinique ; ses leçons sur la pierre ; quelques descriptions de maladies, & quelques consultations du même Auteur: le tout traduit du Latin. A Paris chez Briasson rue S. Jacques. in 12. pages 370.

LE titre de ce Livre indique toutes les parties qui le composent : ce sont des Traités du célébre Boerhaave. On les avoit en Latin, mais si défigurés par les Copistes ou les Imprimeurs, qu'on ne peut qu'applaudir au zéle du Traducteur Anonyme qui nous les donne en François.

Dans le premier traité qui est en même tems le plus considérable, on parle 1°. des maladies externes des yeux. 2°. de leurs ma-

rnes. 3°. des vices de
uels on ne supplée que
ge de quelques instru-
n voit bien que nous ne
as discuter tout ceci,
s en dirons assez pour
vie de lire l'Ouvrage.
ncipales maladies inter-
il sont ou dans les pau-
u dans la conjonctive
ée. Dans les paupiéres,
s glandes, inflammation
ration des bords de la
istule lacrymale, chute de
e supérieure &c. L'Auteur
chacun de ces maux,
ne, leurs espéces, leurs
s & la cure qui leur est
'article de la fistule la-
est plus détaillé que les
rcequ'il y a six sortes de
i attaquent l'œil. Il sem-
a plus difficile à guérir
onde espéce, lorsque la
la paupiére même n'est
ble de déterminer les

larmes vers la caroncule. la
male. On en voit assez la rai
c'est que dans cette circonsta
on ne peut guéres rétablir la
gure de l'œil dans son entier.
La maladie propre de la c
jonctive est l'*Ophtalmie*. Elle ar
quand cette tunique qui est b
che, dans son état naturel ; dev
rouge & enflammée. Si l'inflam
tion gagne la cornée & l'Iris
me, le mal est fort difficile à g
rir. Boerhaave ne croit pas qu
en puisse délivrer l'œil sans
saignées copieuses & des pur
tions fortes. Cet endroit de l'O
vrage nous paroît fort instru
& tout-à-fait digne d'un gr
Maître.

La cornée quoique souvent
téressée dans l'*Ophtalmie* a enc
ses maux particuliers qui
l'*obscurcissement* & les *excrésc*
ces : l'un & l'autre divisé en
espèces suivant les causes qu
donnent lieu & les circonstan

qui les accompagnent. On indique ici des méthodes pour lever ces excrefcences toujours très-dangereufes & d'une cure fort difficile. *On perd l'œil*, dit l'Auteur, *fi celui qui fait l'opération offenfe la moindre tunique.*

Les maladies internes de l'œil font les taches répanduës fur la rétine ; les lumières ou étincelles de feu qui paroiffent dans l'œil ; l'*Amaurofis* ou goutte fereine ; (c'eft la deftruction totale de la faculté de voir) ; la *Cataracte*, ou extinction de la vuë, avec couleurs étrangéres à la prunelle ; l'*Héméralopie* ou la vuë diurne, quand quelqu'un ne voit que le jour, & que fa vuë baiffe à mefure que le jour diminuë ; la *Nyctalopie* ou vuë nocturne, quand quelqu'un ne voit que pendant la nuit ; la groffeur non-naturelle à l'œil, qui fe divife en *Hygrophtalmie* ou tumeur *aqueufe*, & *Exophtalmie* tumeur *fans eau* &c. Il y a

petit Ouvrage qui eſt tout de détail & d'inſtruction. La partie ſurtout qui regarde la viſite des malades eſt un chef-d'œuvre. Boërhaave recommande de connoître le ſexe, l'âge, la maniere de vivre, le tempérament du malade. » Un Médecin, ajoute t-il » d'après Hypocrate, ne doit pas » effrayer ſon malade, mais il » doit entrer en ſilence, ſe placer » près du lit, interroger douce- » ment & comme par converſa- » tion, & apprendre ainſi tout » ce qui a précédé la maladie. » Qu'il évite ſurtout de le cho- » quer, & de lui inſpirer de la » crainte ; que ſes diſcours n'ayent » rien de bruſque & de précipité, » mais qu'ils ſoient poſés & tran- » quilles. »

Ces avis dignes d'être écrits en lettres d'or dans toutes les Ecoles de Médecine & dans toutes les chambres des malades, ſont ſuivis *d'une* infinité d'autres qui ont pour

, de pénétrer de plus en plus
te la nature du mal. Suivant
uteur, il faut faire attention à
température actuelle de l'air,
lieu que le malade habite, aux
billements ordinaires dont il se
t, à l'histoire de la maladie
nsidérée dès ses commencemens,
x aliments que le malade a pris,
x évacuations qu'il a faites, à
tat des parties affligées &c. Et
ut ceci est rangé dans un ordre,
pliqué avec une précision qui
cèle assurément un homme très-
bile & un Médecin très-zélé
our ses malades. Il n'y a peut-
re qu'une difficulté à faire sur
nte cette importante introduc-
on, c'est que, si elle étoit suivie
actement, un Médecin ne pour-
it visiter un grand nombre de
alades dans un jour. Deux ou
ois consumeroient tout son tems,
il faudroit encore supposer qu'a-
nt les premiers exercices de son
t, *il auroit passé les plus* belle

années de ſa vie, uniquement occupé de l'étude; abſorbé dans la Théorie; attentif à s'enrichir de toutes les connoiſſances des Anciens & des Modernes. Telle eſt du moins l'idée que nous laiſſe cet Ouvrage de Boerhaave : diſons un mot du ſuivant qui préſente *les leçons* de ce ſçavant Profeſſeur *ſur la Pierre*.

Le Traducteur dit dans un court avertiſſement que *la Pierre qui naît dans le corps humain a toujours exercé l'eſprit des Médecins; & que dans ces derniers tems les Marchands de viande & de poiſſon, les Patiſſiers, Cuiſiniers & autres ſe ſont réunis & ont employé toutes leurs forces pour éloigner un ennemi ſi dangereux*. Apparemment que tous ces gens là avoient peur que le mal ne fut attribué en partie à leurs denrées : ce qui étoit d'une grande conſéquence pour eux. Car que deviendroient les Patiſſiers & les Cuiſiniers, ſi le

onde venoit à se persuader que les bons mets donnent la pierre, & qu'ainsi il faut se réduire à mener une vie très-frugale ? Mais probablement la totalité des hommes ne fera point ces sages réflexions ; & les gens qui exercent les Arts ont toujours de très-bonnes hypothèques dans les passions humaines. Mais écoutons Boerhaave.

» La Pierre, dit-il, est un corps situé dans l'intérieur du corps humain, dans les cavités de ses vaisseaux, & formé des humeurs contenuës dans ces vaisseaux ; c'est un corps dur, mais avec différents degrés de dureté, cependant capables partout de résister au tact, ordinairement assez fragile, & très-facile à briser si on le compare avec les os & avec les dents ; qu'aucune des humeurs qui se trouvent dans le corps ne peut dissoudre, *& différent de toute* autre es-

» pèce de coagulation morbifique
» qui arrive quelquefois dans le
» corps. » Ceci est comme la base
de tout le traité. L'Auteur reprend
chaque partie de la notion précé-
dente & il l'explique avec soin. Il
insiste particulierement sur la for-
mation de la Pierre, sur ses élé-
ments, ses figures, ses effets. Il
déclare une chose capable d'inti-
mider tout Lecteur un peu sensi-
ble : c'est que *tous les hommes ont
en eux la matière qui sert à former
la pierre, & qui est inséparable de
leur naturel.* Il passe aux remédes
tant préservatifs que curatifs. Les
premiers consistent dans la nature
des aliments qui doivent être
doux, tendres & aisés à digérer;
dans les exercices du corps qui
doivent être *assez forts pour s'em-
pêcher de devenir gras ;* dans l'u-
sage d'une décoction de manne
de Calabre & de petit lait, ou
d'une potion, dont on marque
ici la recette. Les autres remédes

ncernent le traitement de la
ierre déja formée ; & l'on a
gard à ses diverses situations soit
ans l'Uréthre, soit dans la vessie
&c. On indique aussi les opéra-
ions du Chirurgien propres à ti-
er la Pierre : mais peut-être que
nos Chirurgiens François ont sur
cela des connoissances plus éten-
duës que celles de Boerhaave. On
sait que, depuis quelques années,
cette partie de la Chirurgie a été
extrêmement bien maniée par plu-
sieurs Maîtres de l'Art.

On trouve à la fin du Volume *deux histoires de maladies que Boerhaave a traitées, & dont M. Haller a été témoin oculaire ; avec celle de deux autres maladies sur lesquelles le même Médecin demanda l'avis au sçavant Auteur Hollandois*. Il faut lire ce petit détail qui peut aussi avoir ses utilités.

ARTICLE CIII.

OLAVI CELSII S. TH. D. ET Prof. Upsal. Hierobotanicon, sive de Plantis Script. Sacræ Dissertationes breves &c. *Dissertations de M. Celsius sur les Plantes de l'Ecriture Sainte. A Upsal aux dépens de l'Auteur. M. DCC. XLV. 8°. deux Vol. 1er pag. 572. 2. vol. pag. 600. & se trouve à Paris chez Guerin rue S. Jacques.*

LA Botanique de l'Ecriture est comme *la pierre d'achoppement* des Interprétes. Il y a, sur cet article, si peu de certitude & tant d'opinions diverses, qu'on seroit tenté d'approuver ceux qui dressent leurs Commentaires sans en rien dire, ou qui avertissent simplement que cette partie des Livres Saints passe leur intelligence. Voici cependant un docte Sué-

d'Hébreu , d'Arabe , de
e , sans compter le Fran-
talien , l'Espagnol & l'An-
ıutes ces Langues sont fa-
à l'Auteur. Il les culti-
la fin du dernier siécle,
quel il entreprit des voya-
l'ordre du Roi de Suéde
XI. qui l'avoit chargé de
s les Sçavans de l'Europe.
in de M. Celsius étoit aussi
:r en Syrie pour y herbo-
pour contempler des anti-
mais la guerre rompit ses
: il a donc été obligé de
:r le présent Ouvrage en

à Upſal un des beaux Tréſors Botaniques qui ſoient au monde.

C'eſt avec énergie que M. Celſius ſe plaint du peu d'efforts qu'on a fait juſqu'ici pour pénétrer la Botanique ſacrée. *On compare*, dit-il, *cette ſcience à la Pénélope de la Fable qui ſe laiſſe gagner difficilement :* nous ne ſçavons ſi ce parallèle ſingulier eſt venu en penſée à beaucoup de Commentateurs des Saints Livres ; mais en tout cas, notre Auteur tâche de diſſiper cette prévention en développant les cauſes qui ont pû la faire naître. On a manqué de connoiſſances dans les Langues Hébraïque & Arabe ; on n'a point été aſſez verſé dans la lecture des anciens Auteurs Grecs & Latins ; on a prétendu expliquer les Plantes dont parle l'Ecriture, ſans avoir fait aucune étude des principes généraux de la Botanique ; on a cru que l'examen de ces queſtions étoit ce qui devoit le moins

occuper un Amateur des Saintes Lettres &c. M. Celsius évite avec soin tous ces écueils ; il entre dans cette carrière en homme déterminé à la suivre jusqu'au bout, & c'est son travail qui va nous occuper ici quelques moments. On conçoit que la briéveté doit faire le principal mérite de cet Extrait.

On remarque dans ces deux volumes autant de Traités ou de Dissertations qu'il y a de Plantes énoncées en Hébreu & en Latin dans un *Index* préliminaire. La première de ces Plantes est la fameuse Mandragore des LXX. & de la Vulgate ; l'Hébreu l'appelle *Duduïm.* M. Celsius croit que ce mot indique l'arbre nommé *Sedrah* par les Arabes, & *Lotus* par les Latins. Il réfute les convenances qu'on trouve entre ses fruits & ceux de la Mandragore ; sur quoi nous remarquons qu'il est aisé de réfuter quand on combat des adversaires qui ne disent rien à force

de vouloir dire trop de choses. L'Ecriture-Sainte n'indique que trois ou quatre particularités de cette Plante; elle croît dans les champs, elle donne ses fruits au tems de la moisson, elle est odoriférante, elle plut à Rachel qui en demanda une partie à Lia sa sœur. Qu'on démontre bien clairement que rien de tout de ceci ne convient à la Mandragore, & l'on aura contredit avec quelque raison les LXX. & la Vulgate; mais quand on va chercher dans certains Auteurs des propriétés qu'ils imaginent appartenir à la Mandragore de l'Ecriture, pour faire voir ensuite que ce ne sont point là les attributs de la Mandragore que nous connoissons; c'est faire un chemin inutile. Ainsi jusqu'à un plus ample informé, nous nous maintenons dans la dénomination donnée par les LXX. par la Vulgate, & par une infinité d'excellens Auteurs qui ont suivi ces Ver-

ons si anciennes & si vénérables.

L'Ecriture parle souvent de deux spèces de bois, nommées en Hébreu, l'une *Berosch*, & l'autre *Æres*. Notre Vulgate appelle la remière *Abies*, & la seconde *Cedrus*. Ces dénominations donent lieu à deux articles très-étenus dans le Livre de M. Celsius. l soutient d'abord fortement que : *Berosch* n'est point le *Cédre du iban*, mais un Sapin de la plus elle & de la plus rare espèce : en uoi il a pour garant notre ancien nterpréte ; mais sur l'autre bois ppellé *Æres* en Hébreu, il critiue cette Version, qui reconnoît à le *Cédre*. Selon l'Auteur, c'est n simple *Pin*; & il croit le prouer par une multitude de Textes Arabes, ausquels il ajoute une aison qui ne nous paroît pas fort bonne. » Si c'étoit le *Cedre*, dit-» il, comment Salomon auroit-il » *employé tant de* milliers d'hom-

» mes pour le couper, vu l'extrê
» me rareté de ces sortes d'arbres
» qui sur le mont Liban étoient
» réduits à une vingtaine de pieds
» lorsque Bellon, Fischtner, Ra
» zivil, Villamont &c. y voya
» geoient avant la fin du XVI
» siécle. «

On pourroit, ce semble, fort bien répondre 1°. qu'il n'est pas écrit au 2. chapitre du II. livre des Paralipomenes (endroit cité par l'Auteur) que Salomon employa tous ces milliers d'hommes, pour couper des bois de cédre, mais selon l'Hébreu, simplement *pour couper*, & selon les LXX. & la Vulgate, *pour tailler des pierres*. 2°. Que dans le dénombrement des matériaux du Roi Salomon les bois de Sapin sont toujours joints avec les bois de Cédre ainsi ces milliers d'ouvriers auroient eu pour objet non simplement de couper le Cédre, mais *aussi le Sapin*. 3°. Que de l'ave

e de l'Auteur, à la page 86.
on premier volume, les Sarra-
c les autres Usurpateurs de la
e-Sainte ont extrêmement dé-
é les bois du Liban : ainsi il
eroit pas surprenant qu'au-
d'hui il y restât très-peu de
res.
Nous trouvons dans la suite de
Ouvrage beaucoup d'articles
ies d'attention : la science y
toujours prodiguée à pleines
ns, & fait quelquefois dispa-
e le fil du raisonnement ; en
un exemple : parlant de l'en-
(1. vol. p. 232. & suiv.)
eur reconnoît que son usage,
'ancien Testament, étoit une
de la prière des fidéles, laquel-
éve jusqu'au trône de Dieu
ie une vapeur agréable. Il
que les Payens emprunte-
es Juifs les Thurifications ;
s sortes de sacrifices ou de
nies se faisoient soit pour
r les Dieux, soit pour les

rendre attentifs aux vœux qu'on leur adressoit, soit même pour gagner leurs bonnes graces en faveur de quelqu'un pour qui l'on s'intéressoit. Jusqu'ici ce ne sont que des observations communes ; les Payens & les Démons, singes & copistes du vrai culte, ont en effet adopté quelques pratiques des Juifs, sans en devenir pour cela plus religieux ni plus agréables à Dieu. Mais ce qu'ajoute l'Auteur est mal imaginé : « Les » Juifs, dit-il, n'ont pas été plus » sensés que les Gentils, & les » Partisans modernes des Thurifi- » cations, imitateurs aussi des » Payens, tombent dans le même » abus. » (Il est question de l'encens votif ou brulé en considération de quelque personne qu'on recommande à Dieu.) » Or, con- » tinuë M. Celsius, Isaïe & Jéré- » mie condamnent tous ces gens- » là. » Nous ne sçavons ce que tout ceci veut dire : dès-là que l'of-

ıde de l'encens étoit une céré-
ıie rèligieuſe chez les Juifs,
pouvoit être *votive*, c'eſt-à-
: qu'on pouvoit l'offrir pour
..perſonne chérie; & c'eſt ce
peuvent faire encore les Ca-
liques ſuivant l'ancienne prati-
: de l'Egliſe, très-différente aſ-
ément de la ſuperſtition & de
ıpiété des payens. Mais à qui
ıteur perſuadera-t-il que les
x Prophétes Iſaïe & Jéremie
abſolument condamné les Thu-
:ations ſoit ſimples ſoit voti-
? Il n'y a qu'à lire les endroits
on cite; il y eſt queſtion des
ıroches que Dieu fait à ſon peu-
: devenu infidéle, idolâtre &
rieux néanmoins d'allier le vrai
te avec les abominations des
x Dieux: or le Seigneur leur
:lare qu'il a en horreur leur
:ens, leurs néomenies, leurs
es, eſt-ce là condamner abſolu-
:nt toutes ces pratiques de Re-
ion? &c. Voy. *Iſai. Chap. I. v.*

13. Chap. LXVI. vers. 3. & Jerem. Chap. VI. V. 20.

Nous voulons parler, dans un autre article, du II. vol. de cet Ouvrage : il s'y trouve des Observations curieuses ; mais toujours une petite attention à décrier les Catholiques : ce qui ne donne aucun caractére de bonté à l'érudition ni aux travaux de M. Celsius.

ARTICLE CIV.

TRAITE' DES SYSTEMES où l'on en démêle les inconvéniens & les avantages, par l'Auteur de l'Essai sur l'Origine des Connoissances humaines. A la Haye, chez Neaulme, Libraire, 1749.

UN Ouvrage composé par l'Auteur de l'*Essai sur l'Origine des connoissances humaines* doit prévenir favorablement les Lecteurs qui aiment les spéculations de la Métaphysique.

Cet

ssai porte tous les caractères
ouvrages qui méritent de pas-
la postérité, une grande net-
dans le style, beaucoup de for-
de précision dans le raisonne-
, & une Analyse exacte & ri-
euse. En rendant compte de
livre, nous avons pris la li-
de n'être pas toujours du sen-
nt de l'Auteur; & nous croyons
ne nous en a pas sçu mau-
gré; un Philosophe qui a ré-
comme lui, sçait que les hom-
ne sont pas faits de manière à
les mêmes opinions, au
s sur une question aussi obs-
que l'origine des idées. Il cri-
fort librement les plus
ds Philosophes, soit dans son
, soit dans ce Traité; & il ne
nd pas sans doute forcer les
nes à réformer leurs idées sur
oule des siennes.

Traité des Systêmes a deux
es, & est divisé en Chapi-
Dans *le premier* Chapitre,

l'Auteur définit un système, *la disposition des différentes parties d'un Art ou d'une Science, dans un ordre où elles se soutiennent mutuellement*, & où les dernieres s'expliquent par les premieres; les vérités d'où découlent les autres s'appellent *Principes*. Comme il y a trois sortes de Principes, il y a aussi trois sortes de Systêmes. La premiere espèce de Systême est celle qui est appuyée sur des principes généraux & évidents. Tel est ce Principe de Descartes : *Tout ce qui est enfermé dans l'idée claire & distincte d'une chose en peut être affirmé*. Les Systêmes de la seconde espèce portent sur des suppositions qu'on imagine pour expliquer des Phénoménes, dont on ignore la cause. Si, à l'aide de ces suppositions, les Phénoménes se développent & s'expliquent aisément, les Philosophes les regardent comme des principes incontestables; persuadés que les Phénomènes de la nature ne se plieroient

ns à des suppositions fausses. La troisiéme espéce de systême est celle qui est fondée sur des faits bien constatés, sur des expériences certaines & souvent répétées. Voilà la seule espéce de systême, qu'approuve notre Auteur; les systêmes qui n'ont pour fondement que des principes abstraits quoiqu'évidens, ou des suppositions arbitraires, ne lui paroissent mériter aucune estime, & il entreprend d'en démontrer l'inutilité & les abus dans les Chapitres suivants.

Les systêmes sont inutiles, parcequ'ils ne ménent à rien, ou qu'ils ménent à l'erreur. Si les principes sur lesquels ces systêmes sont appuyés, sont des propositions générales & évidentes, elles peuvent être une maniére abrégée de réduire des connoissances acquises; mais de quel secours seront-ils pour acquérir une science qu'on ignore? Qu'on présente à quelqu'un les *axiomes* de la Géomé-

trie, qu'il les médite, qu'il les approfondiſſe, deviendra-t-il Géomètre? Mais, ajoute l'Auteur, pour rendre la choſe plus ſenſible, » je voudrois bien qu'on arrachât » à ſon Cabinet ou à l'Ecole un » de ces Philoſophes qui apper- » çoivent une ſi grande fécondité » dans les principes généraux, & » qu'on lui offrît le Commande- » ment d'une Armée, ou le Gou- » vernement de l'Etat. S'il ſe ren- » doit juſtice, il s'excuſeroit ſans » doute ſur ce qu'il n'entend ni » la guerre ni la politique; mais » ce ſeroit pour lui la plus petite » excuſe du monde. L'Art Mili- » taire & la politique ont leurs » principes généraux comme tou- » tes les autres ſciences. Pourquoi » donc, ne pourroit-il pas, ſi on » les lui apprend, ce qui n'eſt » que l'affaire de peu d'inſtants, » en découvrir toutes les conſé- » quences, & devenir après quel- » ques heures de méditation, un

ɔndé, un Turenne, un Riche-
:u, un Colbert? «
es partiſans des ſyſtêmes abſ-
s pourroient peut-être ré-
dre d'une manière aſſez ſatis-
ınte à ce raiſonnement, qui
ɔît ſi concluant à l'Auteur.
i les principes qui ſervent de
aux ſyſtêmes ſont des propo-
ns vraies par les côtés les plus
pans, mais qui ne ſont pas
es à tous égards, elles enſei-
ıt un peu de vérité, & beau-
ɔ d'erreurs. Nous en avons un
nple frappant dans la fameuſe
tion du mal moral & Phyſi-
. Bayle poſe pour principe la
té de Dieu, & ſauve tous les
ımes; Mallebranche, & Pope
:s lui, parlent de la ſageſſe
ne & de la ſimplicité de ſes
es; & un monde rempli de
ions, de déſordres, de péchés
paroît plus digne de Dieu
ın monde innocent & vertueux.
ſombre & atrabilaire Spinoſa

ne voulut reconnoître qu'une aveugle & fatale néceſſité, & entaſſa abſurdités ſur abſurdités.

L'Auteur obſerve fort bien que la paſſion a plus de part que la raiſon dans le choix des principes d'où partent les faiſeurs de ſyſtêmes. Une imagination grande & belle préférera l'idée de l'ordre & de la ſageſſe; un eſprit bourru & miſantrope, ne voudra reconnoître que *deſtin*, *fatalité*, *néceſſité*, *hazard*; un cœur humain & bienfaiſant s'attachera à l'idée de la bonté de Dieu; l'idée de la juſtice, & de la juſtice la plus rigoureuſe plaira davantage à un homme dur, chagrin, mécontent de lui-même, & des autres.

Nôtre Auteur prétend que les ſyſtêmes ſont encore plus dangereux qu'ils ne ſont inutiles. Effectivement les Philoſophes ont comme conſacré deux maximes qui peuvent conduire à bien des erreurs; *la* premiére eſt *qu'il ne faut*

uettre les principes en question;
conde qu'il suffit pour un syst
, de rendre raison des Phé-
mes. Car admettez ces deux
ines, le Manichéisme opinion
urde & si décriée ne sera plus
entiment si déraisonnable;
sme du mal moral & du
physique n'a plus de ténébres
qu'on admet deux principes.
teur fait beaucoup d'autres
tions fort propres à guérir de
ur des systêmes; si ce n'étoit
ne maladie incurable; mais
end une méthode plus sure
faire sentir l'abus des systê-
c'est d'apporter plusieurs
ples qui montrent d'une ma-
sensible combien ils sont
ereux. Nous entrerons sur ce
dans quelque détail; ces
ples sont plus que prouver;
lairent, instruisent & déve-
nt des questions fort emba-
s, & *qui avoient* besoin de
par le creuset de l'esprit

Métaphysique & Géométrique de M. l'Abbé de C.

Nous ne nous arrêterons pas sur les deux premiers exemples qui exposent le systême d'une Musique oculaire, & d'une Musique céleste. L'harmonie qui se trouve parmi les Astres a fait croire à plusieurs que ces corps formoient par leur mouvement un concert céleste. Il y a 7. Planètes, comme il y a 7. tons dans la Musique; ces Planètes ont entr'elles les proportions que doivent avoir 7. corps sonores qui sont dans l'ordre diatonique. Le concert est entendu par les habitans des Planètes, qui doivent avoir une ouie extrêmement fine, & des oreilles d'une grandeur prodigieuse. M. Wolf prétend que les habitans de Jupiter en particulier sont de la taille du Géant Og Roi de Bazan, dont le lit, au rapport de Moïse, avoit en longueur 9. coudées, & 4. en *largeur*. Pour le prouver, il en-

tre dans un calcul curieux, & détaillé. Depuis quelque tems, c'est assez la coutume de masquer de Géométrie & de calculs des Paradoxes, & des suppositions gratuites; & on en voit bien la raison. Mais ce célébre Philosophe Leibnitien, qui a tant écrit pour faire adopter *la raison suffisante* de Leibnitz son Maître, avoit-il une raison suffisante 1°. de peupler d'habitans Jupiter, 2°. de leur donner une taille gigantesque, 3°. de déterminer cette taille à 13. pieds quelques lignes?

Le troisiéme exemple est tiré de l'origine & des progrès de la divination. Les premiers hommes, après avoir peuplé la terre, l'air & l'eau, d'êtres amis ou ennemis, ne tardérent pas à donner une influence aux Astres, & à les faire présider au bonheur ou au malheur de l'espéce humaine. Les noms que le hazard ou la *flatterie avoient donnés* aux Pla-

nettes déterminérent la nature & les influences de ces corps célestes: *Jupiter signifia les dignités, les grands soins, la justice; Mars la force, le courage, la vengeance; Vénus la beauté, les graces, l'amour du plaisir: en un mot, on jugea de chaque Planette par l'idée qu'on s'étoit formée du Dieu, dont elle portoit le nom.* C'est de-là que partoient les Philosophes pour établir des systêmes, & le Ciel devint un livre, où l'on prétendoit lire la destinée des particuliers & des Empires. Cette folle superstition se répandit comme un torrent, & les grandes Nations, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains révérerent les Astrologues, & crurent à l'Astrologie. Il est prouvé cependant que cette science n'a d'autre fondement que le rapport imaginaire des Planètes avec le caractère de la Divinité, dont elles *portent le* nom. Nous sommes sû-

chés que les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de suivre l'Auteur dans ce qu'il dit de l'origine de *l'évocation*, *des Talisman*, de *la Chiromancie*, de *l'Onéirocritie*, ou interprétation des songes, *des Aruspices*. Tout cela est exposé avec une précision, une force, une vérité qui plaisent & qui persuadent.

Une réflexion qui se présente naturellement, c'est qu'on ne conçoit pas que des nations si éclairées & de grands Philosophes ayent adopté tant de rêveries; mais, comme remarque fort bien M. l'Abbé de C. » Quand une fois » les hommes se livrent à la su» perstition, ils ne font plus de » pas, que pour aller d'égaremens » en égaremens. Sur mille obser» vations, neuf cens quatre-vingt» dix-neuf pourroient les tirer d'er» reur, ils n'en font qu'une, & » & c'est celle qui les y retient. » *Il faut observer* encore avec l'Au-

leur, que les Partiſans de l'Aſtrologie employoient un double artifice, qui leur réuſſiſſoit quelquefois. Le premier étoit de *rendre leurs oracles d'une manière obſcure & équivoque*, & de laiſſer à *l'événement le ſoin de les éclaircir*. Le ſecond étoit de prédire des choſes funeſtes, & d'attendre l'accompliſſement des prédictions du trouble d'une imagination frappée. Si la divination peut citer quelques exemples de l'accompliſſement de ſes Prophéties, ces exemples ont preſque toujours pour objet la prédiction de quelque malheur. D'où l'on doit conclure qu'il eſt imprudent de ſe faire dire ſon horoſcope, ſoit qu'on croye ou qu'on ne croye pas à l'Aſtrologie. L'imagination la plus tranquille peut être ébranlée par les nuages des malheurs qu'on lui aura annoncés. M. l'Abbé de C. en cite un exemple qui *peut* être utile, & que nous voulons

rapporter à cause de son utilité.
« Un jeune homme destiné par
» sa naissance & par ses talens à
» avoir part au gouvernement de
» sa République, commençoit à
» y jouir de quelque considéra-
» tion. Par complaisance il accom-
» pagna deux ou trois de ses amis
» chez une devineresse. On le
» pressoit de se faire à son tour ti-
» rer son horoscope, mais inuti-
» lement. Aussi convaincu qu'on
» peut l'être de la futilité de cet
» art, il ne répondit que par des
» railleries sur la Sibille. *Plaisan-*
» *tez, plaisantez*, répliqua cette
» femme piquée; *mais je vous ap-*
» *prends moi, que vous perdrez la*
» *tête sur un échaffaut.* Le jeune
» homme ne s'apperçut pas que
» dans le moment ce propos fît
» la moindre impression sur lui.
» Il en rit, & se retira sans trou-
» ble; cependant son imagination
» avoit été frappée, & il fut fort
» étonné qu'à toute occasion la

» Devinereſſe ſe retraçât à l
» & le tourmentât comme s'il
» eût ajouté foi. Il combattit lo
» tems cette folie ; mais le mo
» dre mouvement de la Répul
» que la réveilloit, & rendoit t
» ſes efforts inutiles. Enfin il
» trouva d'autre remède, que
» renoncer aux affaires, &
» s'exiler de ſa Patrie, pour a
» vivre dans un Gouvernem
» plus tranquille. «

Le quatrième exemple eſt
de l'*origine & des ſuites du Pré
gé des idées innées.* On juge b
que l'Auteur réunit toutes ſes
ces pour combattre l'opinion
idées innées. Partiſan déclaré
redoutable du ſentiment de L
ke, il a attaqué l'opinion de D
cartes & de Mallebranche a
plus de méthode, de clarté &
ſuccès que le Philoſophe Angl
mais, comme le Philoſophe
glois, il eſt plus heureux à
truire qu'à édifier. L'origine

s idées est peut-être un Problê-
: que Dieu seul explique, com-
: il explique seul tant d'autres
blêmes qui occupent le loisir &
sagacité des Philosophes.
Nous passons au sixiéme exem-
, qui doit intéresser, parce
e l'Auteur y expose & réfute le
tême des Monades dont on par-
tant, & qu'on connoît si peu.
tte ignorance vient de deux
ses. La premiere est que Leib-
z n'ayant traité les différentes
ties de son systême qu'à diver-
reprises, il a été contraint de
ier son langage à mesure qu'il
éveloppé ses idées; la seconde
que craignant de choquer trop
vertement les opinions reçuës,
s'est enveloppé avec dessein: on
urroit en ajouter une troisié-
, c'est que ce Sçavant & ce
l Esprit d'Allemagne n'avoit pas
ut-être reçu le talent d'exposer
idées avec cette netteté qui
aire & qui persuade. Sa Théo-

dicée en eſt une preuve. Cet Ouvrage eſt écrit avec une profondeur qui échappe aux eſprits les plus pénétrans. Dans la nation des Métaphyſiciens Mallebranche eſt preſque le ſeul qui ait le talent ſi rare & ſi précieux de ſe faire entendre, lors même qu'il eſt probable qu'il ne s'entend pas lui-même; d'attacher, de ſéduire & de captiver ſes Lecteurs, en expoſant les opinions les plus abſtraites, les plus ſublimes & ſouvent les plus inſoutenables. Après avoir lu avec beaucoup d'attention, & plus d'une fois ce que M. l'Abbé de C. dit du ſyſtême des Monades, nous ſentons qu'il n'eſt pas poſſible d'en donner une idée claire, ſans rendre cet Extrait interminable. Nous renvoyons nos Lecteurs à l'ouvrage même. Ceux qui aiment ces ſortes de ſpéculations, liront avec bien de la ſatisfaction l'expoſition & la réfuta-

Monades. Nous pouvons
u'aucun Philosophe n'a
tendu Leibnitz, n'a ex-
octrine avec plus de net-
suté avec plus de solidité.

TICLE CV.

RE NATURELLE,
e & particuliere, avec la
tion du Cabinet du Roi,
. pag. 612. De l'Impri-
oyale. M.DCC. XLIX.

and Ouvrage dont nous
is à parler souvent, est
: Buffon & d'Aubenton;
, Intendant du Jardin
Plantes; le second, Gar-
nonstrateur du Cabinet
Histoire Naturelle. M. de
uteur du premier volu-
:e par un discours sur la
étudier & de traiter l'His-
irelle: c'est un morceau
l'attention des Lecteurs,

par les principes qu'il renferme, & par la façon pleine de noblesse, de facilité, d'agrément qui en accompagne le détail. Nous voulons expliquer ceci avec quelque étenduë.

Il n'y a pas de doute que l'Histoire Naturelle, ainsi que tant d'autres sciences dont on parle tous les jours, ne pût être présentée sous des dehors didactiques & dans un appareil de préceptes, de méthode, d'observations génantes : or cette manière est le fléau des esprits, la ruine de l'éducation & des belles connoissances. Comme dans les Sociétés la multitude des Loix indispose les cœurs, ainsi dans l'empire des Sciences & des Arts le poids excessif des régles accable le génie & étouffe les talents. M. de Buffon évite cet écueil avec une sagacité qui nous charme : il sçait que l'Histoire Naturelle a des difficultés infinies; mais *sans nous* rien ordonner à l'entrée

de la carrière, ſans nous décourager par l'étalage d'une théorie rebutante, il nous dit ſimplement de *voir beaucoup & de revoir ſouvent* les objets qui parent cet univers ; animaux, plantes, végétaux, toutes productions en un mot qui ſe rapportent à l'Hiſtoire Naturelle.

Mais quoi ? *voir* ſimplement *& revoir*, eſt-ce la route des connoiſſances ? Les yeux ſeront-ils les ſeuls Juges en cette matiére, & ne comptera-t-on pour rien le jugement, la réfléxion, la comparaiſon ? Notre Auteur répond par ce principe : *Quand on a beaucoup vû, on généraliſe ſes idées, on ſe forme une méthode d'arrangement, & des ſyſtèmes d'explication.* Or qui ne ſçait combien il eſt plus doux & plus avantageux de s'inſtruire ſoi-même, que d'être lié en eſclave à l'inſtruction des maîtres ? Les *découvertes* que l'eſprit *fait ſans effort*, ou par un effort qui

ne lui est pas commandé, inspirent peu-à-peu *le gout de la science : & ce gout si nécessaire à tout, mais en même tems si rare, ne se donne point par les préceptes.* Excellente Théorie sans doute, & qui mériteroit d'être transportée de l'Histoire Naturelle à toutes les autres parties des Arts & des Sciences ! Nous serions peut-être plus habiles s'il y avoit moins de Pédagogues & de livres élémentaires, ou plûtôt (car il ne faut rien outrer ici) si nos Pédagogues & ceux qui nous expliquent les livres élémentaires, intéressoient davantage notre curiosité naturelle.

On voit que ceci regarde surtout le tems de la jeunesse. M. de Buffon veut qu'on montre tout aux enfants ; que l'Histoire naturelle leur soit présentée à son tour; qu'on leur fasse remarquer ce qu'il y a de plus singulier dans cette science: mais *sans donner* d'abord *d'explications précises* ; mais en piquant

a curiosité par un air de *mystère* ; nais en laissant ces jeunes esprits s'interroger eux-mêmes ou solliciter des réponses toujours extrêmement utiles quand elles sont souhaitées & attenduës.

l'Auteur ne condamne pas non plus toutes les méthodes : il en est même assez peu où il ne trouve quelque avantage ; mais, pour épargner des écueils aux jeunes gens, il marque les défauts de la plûpart des méthodes modernes, établies, dit-on, pour faciliter la connoissance de l'Histoire naturelle, & dans la réalité plus propres à mettre des mots dans la mémoire que des idées dans l'esprit. Un exemple rend la chose sensible.

Depuis le rétablissement des lettres & des arts on a fort cultivé la Botanique, cette partie si belle & si étenduë de l'Histoire naturelle. Parmi ce grand nombre de Botanistes qui ont donné des ouvrages au public, il en est peu qui n'ayent

prétendu faire des systêmes généraux, c'est-à-dire rappeller à des points fixes & certains toutes les espéces de plantes, en sorte que leurs distributions de Classes & de Genres comprissent généralement tout ce qu'on entend par le *régne végétal*. Mais le succès n'a point répondu à l'entreprise, & il ne faut point s'en étonner ; car il s'est toujours trouvé certaines espéces de plantes, comme Anomales, comme mitoyennes entre deux genres, lesquelles ne pouvoient entrer dans les distributions ni s'allier avec les autres plantes. Et ce qui faisoit échouer ainsi ces systêmes, c'est la liberté que prenoient les Auteurs de choisir une seule partie dans les plantes (tantôt la feuille, tantôt la fleur, tantôt le fruit, tantôt l'étamine) pour en faire le caractére spécifique, & comme le nœud essentiel qu'ils destinoient à la formation de leurs Genres & de leurs Classes. Or il n'est rien de moins

analogue au plan extrêmement riche & varié de la Nature : rien en même tems n'eſt moins propre à donner des idées nettes des choſes. Que diroit-on d'un homme qui voudroit connoître la différence des animaux par la différence de leur poil ? Celui qui oſe juger de la différence des plantes uniquement par celle de leurs feuilles, de leurs fleurs, de leurs fruits, de leurs étamines, fait à peu près la même choſe. L'un & l'autre s'écartent par là du vrai but de la ſcience ; l'un & l'autre acquierent tout au plus *un langage arbitraire, un moyen de s'entendre, mais dont il ne peut réſulter aucune connoiſſance réelle.* Et voilà auſſi ce qui a réduit les divers traités de Botanique à une *nomenclature* ſeche, abſtraite, compliquée, *enſorte*, dit l'Auteur, *qu'un homme auroit plûtôt fait de graver dans ſa mémoire les figures de toutes les plantes, & d'en avoir des idées nettes*,

ce qui est la vraye Botanique, que de retenir tous les noms que les différentes méthodes donnent à ces plantes.

Tout ceci n'est que l'ébauche & le canevas de la judicieuse critique de M. de Buffon. Il fait voir comment l'amour des systèmes s'est introduit, accrédité, multiplié dans la Botanique, il reconnoît la sagesse de M. de Tournefort qui avoit senti les défauts de toute méthode arbitraire, qui avoit proposé ses distributions & ses exceptions avec une adresse infinie. Mais depuis lui un moderne a osé confondre les objets les plus différents. Il a mis *dans les mêmes classes le mûrier & l'ortie, la tulippe & l'épine-vinette, l'orme & la carotte, la rose & la fraise, le chêne & la pimprenelle.*

Ce coup porte à plomb sur le célébre Linnæus, Auteur, comme on sçait, d'un systême nouveau qui détruit toutes les anciennes idées,

idées. Selon lui, il faut juger de toutes les plantes par leurs étamines : & nôtre Auteur déclare avec fermeté que *c'est se joüer de la nature & de ceux qui l'étudient.* Il démontre les inconvéniens, les défauts, le ridicule même d'une telle méthode. Ceux qui liront cet endroit du discours verront que, parmi les Ecrivains d'Histoire naturelle, il reste encore de la liberté & de l'énergie. Nous ajoutons que malgré notre estime pour le docte Botaniste Suédois *, nous ne sommes pas trop fachés de le voir inquiété sur son systême. Il nous paroissoit dur depuis longtems d'a-

* Cette estime paroît dans les articles XCIX. & C. de ce present volume de nos Mémoires. Nous avouons toute-fois que nous n'avions point encore lu le discours de M. de Buffon, quand nous composions ces deux morceaux ; & nous avertissons en général que les VII. premiers articles de ce Journal de eptembre sont imprimés il y a près de deux mois.

bandonner les traces de notre Tournefort, & de retourner à de nouveaux éléments de Botanique, précisément parcequ'il avoit plu à M. Linnæus de renverser toutes les notions communes. Par le discours de M. de Buffon, nous sommes, pour ainsi dire, maintenus dans nos facons de penser, & nous acquérons de bonnes armes pour nous défendre contre les partisans de la nouveauté.

Il ne suffisoit pas à notre Auteur de montrer le chemin qui égare dans l'étude de l'Histoire Naturelle; il devoit surtout indiquer la route qui méne à la science. C'est, selon lui, *de travailler à la Description & à l'Histoire des différentes choses que la* Science *a pour objet.* Ainsi dans la matière présente quand on a vu, revu, examiné les animaux, les plantes, les végétaux, toutes les richesses en un mot de l'Histoire Naturelle; il faut se mettre à les décrire,

sans préjugé, sans idée de systême, sans écarts, sans ornements, sans équivoque; & cette description doit comprendre la grandeur, le poids, les couleurs, les situations de repos & de mouvement, la position des parties, leurs rapports, leur figure, leur action & toutes leurs fonctions extérieures, sans négliger les intérieures dont on aura pu acquérir quelque connoissance. » L'Histoire doit suivre la » description, & doit uniquement » rouler sur les rapports que les » choses naturelles ont entr'elles » & avec nous. L'histoire d'un animal doit être non pas l'histoire d'un individu, mais celle de l'espèce entière de ces animaux: elle doit comprendre leur génération, le tems de la pregnation, celui de l'accouchement, le nombre des petits, les soins des peres & des meres, leur espèce d'éducation, leur instinct, les *lieux de leur habitation*,

» leur nourriture, la manière dont
» ils se la procurent, leurs mœurs,
» leurs ruses, leur chasse, ensuite
» les services qu'ils peuvent nous
» rendre &c.

Nous ne faisons que placer ici les idées de l'Auteur : nous voudrions pouvoir transcrire ce qu'il dit d'Aldrovande *le plus laborieux & le plus sçavant de tous les Naturalistes.* Cet endroit est critique & très-bien écrit. Il en résulte qu'Aldrovande, comme tous les Erudits de son tems, accumuloit la Science aux dépens quelquefois du goût & du jugement. Mais en reconnoissant l'esprit d'ordre & de précision qui régne aujourd'hui dans la composition des Livres, M. de Buffon remarque fort sensément qu'*il est à craindre que venant à mépriser l'érudition, nous ne venions aussi à imaginer que l'esprit peut suppléer à tout, & que la Science n'est qu'un vain nom.*

Après la description & l'Hist-

s choses Naturelles, il faut
uer à propos les différents
s sur quoi il semble à notre
ar qu'il n'est point d'ordre
convenable, que celui où pa-
paroùs les êtres qui nous en-
nent. Ainsi en ouvrant les
, nous voyons des animaux,
plantes, des minéraux: &
ne la terre, l'air, les eaux
des objets qui nous frappent
cesse, nous nous formons sans
e une idée des animaux qui
nt sur la terre, qui habitent
aux, qui s'élévent en l'air; &
i ces animaux nous distin-
s particulierement ceux qui
e plus grands rapports avec
, qui nous sont plus fami-
, qui se trouvent dans le cli-
où nous vivons. Il en est de
e des objets du régne végétal
u régne minéral. Nous som-
portés à les étudier à pro-
on de l'utilité que nous pou-
ens retirer, & de la facilité

avec laquelle ils se présentent à nos yeux.

Cet ordre, le plus naturel de tous, est celui auquel on s'est déterminé pour le grand Ouvrage que nous annonçons. Il n'est pas difficile d'en concevoir les avantages. Cependant M. de Buffon, comme par abondance de droit, résout les difficultés qu'on peut y opposer, & ses réponses montrent qu'il a une très-grande connoissance des divers systèmes; en particulier du plus moderne qui est celui de M. Linnæus, Auteur d'une distribution aussi singulière pour les animaux, que celle qu'il a établie pour les Plantes. Notre Auteur attaque encore cette méthode; il fait voir combien elle est arbitraire, insuffisante & mal fondée; il en prend occasion de témoigner une estime bien supérieure pour la pratique des Anciens, de ces Anciens même que nous croyons avoir vêcu dans l'enfan-

ce des Arts, de ces Grecs par exemple contemporains d'Homère, gens très-simples dans leurs mœurs, mais très-habiles à dénommer une infinité d'animaux & de minéraux *qu'on ne rencontre que très-rarement & très-difficilement :* » preu» ve évidente, ajoute M. de Buf» fon, que ces objets de l'Histoi» re Naturelle étoient connus, & » que les Grecs non seulement les » connoissoient, mais même qu'ils » en avoient une idée précise ; » qu'ils ne pouvoient avoir acqui» se que par une étude de ces mê» mes objets, étude qui suppose » nécessairement des observations » & des remarques. «

Ces réflexions préparent l'éloge d'Aristote & de son Histoire des animaux *qui est peut-être encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux en ce genre.* Un si beau mot nous a fait reprendre notre Aristote, & nous y avons reconnu tous les traits *que rassemble* M. de Buffon,

Il nous a même été facile de remarquer qu'il donne plus d'idée de la méthode de ce Philosophe, de son érudition, de ses recherches que n'ont fait Théodore de Gaze & Guillaume Duval ses deux plus sçavans Editeurs. Quatre pages de notre Auteur nous font sentir au juste combien cette méthode est grande, noble, naturelle, digne en un mot des dépenses vraiement Royales, que fit Alexandre pour mettre Aristote en état de faire ses observations *; & ce morceau est terminé par la déclaration suivante qui est une des plus belles choses qu'on ait jamais dites à la louange d'un Ecrivain.

» Cet Ouvrage d'Aristote s'est
» présenté à mes yeux comme une
» table de matières qu'on auroit
» extraite avec le plus grand soin
» de plusieurs milliers de Volumes

* Il lui donna 800. talents, c'est-à-dire un million quatre cent quarante mille *livres de* notre monnoie.

» remplis de descriptions & d'ob-
» servations de toute espéce : c'est
» l'abrégé le plus sçavant qui ait
» jamais été fait, si la science est
» en effet l'histoire des faits : &
» quand même on supposeroit
» qu'Aristote auroit tiré de tous
» les livres de son tems ce qu'il a
» mis dans le sien ; le plan de
» l'Ouvrage, sa distribution, le
» choix des exemples, la justesse
» des comparaisons, une certaine
» tournure dans les idées, que
» j'appellerois volontiers le carac-
» tère Philosophique, ne laissent
» pas douter un instant qu'il ne
» fût lui-même bien plus riche
» que ceux dont il auroit em-
» prunté. «

On trouve à la suite un excellent caractère de Pline que nous sommes obligés de supprimer pour donner quelques moments à la conclusion de ce discours. C'est comme la partie la plus exquise de toute la doctrine du sçavant

Auteur. Car s'élevant au-dessus desModernes qui n'ont souvent fait que des méthodes de mots & des nomenclatures abstraites ; portant aussi ses vuës au-delà des Anciens qui n'étoient pas assez versés dans la Physique expérimentale, il nous apprend à chercher & à trouver la verité dans l'étude des choses naturelles. Or cette vérité consiste dans la découverte des causes ou plûtôt des effets plus généraux qui tiennent lieu de causes ; & l'on s'assure de cette découverte par des observations réitérées, comparées, capables de constater les faits, & de servir aux conséquenees qu'on en veut tirer. Ainsi pour reprendre en peu de mots tous les avis de l'Auteur, il faut 1°. voir & revoir les objets, les graver dans sa mémoire, se familiariser avec eux ; 2°. les décrire le plus exactement qu'on pourra ; 3°. en tracer avec soin toute la partie Historique ; 4°. comparer les faits, raisonner

sur eux, les lier le mieux qu'il sera possible avec d'autres effets plus généraux. Et c'est à peu près le résultat de ce discours dont nous ne pouvons pourtant représenter toute l'abondance, tous les ornements, tous les avantages. Nous reviendrons à ce premier volume pour donner le plan du second discours contenant l'Histoire & la Théorie de la terre; & pour indiquer aussi, d'après M. de Buffon, les principales preuves de cette Théorie.

A la page 12. du discours dont nous venons de rendre compte, on lit ces mots : *Parcourant ensuite successivement & par ordre les différens objets qui composent l'Univers & se mettant à la tête de tous les êtres créés, il verra avec étonnement qu'on peut descendre par des degrés presqu'insensibles de la créature la plus parfaite jusqu'à la matière la plus informe.* Or ceci doit être pris uniquement dans l'ordre & la sphère des êtres maté-

riels : car il ne ſeroit point vrai que par *des degrés preſqu'inſenſibles* on pût *deſcendre de la créature* purement ſpirituelle *juſqu'à la matière la plus informe.*

Tout le monde ſçait que l'eſprit & la matière, ce qui eſt immortel & ce qui doit ſe diſſoudre, ſont deux êtres qu'on peut appeler incommenſurables ; qu'ainſi il n'eſt point de *nuance* aſſez heureuſe pour ſervir de paſſage *imperceptible* de l'un à l'autre. M. de Buffon nous fournit lui-même ce principe de ſolution, lors qu'il dit, deux lignes plus haut, que l'homme *reſſemble aux animaux par tout ce qu'il a de matériel.* Ces derniers mots ſont une eſpece de reſtriction qui détermine la propoſition ſuivante aux ſeuls Etres ſenſibles & corporels.

RTICLE CVI.

OUVELLES ITTERAIRES.

DE PARIS.

:rmons & Homelies sur le
Carême. Par M. Jerôme de
, ancien Grand-Vicaire &
al de Nevers. Trois vol. in-
remier, pages 512. Second,
537. Troisiéme, pages 520.
Sermons sont d'un style uni,
ictif & propre à l'édification
idéles. On les trouve chez
t & Nyon, Quai des Augus-

:s Amusemens du cœur & de
rit : suite nouvelle. T. 2. pre-
e division. Chez la veuve Pis-
Huart, Moreau, de Bure

l'aîné, Barrois. M. DCC. XLIX.

Ce recueil commence par une Description curieuse du détroit de la Baye d'Hudson. par M. Jérémie qui étoit de l'expédition de M. d'Iberville en 1694.

On a dans le même Volume *l'histoire de Jeanne II. du nom, Reine de Naples & de Sicile &c.* le style en est bon & conforme au genre historique.

L'Enfer Poëtique forme un des grands morceaux de *ces Amusements du cœur & de l'esprit.* C'est une critique détaillée des mœurs du tems. On trouvoit là, dit l'Auteur, (Il parle de l'Enfer) *tant de monde qui se plaignoit des facheux, des sots, des importuns, des ennuyeux, des curieux, des impolis, du bel esprit qu'on veut avoir, du mauvais goût, de la mauvaise plaisanterie, des froideurs, des inattentions, des interprétations malignes, des envieux, des esprits gauches qui ne jugent*

eux que par eux-mêmes, & par, toujours incapables de juger du mérite, dont ils veulent toujours juger ; des ridicules, des méchans, des vicieux &c. Il y avoit là, dis-je, tant de monde qui se plaignoit de tous ces gens-là, qu'on ne pouvoit deviner quels étoient tous ces gens-là, si ce n'étoient ceux mêmes qui s'en plaignoient. Il regne dans toute cette fiction beaucoup de connoissance du monde, mais quelque chose de sombre dans le style. L'Auteur s'est bien ressouvenu que la Scène étoit en Enfer.

Il y a aussi dans le même recueil une *Dissertation sur l'antiquité de Chaillot.* C'est une ingénieuse badinerie inventée pour rendre ridicules les sots Commentateurs, ou les insipides chercheurs d'Antiquités, tels qu'il n'y en a plus dans le siècle où nous vivons.

Les autres piéces contenues dans cet ouvrage sont de toute es-

péce & de tout mérite. C'eſt un mêlange où la galanterie a quelquefois trop de part.

Nous avons ſous les yeux un Manuſcrit dont un certain Public pourroit déſirer l'édition : c'eſt une *Concordance de Virgile*, toute dans le goût de la Concordance de la Bible. On cherche le mot dont il peut être queſtion, & l'on le trouve avec les mots qui l'environnent & l'indication en marge de l'Ouvrage ou du vers où ce mot eſt contenu. Par exemple ſous *ardeo* je trouve

Ecl. 2. verſ. 11. *Paſtor Corydon ardebat Alexin.*

Or il arrive de cette maniére, & ſupputation faite, que chaque vers de Virgile eſt répété au moins cinq fois dans ce vol.

L'utilité d'un tel Ouvrage eſt d'épargner la peine de recourir aux Œuvres mêmes de ce Poëte, lorſqu'on veut trouver ſes expreſ-

On pourroit donner ceci au
lic dans un in-8°. petit carac-
. Si le Texte de Virgile accom-
noit l'Edition, ce seroit un
intage de plus, mais on peut
n passer aisément. L'Auteur ano-
me de cet *Index* l'a fini en 1736,
nsi qu'on le voit marqué à la fin
e la dernière page.

M. Ribaud de la Chapelle, Au-
teur de plusieurs *Dissertations sur
l'origine des Francs* & sur d'au-
tres sujets concernant notre His-
toire de France, a résolu depuis
peu les difficultés qu'on lui avoit
faites touchant les Fleurs-de-Lys
employées dans les armoiries de
la Couronne. Il pense que ce sont
de vrais lys de jardin ; on lui a
objecté dans le Mercure de Juil-
let 1748. que c'étoit plutôt le fer
d'une espèce d'arme offensive as-
sez semblable à une pertuisane :
mais sa réponse détruit cette idée.
Il cite une multitude de monu-
mens où le lys du Sceptre & de la

Couronne de nos anciens Rois étoit évidemment une fleur. Le même Auteur répond à quelques demandes qu'on lui avoit faites sur ses autres Dissertations, & tout ceci se trouve dans une Lettre imprimée chez Chaubert qui la donne *gratis* à ceux qui lui représentent un exemplaire des Dissertations.

Dictionnaire universel de Mathemathique & de Physique, contenant l'explication des termes de ces deux Sciences & des Arts qui en dépendent, tirés des Dictionnaires de Mathématique d'Ozanam, de Wolf, de Stône & d'un grand nombre d'autres ouvrages; avec leur origine, leurs progrès, leurs révolutions, leurs principes, & les sentimens des plus célébres Auteurs sur chaque matiére. Par M. Saverien Ingénieur de la Marine; en deux vol. in 4°. enrichis de 100 planches. Chez Jacques Rollin fils, & Charle Antoine Jombert &c. M. DCC. XLIX.

On a dans ce *Prospectus* l'idée du Dictionnaire & des exemples tirés des lettres A. B. C. ce sont les mots *Attraction*, *Bombe*, *Calcul*. A en juger par ces morceaux l'Ouvrage sera très-instructif & bien écrit.

On annonce sous le nom du même Auteur, un autre Livre intitulé l'*art de mesurer sur Mer le sillage du Vaisseau*, avec l'idée de l'état d'armement des Vaisseaux de France.

Observations sur la Carte du Golphe du Mexique & des Isles de l'Amérique, dressée au dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, pour le service des Vaisseaux du Roi par M. Bellin Ingénieur ordinaire de la Marine.

Il faut joindre à la lecture de ces observations l'examen de la Carte même qui en est l'objet. C'est ce que nous avons fait avec autant de soin que s'il avoit été

ART. CVI. *Nouvelles Littéra*

1

Errata pour le mois d'Août.

P. 1566. l. 7. la Czarine Catherin
regnoit alors *lis.* la Czarine Eliz
qui regne aujourd'hui

P. 1612. l. 8. Livie *lis.* Julie

P. 1646. l. 22. Pantéhon *lis.* Panth

Errata pour le mois de Septembr

Pag. 1705. Art. XCV. ajoutez da
titre de cet article : *Actes des Sa*
II. Vol. de Septembre

P. 1707. l. 8. Udalimir *lis.* Uladimi

P. 1741. l. 9. dn *lis.* du

P. 1821. l. dernière belle *lis* belles

P. 1829. l. 18. *Duduïm* lis. *Dudaïn*

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigne
Chancelier le présent *Journal*,
il m'a paru que l'impression pouvoi
permise. A Paris, ce 15 Juillet 174

LE ROUGE

De l'Imprimerie de JORRY, Qua
Augustins, près le Pont S. Miche
aux Cigognes. 1749.

EMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
ES SCIENCES
ET
ES BEAUX ARTS.

Octobre 1749. I. Vol.

EMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Octobre 1749. I. Vol.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1726.	13.	v.
1702.	12.	v.	1727.	12.	v.
1703.	12.	v.	1728.	12.	v.
1704.	12.	v.	1729.	12.	v.
1705.	12.	v.	1730.	12.	v.
1706.	12.	v.	1731.	12.	v.
1707.	12.	v.	1732.	12.	v.
1708.	12.	v.	1733.	12.	v.
1709.	12.	v.	1734.	12.	v.
1710.	12.	v.	1735.	14.	v.
1711.	12.	v.	1736.	15.	v.
1712.	12.	v.	1737.	13.	v.
1713.	12.	v.	1738.	13.	v.
1714.	12.	v.	1739.	14.	v.
1715.	12.	v.	1740.	13.	v.
1716.	12.	v.	1741.	12.	v.
1717.	12.	v.	1742.	12.	v
1718.	12.	v.	1743.	12.	
1719.	12.	v.	1744.	12.	
1720.	5.	v.	1745.	12.	
1721.	12.	v.	1746.	15.	
1722.	12.	v.	1747.	14.	
1723.	12.	v.	1748.	15.	
1724.	12.	v.	1749.	11.	
1725.	12.				

EMOIRES

POUR L'HISTOIRE

Sciences & des beaux Arts.

Octobre 1749. I. Vol.

ARTICLE CVII.

LLA ISTORIA ECLE-IASTICA descritta da F. iuseppe Agostino Orsi dell' rdine de' Predicatori &c. To-o secondo &c. Histoire Eccléaſtique du P. Orſi de l'Ordre es FF. Prêcheurs &c. Suite du ome II. A Rome, & ſe trouve Paris chez Cavelier rue Saint acques, au Lys d'Or.

Il y a des difficultés dans l'Hi-*toire de la primitive Egliſe*;

il faut convenir néanmoins que certains traits, certains événements de ces tems-là mettent assez à l'aise un Historien : nous produisons en preuve la belle relation des Martyrs de Lyon. Le R. P. Orsi saisit ce morceau dans son Ouvrage, & il n'a, comme tant d'autres Ecrivains qui l'ont précédé, qu'à traduire dans sa langue les Actes de ces admirables combats. Ainsi en ouvrant M. de Tillemont à la page 7. de son 3^e^ Tome, nous trouvons le récit suivant : » La haine du peuple, du » Gouverneur & de ses bourreaux » éclata particulierement contre » le Diacre Sancte, qui étoit de » Vienne ; contre Mature, qui » bien qu'il n'eût été baptisé que » depuis peu, étoit néanmoins un » généreux Athléte de J. C. con- » tre Attale originaire de Perga- » me en Asie, que l'on avoit tou- » jours considéré comme la co- » lonne & l'appui des Chrétiens

des Gaules; & enfin contre une fille nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir clairement, que les personnes qui paroissent quelquefois les plus viles & les plus méprisables devant les hommes par la bassesse de leur condition, sont souvent très-dignes d'estime devant Dieu par la grandeur du véritable amour qu'elles lui portent &c.

Et le P. Orsi dit sur le même sujet T. 2. p. 216. *Il furore del volgo, del Presidente, e de suoi ministri prese principalmente di mira uno per nome* Santo *Diacono della Chiesa di Vienna; e* Ma*turo poc' anzi battezzato, e nondimeno generosissimo Atleta di Gesù Cristo*, ed Attalo, *nativo di Pergamo, e che fu sempre la colonna e il sostegno della nostra Chiesa di Lione; e finalmente* Blandina, *nella quale si compiacque Cristo di dimostrare, che persone, le quali talora sembrano*

vili , deformi e diſpregevoli nel coſpetto de gli uomini , ſono in grandiſſimo onore appreſſo dio per la eccellenza della ſua carità &c. Il faut lire toute la ſuite de cette Relation qui eſt très-étenduë ; & les Actes du Martyre de S. Epipode , de S. Simphorien & de pluſieurs autres ſont également repréſentés dans l'Ouvrage Italien qui nous occupe.

L'Article de S. Irénée & le plan général de ſa doctrine forment auſſi un grand morceau , qui termine le quatriéme livre du P. Orſi. Nous voyons encore avec ſatisfaction que nos Auteurs & nos éditions ont été utiles à l'Hiſtorien. Le S. Irénée de Dom Maſſuet guide ſa plume dans toute l'Analyſe des ſentimens de ce S. Docteur. On trouve ici de ſuite, comme dans l'édition du docte Benedictin, les notes de l'égliſe , unité , ſainteté , catholicité , apoſtolicité ; on trouve *les* caracteres de la prééminence

ge Apoſtolique, l'autorité
ditions, les prérogatives de
ite Vierge Mere de Dieu &c:
portrait même de S. Irenée
pas oublié. D. Maſſuet le
ainſi : *Ubique ſuſpiciunt* (Il
des anciens & des moder-
hominem ingenio præſtanti
eruditione perfectâ, Scriptu-
ſacrarum ſcientiâ ac vene-
traditionis notitiâ nulli ſe-
m : virum, ut ait Epipha-
omnino Spiritus ſancti do-
ſtructiſſimum ac cæleſtibus or-
ntis, ut ita dixerim, ad
men perunctum, qui ſinceræ
ac ſcientiæ præſidiis omnia
orum proſtravit, evertitque
cia : uno verbo, virum A-
cum, Apoſtolorum ſpiritu,
caritate plenum, qui quos
is fontibus hauſerat puros
doctrinæ latices, puros in
s effudit. Notre Hiſtoire
ne ne s'écarte pas de ce mo-
Tutti hanno ſempre ammi-

» rato „ e tuttavia ammirano ne i
» suoi scritti un uomo pieno della
» scienza delle divine scritture, e
» dotato d'un eccellente e perspi-
» cacissimo ingegno; un uomo
» veramente Apostolico, e pieno
» della fede, dello spirito, e della
» carità degli Apostoli, di cui si
» valse la Provvidenza per tra-
» mandar fino a noi le pure acque
» della celeste dottrina, che avea
» bevute quasi nelle loro prime
» sorgenti; un uomo finalmente
» à maraviglia corredato de i do-
» ni dello Spirito Santo, e co' ce-
» lesti ornamenti della grazia qua-
» si unto e preparato al combatti-
» mento, e cui felicemente riuscì
» co i lumi della fede e della
» scienza, di dissipare le tenebre,
» e di trionfare di tutti gli sforzi
» dell' eresia. »

Saint Irenée appaisa, comme on sçait, le différend du Pape Victor avec les Asiatiques pour la célébration de la Pâque. Le R.

Orsi raconte tout ce point d'Histoire, comme on le trouve dans les Annales de l'Eglise ; mais il s'applique particulierement à justifier le Decret du Pontife, & l'excommunication qu'il porta contre ceux qui demeureroient attachés à la pratique des Juifs. La paix se fit néanmoins, la censure n'eut point de lieu, & les Eglises d'Asie demeurerent en possession de leur Rit; mais à quelle condition ? Notre Historien l'explique d'après Mr. Schelstrate, qu'il ne nomme pourtant pas ; il croit que les Asiatiques cesserent de regarder leur usage comme quelque chose de commandé dans l'Evangile : c'étoit là, selon nos deux Auteurs, le point capital qui offensoit le Pape Victor ; dès qu'il eut été abandonné par ces Eglises, on ne fit plus difficulté de les laisser en repos. Cependant il est bon d'appuyer ceci de quelques preuves. *M. Schelstrate ne s'est* pas trop pi-

qué d'en chercher. Le P. Orsi procéde mieux que lui : il fait ce raisonnement qu'on trouvera du moins subtil. Il est certain qu'au tems de Constantin les Eglises d'Asie ne célébroient plus la Pâque le 14. de la Lune, mais le Dimanche après le 14. suivant l'usage de Rome & des Eglises d'Occident. il est certain que vers le milieu du troisième siècle, lorsque Saint Anatolius écrivoit, ces Eglises n'avoient pas encore changé leur usage. Ce fut donc entre ce Saint Evêque & le tems de Constantin que le changement se fit, 70. ou 80. ans peut-être après la dispute du Pape Victor. Or pour que des Eglises nombreuses passent d'un Rit de conséquence à un autre, il faut qu'elles se soient accoutumées de longue-main à ne plus tant affectionner leur 1re. pratique ; & dans le cas en question, il falloit que depuis longtems les Asiatiques eussent commencé à regarder la

célébration de leur Pâque comme un point de pure discipline, & non comme une chose fondée dans l'Evangile ; mais comment en seroient-ils venus-là, sinon en vertu à l'occasion de l'accord passé entre le Pape Victor & eux, ou plutôt entre ce Pape & leurs prédécesseurs ? Voilà tout le raisonnement dont nous n'avons point trouvé le tissu ailleurs.

Mais pour ce qui regarde la suite de ce Livre V. du P. Orsi, les faits tant célébrés dans les autres histoires s'y retracent les uns après les autres. Les Maîtres Illustres de l'Ecole d'Alexandrie, Saint Panténe, S. Clément & Origène occupent tour à tour l'Historien : c'est bien dans ces endroits pleins de beautés qu'il faudroit discuter, analyser, raisonner. Nous nous arrêterons à Origéne, dont on ne trouve néanmoins encore que les commencemens dans ce second Volume.

En comparant notre Auteur avec MM. Dupin, de Tillemont, Fleury & D. Ceillier, nous le croyons beaucoup plus diffus sur Origène. Ce n'est pas qu'il raconte des faits nouveaux; c'est que sa manière a plus de développement & d'étenduë que celle de ces Messieurs. Par exemple, après avoir représenté comme eux tout ce qui concerne les premières années d'Origène, son zèle pour le martyre, sa vivacité pour l'étude des saintes Lettres, il fait beaucoup de réflexions pour célébrer la sagesse & le mérite de son pere le S. Martyr Leonide qui avoit pris soin de son éducation. *La cura, che egli si prese di coltivare per se medesimo questo nobil germoglio, e questa generosa ed inclita pianta, e d'instruirlo nelle liberali discipline, sotto il quale nome eran comprese la grammatica, le Mathematiche e la Rettorica, oltre l'essereuna prova della sua pa-*

pietà, dimostra eziandio,
egli stato non mediocremente
to nelle medesime arti. Ma la
ttenzione, acciochè allo stu-
delle lettere umane andasse
nti, e preferito fosse quello
e divine, nelle quali egli stesso
iva similmente al figliuolo di
cettore e di guida, è un argo-
nto della sua singolar pietà
rso dio, per cui trovava tra le
omestiche cure e le gravi sollecitu-
ini di provvedere a una numero-
à famiglia, il tempo di meditare
nelle divine Scritture.... In somma
l'educazione di Origene è un pa-
negirico di Leonida.

Nous finirons cet Extrait par
quelques attentions sur l'Article
de Tertullien : le P. Orsi explique
fort au long tout ce qui concerne
cet ancien Auteur, & il paroît
avoir eu principalement sous les
yeux l'Analyse de D. Ceillier.
Nous croirions assez par exemple
qu'on ne trouve que dans ces deux

Ecrivains (le P. Orsi & D. Ceillier) les causes de la conversion de Tertullien exprimées de la même manière. D. Ceillier dit : » La constance des Martyrs dans » les tourmens les plus cruels, le » pouvoir que les Chrétiens a» voient de chasser les Démons, » & de faire cesser les Ora» cles des faux Dieux, enfin la » crainte des Jugements de Dieu » engagerent Tertullien à quitter » ses erreurs pour embrasser la » Religion Chrétienne. » Et le P. Orsi : *Il reflettere alla costanza de' Martiri ne' tormenti, l'imperio ch' ei vedeva esercitare a i Cristiani sopra i demoni, e il timore del divino giudizio furono i più possenti motivi di cui si valse la grazia a renderlo persuaso della vanità delle pagane superstizioni &c.*

Nous disons que ces causes de conversion ne sont exprimées nulle-part de la même manière : car

gnorons pas que le Pere
d'Amiens, dans son *Ter-*
essuscité & D. Nourry
Apparatus, ont aussi mar-
casion du changement de
:n. Mais ils s'expriment
différemment : ils disent
tullien touché de la cons-
s Chrétiens, de leur puis-
r les démons & de *l'ex-*
de l'Ecriture sainte, aban-
: Paganisme. (*a*) Ce troi-
otif, comme on voit, n'en-
t dans le récit de D Ceil-
du P. Orsi. A l'égard de
apin, Fleury & Tillemont,
nieux aimé taire les cau-
a conversion de Tertullien
es deviner ; & nous pen-
après tout, que c'est le
: parti.

P. Georges abandonne pour-
s cette opinion, pour dire que
ne vision divine qui attira Ter-
a *Foi Chrétienne*.

ARTICLE CVIII.

CONSIDERATIONS SUR le génie & les mœurs de ce siècle. A Paris chez Durand ruë S. Jacques & Pissot Quai des Augustins M. DCC. XLIX. in 12. pag. 242.

CE qu'on appelle ici des *considérations sur le génie & les mœurs de ce siècle*, n'est au fond que l'analyse de l'homme de tous les tems & de tous les pays. Nous avons bien aujourd'hui un petit jargon pour nos cercles, nos festins, nos spectacles, nos petits Maîtres &c. Nous avons nos modes aussi changeantes que la décoration des Théâtres, aussi frivoles que les esprits qui les inventent; mais pour les travers, les passions, les foiblesses des hommes, des femmes, des Courtisans, des Bourgeois, des gens de Let-

tres, de tous les états de la Société, c'eſt aujourd'hui comme autrefois, c'eſt à Paris comme à Athènes & à Rome. Les Originaux de ces pays-là en manteau ou en toge, parlant Grec ou Latin, n'étoient pas différents des nôtres. Ainſi nous ferons bien de regarder le préſent Ouvrage comme un Livre de Morale à l'uſage de tout le genre humain.

L'Auteur Anonyme eſt homme d'eſprit, & il écrit communément bien: en quelques endroits, nous ne ſaiſiſſons pas totalement ſa penſée: ce qui eſt apparemment notre faute. Son début conſiſte dans une comparaiſon qu'il fait des piéces de Théâtre avec les livres de réfléxions, ou, ſi l'on veut, du talent dramatique avec le génie dont furent animés la Bruyere, Paſcal, & la Rochefoucaut. Il demande pourquoi tant d'Auteurs ſe donnent au Théâtre, & ſi peu aux *Obſervations* Philoſo-

phiques; pourquoi, depuis 60. ans, on n'a pas publié *dix Vol. de réfléxions*, tandis qu'on pourroit *recueillir plus de 60. Vol.* de Tragédies ou Comédies? La queſtion pourroit être réſoluë de bien des maniéres; l'Auteur en touche quelques-unes qu'il fait dépendre de la grandeur, de la promptitude & de la récompenſe des ſuccès dramatiques: raiſons toutes contraires dans la ſphère des *réfléxions*. Ceci eſt vrai, nous y ajouterons que l'avantage de peindre tout en action, ouvre au Théâtre un champ immenſe & infini, au lieu que les portraits, en ſtyle de la Bruyère, ſont beaucoup moins ſuſceptibles de variété.

Voyez comme le pinceau des Théophraſtes modernes eſt devenu froid & monotone. Nous les comparons à ces Peintres qui prennent des ſujets déja traités par de grands Maîtres; un S. Michel, par exemple, un Aléxandre malade, une

:ſcente de Croix &c. Qu'allez-
ous faire, diſons-nous à ces Ar-
ſtes? Avez-vous aſſez de génie
our ne pas retracer les idées de
aphaël, de le Sueur, de le Brun?
'application eſt aiſée à faire: re-
enons à nôtre Auteur.

Dans ſon ſecond Chapitre il
iſonne ſur *l'eſprit de ſociété*,
atiére tant de fois maniée par
s Maîtres de la morale. Il y
joute une ſage inſtruction pour
ıſpirer la douceur dans le com-
erce de la vie; enſuite des réflé-
ions contre l'avarice, l'abus de
'eſprit & des talens, la fourberie,
ı préſomption, l'excès des plai-
rs: citons le morceau qui con-
erne ce dernier article. » Il y a
des hommes ſages, tempérants,
modérés. Il y en a qui ſe livrent
ſans meſure à tous les plaiſirs;
leur vie eſt une ſucceſſion con-
tinuelle de délices: ils réuniſ-
ſent dans une ſeule journée, &
comme dans un ſeul point, des

» amuſemens que des voluptueux » plus délicats & plus entendus » diſtribuent à pluſieurs jours. Le » ſommeil ne leur ſert que pour » faire diverſion à leurs plaiſirs. » Le corps s'affoiblit, les reſſorts » s'uſent, la machine ſe dérange; » ils meurent jeunes & plutôt que » les autres hommes : ils ont plu- » tôt fait qu'eux, ils ſe retirent les » premiers ; cela eſt dans l'ordre. »

Le V. Chapitre traite de *quelques travers* qui ſont les minucies de converſation, la gêne des cérémonies, l'ambition de s'élever, quand on a fait fortune, la recherche exceſſive des commodités, l'eſprit de conteſtation. » Il » y a, dit notre Auteur, des Bre- » teurs d'eſprit, comme il y a des » Breteurs d'eſcrime ; des diſpu- » teurs bannaux comme des que- » relleurs en titre ; des gens qui » ſe poſtent avantageuſement, & » qui ſe retranchent pour aſſaillir » les paſſants ; qui d'un air déter-

» miné & d'un ton rude & assuré
» nient des propositions évidentes,
» soutiennent des paradoxes, dis-
» cutent des nouvelles frivoles, à
» peu près dans le même style que
» les Breteurs raisonnent sur les
» procédés. » Toute la suite de ce
morceau soutient le paralléle qui
est un peu outré de la part des
Disputeurs. On ne connoît plus
guères de ces sortes d'Athlétes que
dans la sphère des Ecoles, *exerci-
tationis causâ*.

Il est ordinaire dans les livres
tels que celui-ci, de parler longue-
ment & souvent des femmes. On
n'en dit rien de nouveau ; mais
comme on remarque ici que les
femmes ne sont pas fâchées d'en-
tendre parler d'elles, *soit qu'on les
loue, soit qu'on en médise*, ainsi
les Auteurs de réfléxions croyent
donner de l'agrément à leurs li-
vres en répétants *utcunque* tout ce
qu'ils ont entendu ou pensé sur
cet important sujet. Apparemment

qu'ils sont aussi d'intelligence
les Lecteurs. Quoiqu'il en
nous ne pouvons passer sou
lence un trait qui nous p
singulier. » Caton l'ancien,
» notre Anonyme, n'aimoit
» les femmes, il les estimoi
» core moins. Tite-Live no
» conservé une déclamation
» lente qu'il fit dans le sénat
» tre le sexe en général. H
» venge les femmes sans y
» ser par ces deux vers:

Narratur & prisci Catonis
Sape mero caluisse virtus.

» C'étoit sans doute dans le
» ments d'yvresse que Cato
» disoit d'elles. «

Ceci, comme on voit, est
né en manière de compli
Cependant on forme une
culté; il s'ensuivroit du rais
ment de notre Auteur, que C
étoit yvre quand il fit la
harangue dont parle Tite-L

& qu'il étoit d'autant plus yvre qu'il plaida plus vivement contre les femmes. Or quelle apparence qu'un ſi grand homme ſe fût préſenté, en cet état, devant les Peres Conſcripts; qu'il eût harangué avec tant d'éloquence, de ſuite & de majeſté? Qu'on nous diſe que des Poëtes, comme Juvenal & Boileau, avoient bû le petit coup, quand ils composerent leurs ſatyres contre les femmes, la choſe pourroit avoir quelque vraiſemblance: mais que Caton ſoit allé & qu'il ait parlé au Sénat *bene potus, bene pranſus;* c'eſt de quoi il faudroit caution.

L'Auteur dit ſur l'amitié, ſur la modeſtie, ſur la modération dans les plaiſirs, ſur la nobleſſe, ſur l'envie, ſur la généroſité & la reconnoiſſance, des choſes très-bien penſées; & nous croyons qu'on les lira avec ſatisfaction. Il ſéme quelques Chapitres généraux comme *Réflexions Critiques, penſées*

Philosophiques, Caractéres, Sentences & Maximes. Ce sont des *Miscellanea* de Métaphysique & de Morale. Voici un trait de Littérature, par lequel nous finissons.

» Horace est un Poëte Philoso» phe qu'il faut lire, plus pour les » choses que pour l'expression. » Virgile est un Poëte Peintre, » qui attache plus par le coloris » que par les traits, plus par l'ex» pression que par les choses. Le » premier avoit un esprit d'une » meilleure trempe : l'autre avoit » plus de talent & plus l'air de » génie. » Nous laissons au Lecteur à décider de la justesse de ces caractères, où il y a pourtant de la vérité; mais cette *meilleure trempe* qu'on donne à Horace préférablement à Virgile ne plaira peut-être pas à tout le monde.

ARTICLE CIX.

CHOIX DE DIFFE'RENTS morceaux de Poëſie traduits de l'Anglois, par M. Trochereau. A Paris chez la veuve Piſſot & Piſſot fils Quay des Auguſtins. in 12. pag. 206.

ON trouve dans ce Recueil la Traduction de l'*Eſſai ſur la Poëſie* par Milord Buckingham; de l'*Eſſai ſur la manière de traduire les Poëtes*, par Milord Roſcomon; du *Temple de la Renommée*, par M. Pope; de *l'Ode ſur le pouvoir de la Muſique*, par M. Dryden; & *du choix de vie*, par M. Pomfret. Ce ſont des préſents Anglois qu'on fait à notre Nation, bien bonne amie aujourd'hui de la littérature d'Angleterre. Ce ſont de petits Poëmes qu'on nous préſente en proſe. Car, comme l'inſinue *notre Auteur*, en citant le

vers de Virgile *pauci quos æquus amavit Jupiter &c.* Il est peu de génies assez heureux pour atteindre à la gloire de M. l'Abbé du Resnel. » Ses belles Traductions » en vers de l'*Essai sur la critique* » lui ont mérité l'estime & l'Ap» probation générale des person» nes de goût. Il a tiré parti de sa » langue autant qu'il étoit possi» ble de le faire ; il a connu l'Art » de joindre à l'élégance des vers » à l'agrément du style, l'exacti» tude didactique & la précision » Philosophique.

Il ne faut pas croire cependant qu'une Traduction en prose dégrade la Poësie. M. Trochereau réfute à cet égard le préjugé ordinaire, & le principe même de Milord Roscomon dans *son Essai sur la manière de traduire les Poëtes :* Ouvrage qui fait partie de ce volume. Il faut voir cette discussion & quantité d'autres traits intéressants dans le discours pré-

minaire qu'on trouve ici. A en juger par ce morceau, l'Auteur doit être homme d'eſprit, de goût, de mœurs douces, bon François, judicieux Critique, & ſçachant garder ſon ſang-froid vis-à-vis des Auteurs qu'il traduit. Il a l'attention de donner une notice abrégée de leur vie; d'expliquer les endroits difficiles par des notes; d'éclaircir même, dans le corps de chaque Poëme, ce que la profondeur du génie Anglois auroit pu embrouiller. Parcourons tous les morceaux de cette Littérature.

Milord Buckingham, Auteur de l'Eſſai ſur la Poëſie, étoit un Seigneur cultivé, aimable, Protecteur des gens de lettres, ſçachant tout hors l'art de gouverner ſes affaires domeſtiques, & laiſſant périr les richeſſes de ſa maiſon, tandis qu'il faiſoit des Comédies, ou qu'il critiquoit celles des autres. Son eſſai ſur la Poëſie eſt didactique. Il y traite de tous les genres

de Poëmes; de la Chanson, de l'Elégie, de l'Ode, de la Tragédie, de la Comédie, du Poëme Epique. Mais ceci, dit notre Auteur, n'est véritablement qu'un essai, qu'une esquisse, qu'un ouvrage fort inférieur à la Poëtique de Boileau. Admirons pourtant, dans le trait que nous allons citer, l'élévation de cette Muse Britannique. Il est question du *génie*, principe de toute beauté litteraire. » Ce soufle céleste, dit Buckingham, qui inspire tout un ouvrage comme le » principe de la nature anime la » machine de l'Univers, cette chaleur qui se fait sentir dans chaque expression, est un écoulement de la Divinité, & est plus » que l'esprit. Invisible lui-même, » rien ne brille que par lui : indéfini, il définit & les choses & » les hommes. Où habites-tu, » puissant génie, quelle partie du » cerveau peut contenir une substance si vaste, si étenduë ? Lors-

» que dans les moments d'une » langueur accablante, je me » plains envain de ton absence, » où te retires-tu ? Pourquoi viens-» tu quelquefois me séduire par » tes charmes enchanteurs &c. »

Milord Roscomon * de la Maison de Dillon cultiva les Lettres en Irlande, en Angleterre, en France & à Rome. Il sçavoit presque toutes les langues d'Europe. Il avoit du feu & de l'élévation, comme le fait voir son *Essai sur la manière de traduire les Poëtes*. C'est l'Ouvrage qu'on nous donne ici en François. M. Trochereau en fait sagement l'analyse & la critique dans son Discours préliminaire. Il convient des beautés qui s'y trouvent, mais il ne dissimule pas qu'on y souhaiteroit plus de méthode, de suite & de liaison dans les idées.

Ce qui domine dans tous ces

---

* Mort en 1684.

Anglois, c'eſt la ſublimité des penſées, le feu Poëtique, la nobleſſe des expreſſions. Pope en eſt la preuve dans le *Temple de la Renommée*, troiſième ouvrage de ce Recueil. Nous ne croyons pas qu'il ſoit poſſible de trouver ailleurs plus d'imagination ; témoin ce début : » J'étois placé entre la » terre, la mer & les cieux ; tout » le ſyſtême de l'Univers ſe dé» couvroit à mes regards. Balancé » dans les airs par ſon propre » poids, le globe de la terre étoit » ſuſpendu, les montagnes s'éle» voient ſur ſa ſurface, le vaſte » Océan l'enveloppoit de ſes On» des. Ici je découvrois les rochers » orgueilleux, les vuides immen» ſes, les Villes ornées de Tours, » & les vertes forêts. Là voguoient » des vaiſſeaux qui formoient un » ſpectacle raviſſant ; ici s'éle» voient de concert les arbres & » les Temples ; tantôt un beau » ſoleil embelliſſoit cette ſcène

» brillante, tantôt ce tableau paſ-
» ſager s'obſcurciſſoit & ſe perdoit
» dans un nuage &c.

Dryden * ce Traducteur ſi fameux de Virgile, paroît ici ſous une légére eſquiſſe. M. Trochereau donne ſeulement ſa Cantate intitulée *Le pouvoir de la Muſique*. En voici un morceau qui fera juger du reſte : » L'agréable
» Muſicien (Timothée Poëte du
» tems d'Alexandre) chante en-
» ſuite les louanges du Vainqueur
» de l'Inde, Bacchus toujours
» beau, toujours jeune. Ce Dieu
» pere des jeux & des ris, eſt prêt
» d'arriver. Les cymbales, les
» clairons annoncent ſon triom-
» phe : ſon teint eſt brillant &
» vermeil. Les hautbois célébrent
» ſa gloire. Il vient, il vient le
» Dieu Bacchus, toujours beau,
» toujours jeune. La coupe de
» Bacchus fut d'abord préſentée

* *Mort en 1701.*

» par les plaiſirs. Les préſents,
» les bienfaits de Bacchus ſont un
» tréſor, ils ſont le plaiſir des
» guerriers. Riche tréſor! Plaiſir
» agréable! &c.

Il n'y a peut-être que Pindare qui ſoit plus Pindarique que cet Auteur. *Tout reſpire dans ſon Ode l'enthouſiaſme, le délire Poëtique, ſentimens, images, expreſſions, ſituations.* C'eſt le jugement qu'en porte le Traducteur.

Il prononce également bien ſur *le choix de vie* par Pomfret: dernier ouvrage contenu dans ce volume. Pomfret eſt un Poëte qui commença à ſe faire connoître à Londres en 1703. Il décrit dans ce *choix de vie* les avantages d'une vie douce, tranquille, Philoſophique. » Si le Ciel, dit-il, m'ac-
» cordoit l'agréable liberté de
» choiſir un genre de vie, & ſi le
» deſtin favorable me laiſſoit le
» ſoin de rendre mes jours heureux
» & tranquilles, j'aurois près de

» quelque belle ville une maiſon de
» campagne bâtie ſans art, ni trop
» petite ni trop grande : j'aime-
» rois beaucoup mieux qu'elle fût
» élevée ſur le penchant d'une
» colline, d'où je pourrois dé-
» couvrir d'un côté de belles cam-
» pagnes, & de l'autre un bois
» voiſin : elle ne renfermeroit que
» le ſimple, l'utile & le néceſſai-
» re. Il me ſemble que je ne pou-
» rois ſupporter les ſuperfluités
» pompeuſes de la faſtueuſe opu-
» lence. Un petit jardin riant flat-
» teroit la vuë, un ruiſſeau frais
» y appelleroit le ſommeil par
» ſon murmure ; ſes bords déli-
» cieux ſeroient couverts & em-
» bellis de l'ombre épaiſſe des Til-
» leuls & des Sicomores. Un Ca-
» binet d'Etude enrichi des Au-
» teurs les plus illuſtres borneroit
» ce jardin. J'y réunirois Horace
» & Virgile &c. »

Un point très-eſtimable encore dans ce *Recueil*, c'eſt l'attention

qu'a M. Trochereau de faire connoître tous les Poëtes Anglois dont il est parlé incidemment dans les cinq Ouvrages indiqués ci-dessus. Par exemple nous apprenons que Waller est singuliérement estimé pour son *Panégyrique* de Cromwel; *Denham* pour son Poëme appellé *Cooper'hill* (c'est une Description des bords de la Tamise) Cowley pour ses Odes; *Fletcher* pour la facilité & l'élégance de ses Piéces de Théâtre ; Beaumont & Ben-Johnson pour leurs Tragédies &c. Il nous parle aussi de *Shakespeare* , le plus ancien des Dramatiques Anglois. Nous pourrions étendre beaucoup les notices de tous ces hommes de Lettres sur lesquels nous avons consulté d'autres Ecrivains de la Nation ; mais ceci pourroit paroître étranger à notre sujet ; nous nous contenterons en finissant de faire observer qu'à la page 37. on *fait* naître Jean Fletcher en 1576

t l'on dit qu'il vint à Londres
n 1627. à l'âge de 49. ans: ce
etoit plutôt cinquante & un.
D'ailleurs nous trouvons dans
Wood & dans Langbaine qu'il
mourut en 1625. âgé de 49. ans.
Il faudra aussi corriger une
faute d'impression à la page 78.
dans la citation de ce vers d'Horace:

Nec sic incipies, ut *Poëta* Cyclicus
olim.

Lisez ut *Scriptor*.

Du reste nous trouvons ce Recueil extrêmement bien entendu,
& nous exhortons fort l'Auteur à
nous donner souvent de semblables Ouvrages.

ARTICLE CX.

ACTA SANCTORUM SEPtembris collecta, digesta, Commentariisque & observationibus illustrata, à Joan. Stiltingo, Joan. Limpeno, Joan. Veldio, P. M. Constantino Suiskeno, Tom. II Antuerpiæ. Actes des Saints II. Vol. de Septembre suite de l'Art. XCV. au mois de Septembre &c.

MOyse, Prophète, Chef & Législateur du peuple de Dieu, a écrit lui-même sa vie, qui fait une partie considérable des Livres Sacrés. On estime singulierement les Mémoires, qu'ont laissé à la postérité ces hommes rares qui ont occupé les grandes places pendant qu'ils vivoient. Cependant on se défie toujours un peu de leur sincérité : ces soupçons ne s'étendront pas jusqu'à

oyse, qui écrivoit sous l'impres-
n & la direction de l'Esprit
int, & qui n'a pû par conséquent
carter de la plus exacte vérité.
ous les événemens de la vie de
fameux Législateur sont con-
s du Juif & du Chrétien, & les
yens mêmes ne les ont pas
orés, mais il les ont altérés. Nous
nous proposons pas, dans cet
trait, d'en rappeller le souvenir :
ous aimons mieux rendre compte
Public des réfléxions critiques
l'Hagiographe, le P. Stilting, sur
vers Auteurs qui s'accordent mal
ec l'Ecriture en cette matière,
de quelques autres Observa-
ons plus convenables à nos Mé-
oires. L'Historien Joseph, peu con-
nt de tant de merveilles rappor-
es dans les Livres Saints, a voulu
chérir. Il y a des hommes qui
persuadent qu'il est aussi beau
e mentir que de mourir pour la
atrie. Cet Historien nous assure
u'un de ces Ministres de la Reli-

gion, qui étoient en vénération chez les Egyptiens, avertit Pharaon, qu'il naîtroit en ce temps-là parmi eux un enfant, qui, s'il vivoit, rendroit l'Egypte bien misérable. Ce fut sur cette prédiction que ce Prince prit la résolution de faire mourir tous les enfans mâles qui naîtroient des Hébreux. Cette circonstance n'eût pas été omise par l'Historien sacré, si elle eût été vraie : son silence en cette occasion est une réfutation suffisante de ce qu'avance Joseph.

On ne lit point non plus, dans les Livres Saints, que Moïse ayant refusé le lait de plusieurs nourrices Egyptiennes qui se présenterent l'une après l'autre, Marie sœur de cet enfant dit que ce ne seroit pas la même chose, si l'on faisoit venir une nourrice de sa Nation, ce qui fut heureusement exécuté. Il faut s'en tenir au texte Sacré, dont la narration est toute simple & toute naturelle. Marie,

sœur de Moyse, laquelle observoit sur le bord du fleuve ce que deviendroit cet enfant, ayant vû que la Princesse lui avoit sauvé la vie, s'offrit pour aller chercher une nourrice, ce qui lui fut accordé.

L'homicide que commit Moyse à l'âge de 40 ans, lorsqu'il tua un Egyptien qui maltraitoit un Israëlite, n'a pas échapé à l'examen des SS. Peres. Plus on a été élevé par la dignité du rang, plus on est censuré si l'on a été coupable de quelque faute. Les Patriarches Noé, Jacob, n'ont pas été épargnés : ainsi il n'est pas surprenant que le Légissateur des Juifs ait subi le même sort. S. Hilaire parlant de cette action, *l. 5. de la Trinité*, prétend que Moyse, qui agit alors par une affection naturelle, ne connoissoit pas encore *le Dieu des bénédictions paternelles*. C'est-à-dire, sans doute qu'il ne connoissoit pas encore, autant qu'il fit après, l'apparition du buisson ar-

dent : car il eſt évident qu'un Iſraëlite de 40 ans, formé & inſtruit comme ce Légiſlateur, ſçavoit ce que l'on n'ignoroit pas parmi tout ſon peuple. Saint Hilaire, quand il aſſure, que Moïſe ſe détermina à cet homicide par une affection naturelle, *ex naturæ affectu*, ſemble n'avoir pas fait aſſez d'attention aux paroles de S. Etienne Act. 7. v. 25. *Exiſtimabat autem intelligere fratres, quoniam Deus per manum ipſius daret ſalutem illis ; at illi non intellexerunt.* Il (*Moïſe*) penſoit que ſes Freres (*les Juifs*) comprenoient que Dieu vouloit les délivrer par ſon miniſtère : mais ils ne le comprirent pas. Ce motif doit entrer dans le jugement qu'on porte de l'action de Moïſe. Saint Gregoire de Nazianze & S. Chryſoſtôme n'ont pas déſapprouvé, ils ont même loué cet homicide. S. Auguſtin, dans ſon Ouvrage contre Fauſte, marche avec plus de

récaution, comme en Pays en-
emi. Ce saint Docteur, laissant
part tout ce que cette action
ouvoit renfermer de prophétique
: de figuratif, & ne consultant
ue la loi éternelle, déclare que
loïse qui n'avoit aucune autori-
: légitime, n'a pas dû ôter la vie
un homme quoiqu'injuste & mé-
iant. Cependant le même Saint,
ins son Livre des Questions sur
Exode, considérant le Texte des
ctes, rapporté ci-dessus, n'est
is éloigné de croire que Moïse
oit dès-lors suffisamment instruit
e sa destination par des lumieres
itérieures, pour oser prendre la
éfense d'un de ses freres, injus-
ment opprimé.

Autant que ce que nous venons
e dire est sérieux, autant ce qui
iit, & qu'on lit dans Joseph,
st comique & fabuleux. Les
gyptiens dont le Royaume étoit
ivagé par les Ethiopiens, con-
ilterent les Oracles pour sçavoir

comment ils se débarasséro
leurs ennemis. Il leur fut
du qu'il falloit appeller à
cours un Hébreu. On com
sitôt que c'étoit Moïse ,
mis à la tête de l'armée
marcher contre l'Ethiopie
omettons bien des circon
LeGénéral Hébreu,pour sur
les Ethiopiens, entreprit
dans leur pays par un che
praticable. Tout y fourm
serpens parmi lesquels il y e
des espèces qui ne se t
point ailleurs. Les plus inc
des avoient des aîles & fo
en volant sur les passans :
que les voyageurs n'osoi
s'engager dans une route si
reuse. Le Général fit er
dans de grands paniers d'os
ce qu'il put rassembler d'I
sont des Cicognes dont le
ge est noir,& qui détruis
tant qu'elles peuvent les
Ces oiseaux ne sont pas ra

l'Egypte. Telle fut, pour ainsi dire, l'avant-garde de l'armée de Moïse. On les lâcha, lorsqu'il fallut traverser les déserts, infestés par les serpens, & dans peu de temps tous ces reptiles furent tués ou dispersés, laissant le passage entiérement libre aux Egyptiens. Le succès de l'expédition fut entier.

Il paroît très-probable au P. Stilting qu'il y a eu une guerre entre l'Egypte & l'Ethiopie, & que Moïse y servit utilement Pharaon; mais il ne doute pas qu'on n'ait inséré bien des fables dans cette histoire. Joseph qui n'a écrit en Grec que pour faire connoître sa nation aux Romains & à tous les Gentils, a-t-il pû se persuader que des Peuples si éclairés croiroient sur son témoignage des faits aussi fabuleux? N'étoit-ce pas vouloir être suspect dans tout le reste?

Après avoir passé quarante ans

dans le pays de Madian, Moïse alors octogénaire eut ordre de retourner en Egypte pour y procurer la délivrance des Israëlites, qui y étoient rudement opprimés. Cette mission fut précédée de la vision du buisson ardent ; nous n'en détaillerons pas les particularités, qui ne sont ignorées de personne. L'Auteur s'attache principalement à ce qui a été le sujet d'une contestation dont probablement on ne verra pas la fin, parmi les Théologiens & les Interprétes de l'Ecriture. Fut-ce un Ange du Seigneur ou le Seigneur même qui apparut ? Voilà sur quoi l'on conteste. Saint Etienne, dans les Actes, l'appelle de l'un & l'autre nom. Saint Augustin, dans la troisième Question sur l'Exode, propose les deux sentimens, sans se déterminer. Dans le second Livre de la Trinité, c. 13. 14. 15. il semble ne pas approuver qu'on attribue cette apparition au Fils

: Dieu ; & dans son Ouvrage
ntre Maximin, qu'il écrivit sur
fin de sa vie, l. 2. c. 26. il déclare
ue ce fut l'Ange du Seigneur qui
pparut dans le buisson ardent,
ais qu'il n'y a point de doute
ue le Seigneur ne fût dans l'An-
e. *In Angelo autem Deum
uisse quis dubitet?* Le S. Docteur
joute que cette apparition pour-
oit s'entendre également du Pere
u du Fils, qui sont véritablement
e Dieu d'Abraham, d'Isaac & de
Jacob. Il avoit dit auparavant à
Maximin que cette vision pourroit
aussi s'entendre du S. Esprit ; mais
que *la Divinité ne fut pas vue dans
sa substance qui est immuable & in-
visible, & qu'elle se fit voir seulement
dans une créature.* Ce ne sont point
là les seuls Textes de S. Augustin qui
concernent cette matière. Ce sont
les seuls que nous produirons pour
ne pas fatiguer les Lecteurs par
de fréquentes citations.

L'Auteur ne laisse échapper au-

cune occasion de relever les inéxactitudes & les fautes de Joseph & de Philon, qui ne sont pas excusables de ne s'être pas attachés inviolablement à la narration de l'Ecriture dont ils reconnoissoient la suprême autorité. Joseph semble avoir craint de rapporter fidélement,& d'après les Livres saints, le passage de la mer rouge ; il supprime ou ajoute à son gré des circonstances contre la fidélité de l'Histoire. Il avance que Moïse conduisit à la mer rouge les Hébreux, & y entra à la vue des Egyptiens, pendant que nous lisons dans l'Ecriture que l'Ange qui gouvernoit la Colomne l'avoit placée entre l'Armée Egyptienne & les Israëlites, éclairant par son côté lumineux le Peuple,& par son côté obscur couvrant d'épaisses ténèbres Pharaon & toutes ses troupes. Les Egyptiens n'apperçurent les Israëlites que lorsqu'ils étoient déja *bien* avancés dans la mer. La prière

que l'Historien Juif fait faire à Moïse dans le tems du passage, ne convient pas à un Prophète que le Seigneur avoit instruit du miracle qu'il vouloit opérer pour soustraire son Peuple à ses ennemis. Il n'est pas certain que Moïse frapa la mer de sa baguette. On sçait seulement qu'il leva cette baguette. Or il n'est pas permis de rapporter comme de l'Ecriture ce qui n'en est pas : on doit les plus grands égards à tout Livre inspiré. Philon fait la même faute, & de plus considérables encore qui diminuent la grandeur du miracle.

Joseph, zelé mal-à-propos pour la gloire de sa nation, dissimule l'idolâtrie du veau d'or & le châtiment dont elle fut suivie ; & après avoir rapporté comme il lui a plu, tout ce qui s'étoit passé au Mont-Sinaï, il laisse à ses Lecteurs la liberté d'en croire ce qu'il leur plaira, déclarant en même-

tems qu'il n'a pû se dispenser de le rapporter, parce qu'il *est écrit dans l'Histoire Sacrée.*

Le Bollandiste détaille exactement tous les évenemens de la vie de Moïse, & discute avec soin les difficultés qui ont causé de l'embarras aux Interprétes. On n'a point omis ce qui appartient à la Géographie, & sans quoi on ne connoîtroit pas assez distinctement l'ordre des marches & des campemens du Peuple de Dieu dans le désert. Les Israëlites se rapprocherent comme il leur avoit été ordonné, & vinrent à Asiongaber, d'où ils partirent au commencement de la quarantiéme année de leur voyage, pour entrer dans la Terre promise. Rien n'eût été plus facile, s'il leur eût été accordé, de traverser l'Idumée; mais le passage leur ayant été refusé, ils séjournerent dans le désert de Sin Num. 33. v. 36. *Inde profecti venerunt in desertum Sin, hæc est*

Cades, & au c. 20^e^. du même Livre, v. 1. *Veneruntque filii Israël, & omnis multitudo in desertum Sin, mense primo, & mansit populus in Cades.* On observe aisément que le désert de Sin dont il est ici parlé, est bien différent de celui de même nom, où se fit le huitiéme campement des Israëlites. Ce dernier Sin est situé près de la mer rouge, entre la Basse-Egypte & le Mont-Sinaï; mais celui où camperent les Juifs après leur départ d'Asiongaber, est bien plus éloigné de la mer rouge, & près des limites de l'Idumée.

S. Jerôme a très-bien remarqué la différence de ces deux *Sin*, & la prouve par la manière différente de les écrire. Le *Sin* du huitiéme campement s'écrit par un *Samech*, & l'autre *Sin* par un *Tsade*. On ne voit pas aussi clairement si *Cades* du désert *Sin* est le même lieu que *Cades-Barné*. On est partagé sur ce point. L'Au-

teur, après avoir examiné soigneusement tous les Textes de l'Ecriture, qui peuvent contribuer à décider la question, juge qu'il est plus probable que ce sont deux lieux différens & même assez éloignés l'un de l'autre. Il place *Cades* du désert *Sin* vers les limites méridionales ou orientales de l'Idumée, & *Cades Barné* vers les limites occidentales du même pays, mais plus loin de l'Idumée que des Amalécites, des Amorrhéens & des Cananéens. On répond à tout ce qu'a écrit le P. Calmet, pour établir le sentiment contraire. Cette contestation, quoique respectable & utile, puisqu'elle intéresse la Géographie sainte, n'est pas assez gracieuse pour occuper plus de terrain dans nos Mémoires. Ce qui regarde la mort de Moïse sera moins ennuyeux.

On ne comprend pas aisément comment on a pu révoquer en

doute la mort de Moïse, tant elle est marquée expressément dans les Livres Sacrés. Le Seigneur lui dit Deuter. 32. v. 49. *montez sur cette montagne pour y mourir... comme votre frère Aaron est mort sur la montagne de Hor.* On n'a pas douté de la mort d'Aaron, attestée par plusieurs Textes de l'Ecriture, & on a douté de la mort de Moïse; c'est là une espéce d'acception de personnes bien mal fondée. On ne lit pas seulement dans le Deutéronome que Moïse est mort, on y lit aussi c. 34. v. 6. qu'il fut *enseveli.* S. Augustin a montré combien il étoit éloigné d'une opinion si bizarre, quand il a dit que Moïse avoit été légérement puni. Le Seigneur ordonne à un homme parvenu à une extrême vieillesse, de monter sur le sommet d'une montagne & d'y mourir. Est-ce que cet homme devoit vivre toujours: *Numquid nunquam erat moriturus?* (S. Aug.

sur le Pseaume 98.) Si Moïse eût été seulement transféré dans un séjour inconnu & qu'il eût été exemt de la mort, le S. Docteur eût jugé non-seulement que le châtiment eût été bien léger, mais qu'il n'y en avoit pas eu la plus foible apparence : *Quid est quod in illos vindicatum est quaro, & secundum homines non invenio.* La contestation entre l'Archange S. Michel & le démon rapportée dans l'Epitre de S. Jude étoit sans doute à l'égard d'un corps mort auquel il est vraisemblable que le démon vouloit procurer les honneurs divins parmi les Juifs. Le passage qu'on produit de S. Hilaire (*Cap. 20. in Matth.*) pour prouver que Moïse n'est pas mort, peut s'interpréter dans un autre sens. De plus le même Pere s'explique bien nettement *c. 17. n. 2.* en parlant de la Transfiguration. Une des raisons pour quoi Moïse y assista, *c'étoit* pour nous apprendre que

les corps humains resusciteroient glorieusement : *Cum quando Moyses conspicabilis adstitisset*; Ce qui ne sçauroit être appliqué qu'à Moïse, car la présence d'Elie qui n'étoit pas mort, ne servoit de rien pour convaincre de la résurrection.

S. Ambroise est plus embarassant sur ce sujet (*L. 1. de Cain & Abel c. 2.*) Il use évidemment d'expressions fort mystiques & qui ne doivent pas se prendre à la lettre : mais parmi ces expressions, il s'en trouve qui supposent que Moïse est mort réellement. Le S. Docteur a cru que Moïse résuscita à la Transfiguration & ce sentiment ne lui est pas particulier. Il semble que ce soit aussi celui de S. Jérôme. (*in Cap. 17. Matth.*)

Le P. Stilting, après avoir rapporté les textes de l'Ecriture & les sentimens des Peres, estime que le S. Législateur ne vit point l'essence de la Divinité. Il passe *ensuite à une* discussion plus im-

portante, ſi Moïſe eſt l'Auteur du Pentateuque? Thomas Hobbes, Anglois, qui a vêcu dans le dernier ſiécle, & qui fut accuſé d'Athéïſme, oſa le premier dire que Moïſe n'avoit point écrit le Pentateuque, mais ſeulement quelques parties de cet Ouvrage, qu'on y aſſûre être de lui. Cette opinion téméraire ne déplut pas, dumoins en partie, à la Peyrère, fondateur de la ſecte des Préadamites. Spinoſa prétend que le Pentateuque eſt très-poſtérieur à Moïſe. Les noms de ces trois écrivains, loin d'accréditer une doctrine, forment contre elle un puiſſant préjugé. Il n'eſt pas honorable à M. Richard Simon, d'être placé dans une liſte ſi ſcandaleuſe, pour ne s'être pas aſſez éloigné du paradoxe de ces Auteurs. Il convient à la vérité, que le Pentateuque eſt du tems de Moïſe; mais il avance, dans ſon Hiſtoire critique, qu'il *fut écrit* par des Scribes que Moïſe

avoit établis, non par Moïse même. De ce qu'il étoit d'usage dans l'Orient, qu'il y eût des Sécretaires chargés de tenir des registres exacts de tout ce qui se passoit parmi une nation, est-il permis d'en conclure comme un fait certain, que Moïse en a usé de même, pour transmettre à la postérité l'histoire de son peuple? Le Pentateuque nous apprend, que de l'avis de Jéthro, il fut institué des Juges pour terminer les affaires des particuliers: on y lit, que le Seigneur ordonna le choix de soixante-dix anciens: on y voit dans le plus ample détail, tout ce qui concerne les Prêtres, les Lévites & plusieurs autres Institutions beaucoup moins considérables. On n'aura donc omis que ces Scribes publics, dont la fonction intéressoit tous les Israëlites? comment le persuader ni aux autres, ni à soi-même?

*Il y a eu des tém*éraires qui ont

avancé que Moïse n'étoit pas auteur du Pentateuque, parce qu'il y parle de lui-même en troisiéme personne, comme d'un étranger, & qu'il s'y loue en quelque occasion. M. Simon étoit trop habile, pour mettre en œuvre un argument si frivole ; mais ce qu'il produit en faveur de son sentiment, est-il beaucoup plus judicieux ? Ce critique ne goute pas les répétitions fréquentes, qui obscurcissent la narration. Ignore-t'il que les répétitions qui contribuent à l'exactitude & à la clarté, peuvent n'être pas un défaut ? Homère n'a pas dédaigné d'en user. On ne le feroit pas en France impunément, parce que le caractère de la nation, est de s'impatienter aisément; mais ce qui ne nous plaît pas, plut autrefois aux Hébreux & aux Orientaux : cette réfléxion se présente naturellement.

Il vaudroit mieux pour M. *Simon*, qu'il lui eût échapé quelque

répétition peu néceſſaire, que de s'être contredit en quelque ſorte d'une page à l'autre. Il déclare N°. 645. qu'il déſaprouve les répétitions qui mettent de l'obſcurité dans le texte, & il doute N°. 646. ſi ces répétitions qu'il vient de condamner, n'y ont pas été laiſſées comme des éclairciſſemens.

La preuve que le même Auteur tire, de ce que les faits ne ſont pas rapportés dans la ſuite naturelle, eſt trop foible pour autoriſer à juger, que le Pentateuque n'eſt pas l'ouvrage d'une ſeule main. Les Interprétes ont répondu à toutes ces difficultés, longtems avant M. Simon; & il ne leur en a pas coûté beaucoup pour le faire. Il n'y avoit pas là de quoi arrêter le moindre Sçavant. Nous ne répétons pas ici ce que les Interprétes ont écrit ſur ce ſujet: ce ſeroit des répétitions plus répréhenſibles, que celles dont on *vient de parler.* Ce qui ſurprend,

c'eſt que M. Simon reconnoît lui-même, que les Juifs, en écrivant, ſe ſont mis peu en peine de ſuivre l'ordre; & il cite les Epîtres de S. Paul pour exemple.

La diverſité de ſtyle qu'on remarque dans le Pentateuque n'eſt pas celle dont on eſt en droit de ſe ſervir, pour montrer la diverſité des Auteurs. La première doit être imputée à la diverſité des matiéres, qui ne permet pas à un Hiſtorien de parler conſtamment ſur le même ton.

ARTICLE CXI.

LE THEATRE ANGLOIS, T. VII. A Londres M. DCC. XLIX. pag 523 in-12.

LE VII. Volume du Théâtre Anglois contient trois piéces, le *Siége de Damas*, Tragédie de M. Hughes; *Buſiris*, Tragédie de M. Young; *Amour pour Amour*,

Comédie de M. Congréve. Nous dirons quelque chose de chacune.

I. *Le Siege de Damas*, n'observe presque point l'unité de lieu. La scene se trouve successivement dans la Ville ; dans le Camp des Sarrasins qui l'assiégent ; dans des Jardins ; dans le Palais du Gouverneur ; dans la tente du Général des Sarrasins ; dans un vallon près de la Ville &c. C'est ce qui rend cette piéce peu liée, peu naturelle : on y remarque toutefois des beautés, &, pour en juger, voici en peu de mots le sujet.

Eumènes, Gouverneur de Damas pour l'Empereur Heraclius, veut rendre cette Ville, assiégée depuis longtems par les Sarrasins. Phocias jeune Seigneur Syrien l'en empêche & va repousser les Ennemis : sa valeur fait ombrage à *Herbis* un des Chefs de la Ville, elle lui attire au contraire l'admiration d'Eudoxe fille d'Eumènes, Phocias *la demande* en mariage,

elle lui est refusée parcequ'e
destine à Eutychès fils d'He
Phocias qu'on dépouille enco
Commandement des Troup
prend la résolution d'abando
la Ville sécrettement & Eudo
détermine à le suivre ; un par
nemi empêche celle-ci de co
nuer sa route, elle rentre dan
mas, mais Phocias est arrêt
conduit à Caled Chef des S
sins. Ce Musulman le presse
renonce au Christianisme ;
cias résiste courageusement
lui demande de ménager aux
geans la prise de Damas,
quoi point de grace pour
Ville, ni pour Eudoxe surtout
les Syriens succombent au pre
assaut. Le danger d'Eudoxe to

rendent maîtres. Mais Phocias ne trouve dans Eudoxe qu'une ame généreuse qui lui reproche sa perfidie. Cependant les Musulmans s'étant mis à piller le bagage & à insulter les Syriens, Phocias défend ses Compatriotes, & il rachète en quelque sorte par-là les bonnes graces d'Eudoxe, qui s'étoit fait de grandes violences pour lui témoigner de l'aversion. Mais après bien des exploits de valeur, une fleche lancée au hasard vient percer ce Guerrier, qui expire sous les yeux d'Eudoxe.

Le caractere de ces deux personnages, est ce qu'il y a de plus intéressant dans la Piece. Eudoxe y paroît une héroïne zèlée pour sa religion & pleine de grandeur d'ame. M. de la Place a traduit en vers charmans, quelques Scènes du IV. Acte, surtout la VII. où Eudoxe apprend, condamne & déteste l'action de Phocias. Citons cet endroit.

EUDOXE.

Ainsi donc, c'est par toi que nous sommes perdus ?
Ainsi donc, c'est pour moi que ces murs sont rendus ?
Aveugle Phocias ! ô ma triste Patrie !
O crime !.... & c'est pour moi que vous êtes trahie !
Ah ! malheureux.....

PHOCIAS.

Qu'entens-je ? hélas, oubliez-vous
Qu'il falloit de Caled appaiser le courroux ?
Que tout alloit perir ? qu'en ce peril extrême,
J'eusse trahi l'amour en perissant moi-même ?
Et qu'en flattant l'orgueil d'un vainqueur irrité,
J'ai d'un peuple proscrit sauvé la liberté ?
Que je suis votre amant....

EUDOXE.

Et c'est ce qui m'accable.
Après ce que j'entens, en es-tu moins coupable ?

Esclave de l'amour, déserteur de ta loi,
En es-tu pour jamais moins indigne de
moi?
Ton cœur, ton foible cœur fût-il exempt
de crime,
Qui pourra te laver d'un soupçon légi-
time?
Chrétien, couvert de gloire, & né pour
tout oser,
Aux yeux de l'Univers qui pourra t'ex-
cuser?...
As tu pû te souiller d'une tache si noire;
Tu te dis mon amant & j'en faisois ma
gloire;
Je n'avois qu'à me taire, & t'entendre
louer:
Mais après ton forfait puis-je encor
t'avouer?
A ton nom désormais s'il faut que je
rougisse,
Puis-je t'aimer encore sans être ta com-
plice;
Sans m'avilir moi-même & trahir avec
toi,
Mon pere, ma Patrie, & le Ciel & ma
loi? &c.

II. Dans la Tragédie de Busiris, le commencement & la fin sont beaucoup mieux que le nœud de l'intrigue. On conspire contre Busiris Tyran d'Egypte, & contre Myris son épouse, la plus méchante femme du monde. Leur fils Myron, presque aussi mauvais cœur, est transporté d'une violente passion pour Mandane, qui lui préfére Memnon un des Conjurés. Cette préférence & les démêlés qu'elle cause forment l'intérêt de la Piéce. Memnon & Mandane ne pouvant résister à la puissance du Tyran, se donnent la mort à la fin du dernier Acte. Il y a deux endroits traduits en beaux vers par M. de la Place ; l'un (*Acte II. Scene IX.*) l'autre (*Acte V. Scene derniere.*)

III. La Comédie, appellée *Amour pour Amour*, ne se fait guères connoître par ce titre qui ne signifie rien. Il nous semble l'avoir vu intitulée ailleurs *l'Amour payé d'A-*

mour : ce qui énonce encore peu de choses. Le dénouement est qu'un bon-homme, nommé Sir Sampson, qui comptoit épouser Angélique, se trouve supplanté par Valentin son propre fils, jeune homme un peu prodigue, mais qui ne manque pas de mérite. Il est peu de Piéces, soit Angloises, soit Françoises, où l'on remarque autant de caractères différens, de portraits, de Scenes propres à ridiculiser des originaux. Ainsi, par exemple, on y voit 1°. un M. Foresight, passionné pour l'Astrologie, grand faiseur de Pronostics, Observateur perpétuel de constellations, de songes & de physionomies ; 2°. Un Benjamin, (frère Cadet de Valentin), personnage grossier, ridicule, féroce, objet néanmoins de la prédilection d'un pere imbecille ; 3°. un ami de Valentin, nommé *Scandal*, homme très-délié, & qui anime extrême-*ment toute l'intrigue* de la Pièce ;

4°. un M. Tattle, le plus impertinent de tous les hommes ; c'est un composé d'ignorance, d'indiscrétion, de libertinage ; un faux Confident, un Discoureur affecté, un fat qui n'a pas l'esprit de dissimuler ses sottises ; 5°. une Madame Foresight & sa sœur Mademoiselle Frail, deux intrigantes, capables de donner bien de l'inquiétude au bon-homme Foresight ; 6°. une Mademoiselle Pruë, fille de ce dernier, mais d'un premier lit ; c'est une espèce d'Agnès de Village, une créature assez sotte pour se prendre d'inclination pour M. Tattle. On lui destine au contraire pour époux l'impoli Benjamin, qui dès la première visite l'appelle *Bégueule*, & assure qu'il aimeroit mieux épouser *une sorcière de Laponie.*

L'Héroïne de la piece est Angélique, niéce de M. Foresight : son caractère est animé, mais il y manque pourtant bien des traits.

, tandis qu'elle n'a d'autre
, que de lui tirer un pa-
par lequel Valentin se dé-
oir de son droit d'aînesse en
de Benjamin son frere ca-
Ce Valentin fait aussi une
hétéroclite, en contrefai-
e fou, pour éprouver les
iens d'Angélique à son égard.
s'il y a des défauts dans cet-
ce dramatique, on doit con-
qu'elle contient bien des si-
ns intéressantes & vraïement
ques. Nous ne citerons qu'un
it de la Scene V. du second
Sir Sampson apporte à Fo-

FORESIGHT.

» Voyons, voyons donc
» pier.... ma foi, cela est fc
» si cela tient. Je voudro
» la cession fût déjà conf
» & ratifiée en bonne fo
» à quelle heure ceci a-t'il
» gné ? vous auriez dû m
» sulter là-dessus. N'impo
» faudra nous dépêcher.

SIR SAMPSON.

» Sans doute, mon fils
» sera ici ce soir, & j'ai d
» donné à mon Avocat, de
» les actes tout prêts. Qu
» l'heure où celui-ci a été
» eh que m'importe ? laisse-
» tes ces superstitions : je n
» nois de moment, que l
» ment présent ; le passé est
» & ce qui doit arriver, a
» ra. Si le Soleil luit pend
» jour, & les étoiles pend

* C'est Benjamin.

» nuit, nous n'aurons pas besoin
» de chandelles pour nous voir;
» & c'est à cela seul, que les étoi-
» les sont bonnes.

FORESIGHT.

» Comment Sir Sampson, à ce-
» la seul? permettez-moi de n'ê-
» tre pas de ce sentiment; & de
» vous apprendre que vous êtes
» un ignorant.

SIR SAMPSON.

» Et je t'apprends moi, que je
» suis sage: *Sapiens dominabitur*
» *Astris*. Ces trois mots confon-
» dent & détruisent tes Ephéme-
» rides.... Tu oses me traiter d'i-
» gnorant! Tu ne sçais donc pas
» que j'ai voyagé, que je connois
» le globe, que j'ai vu les Anti-
» podes, où le Soleil se leve à
minuit, & se couche en plein
midi?

FORESIGHT.

» Mais j'ai voyagé moi dans les

» Sphères céleſtes, je connois les
» Signes, les Planettes & leurs
» maiſons; je calcule leurs mou-
» vements directs ou rétrogrades,
» *les Sextiles, les Quadrates, les*
» *Trimes, leurs oppoſitions, les*
» *Trigones ignés & les Trigones*
» *aquatiques*. Je ſçai ſi la vie ſera
» longue ou courte, heureuſe ou
» malheureuſe; ſi la maladie ſera
» curable ou incurable, les jours
» fortunés, les entrepriſes favo-
» rables, les biens perdus recou-
» vrés; je ſçai....

SIR SAMPSON.

» Je ſçai, moi, la grandeur du
» pied du Roy de la Chine, j'ai
» baiſé la pantoufle du grand Mo-
» gol & j'ai chaſſé ſur un élé-
» phant avec le Kam des Tarta-
» res....

FORESIGHT.

» Et moi je ſçai quand les
» voyageurs mentent ou parlent

» vrai, & toujours bien mieux
» qu'eux-mêmes, &c.

La querelle continuë en s'échauffant toujours davantage. Il y a d'autres scènes plus vives encore. M. de la Place a retranché fort à propos quelques indécences cyniques dont ce Théâtre Anglois fourmille toujours. Telle qu'est la Pièce, on s'apperçoit bien encore que l'Auteur, M. Congrève, n'étoit pas fort scrupuleux.

M. De la Place nous promet, dans un court avertissement, l'Histoire du Théâtre Anglois, où sans doute il nous fera bien connoître tous les Auteurs dont il nous a analysé les Pièces. En attendant nous placerons ici quelques particularités sur M. Congrève qui nous est déja un peu connu.

Il étoit né en 1672. d'une bonne & ancienne famille du Comté de Stafford. Il étudia d'abord les Belles-Lettres, puis le Droit qu'il abandonna pour se livrer à la Poësie. Il

composa à 19. ans sa première Comédie intitulée *le Vieux Garçon* ; & depuis ce tems-là il continua de travailler pour le Théâtre. On a toutefois quelques autres Ouvrages de lui : le recueil de tout ce qu'il a composé occupe trois Vol. in 8°. dont on a deux Editions l'une de 1710. & l'autre de 1730. M. Congrève a aussi revu la Traduction de l'Eneide par M. Dryden : celui-ci l'avouë dans son Epitre Dédicatoire au Marquis de Normanby, & il fait à ce sujet l'éloge du reviseur. D'autres ont donné de grandes louanges au caractère de Congrève ; c'étoit, dit-on, un homme *qui plaisoit toujours & qui n'offensoit jamais*. M. Pope l'appelle *un des hommes les plus estimables aussi bien qu'un des Ecrivains les plus délicats de son siècle & de son pays*. Il mourut le 19 Janv. 172$\frac{8}{9}$. & fut enterré dans l'Abbaye de Westminster où la Duchesse de Marlborough lui a érigé un monument.

ARTICLE CXII.

HISTOIRE DE MOULEY Mahamet fils de Môuley Ismaël Roi de Maroc. A Genève 1749. in 12. pag. 321. sans la Préface qui en contient XXIV.

NOus commençons cet article sans sçavoir trop à quel livre nous avons affaire. Est-ce un Roman, est-ce une Histoire ? Il s'y trouve des avantures qui approchent fort du Roman, & des récits qui semblent énoncer des faits réels. Si c'est un Roman, au moins n'est-il pas à craindre qu'il affoiblisse l'ame par de feintes tendresses. On parle plus ici de couper des bras, des jambes, des têtes ; d'étrangler, d'empaler & de bruler les gens, que de former des intrigues passionnées, ou de pousser des soupirs langoureux. Si c'est une Histoire, *quel plaisir* pour ceux qui la

liront de n'avoir aucun commerce avec une Terre qui produit plus de monstres parmi les hommes que parmi les animaux ! La Scène est en Afrique & dans le Royaume de Maroc, pays assez près de nous, mais plus barbare que les Contrées du nouveau monde.

L'Auteur en écrivant son Livre, a fait, pour ainsi dire, comme ces Anciens qui détournoient la tête en mettant le feu au bucher de leurs proches : *aversi tenuere facem.* Sa plume s'est presque refusée à des détails d'horreur, plus dignes d'occuper un Ecrivain de Maroc, s'il en étoit dans cette barbarie, qu'un François homme de Lettres, honnête homme, sage estimateur des choses & des sentiments. Nous croyons faire à peu près le portrait de cet Historien qui nous est d'ailleurs totalement inconnu.

Il intitule son Ouvrage : *Histoire de Mouley Mahamet, fils de Mouley Ismaël Roi de Maroc.* Ce der-

nier a vêcu & régné jusqu'en 1727. Le fils très malheureux & très-digne d'une meilleure fortune périt par la cruauté de son pere dès l'an 1706. Mouley Ismaël étoit né *Chérif*, c'est-à-dire fils de Roi, mais le trône ne lui appartenoit pas. Son neveu régnoit ; il gagna la confiance de ce jeune Prince pour le supplanter : il s'empara de la souveraine puissance dont il abusa pendant près de 60. ans. *Si* tout ce qu'on raconte de lui dans ce Livre est exactement vrai, il est comme surprenant qu'aucun de ses sujets ait pû lui survivre : c'étoit un jeu pour lui que d'abattre des têtes : Esclaves, Officiers, Sultanes, Princes de son Sang, tout tomboit sous son cimeterre au premier sujet de mécontentement qu'il croyoit avoir. Un jour ayant ordonné à ses Gardes de tirer sur des Esclaves Chrétiens, qui respiroient encore après les coups de sabre *qu'il avoit dech*argés sur eux,

malheureusement quelques
sifflerent à ses oreilles, il crut
en vouloit à sa vie, il en
fureur, il se jetta sur le Com
dant de cette Garde, il le
cra & plus de cinquante ho
avec lui.

Un tel homme, que l'
compare à Neron & à Tibè
qui n'est pas outrer le par
se laissa pourtant gouvern
une Sultane nommée *Zid*
plus méchante, la plus laid
plus dégoutante créature d
de. Elle étoit si sûre de
sance, qu'aucune des fem
Serrail ne lui faisoit om
elle en rassembloit un gran
bre pour flatter les passi
Mouley Ismaël, & elle
s'en défaire par le glaive
le cordon, quand ces malhe
Captives commençoient à
plaire.

Ici commence peut-être
manesque de cet Ouvrage.

négat, nommé Busquez, enleve d'Espagne une jeune personne âgée de 14. ans, & mariée depuis peu au Comte de Serrano. C'étoit une beauté parfaite, un caractère aimable, fait pour le bonheur d'un époux, tout autre que *Mouley Ismaël.* Le Serrail de ce Barbare, est pourtant la prison qu'on lui destine. Il est question d'abord de la faire Mahometane, & un Prêtre renégat, nommé Correro, entreprend cette œuvre détestable; il parle contre la Religion Chrétienne, il préconise l'Alcoran; la Dame Espagnole résiste quelque tems, oppose ses larmes, sa foi, ses espérances; mais trop jeune, trop peu instruite, dit l'Auteur, elle cede peu à peu, elle ne veut pourtant qu'être Musulmane à l'extérieur, & conserver le Christianisme dans l'ame, s'imaginant qu'un tel accord est possible & excusable; mais malgré *ses remords*, elle fait enfin

profeſſion ouverte & entiere, à ce qu'il paroît, du Mahométiſme; après quoi, elle conſent, toujours par force, à devenir Sultane; on l'appelle *Selime*, elle donne à Mouley Iſmaël un fils, qui eſt *Mouley Mahamet*, l'objet & le héros de cette Hiſtoire. Tel eſt le précis d'une narration bien ornée d'incidents, d'épiſodes, de raiſonnemens dans l'ouvrage de notre Auteur. On trouve à la page 61. que le renégat Correro étoit *aveugle*, *au point de croire* que *la Religion* (Mahométane) *étoit l'unique*; & tout de ſuite, que *les Sciences lui avoient malheureuſement appris à douter de tout*. Si ce Renégat *doutoit de tout*, il ſemble qu'il ne pouvoit pas *croire* que la *Religion* de Mahomet fût l'*unique*.

Plus haut (à la page 36) on dit que la Comteſſe de Serrano avoit été à peine inſtruite des éléments de la Religion Chrétienne *par des femmes qui l'ignorent & qui font*

profeſſion de l'enſeigner à la jeuneſſe de leur ſexe. Cette critique eſt trop générale & fait injure à près de la moitié du Chriſtianiſme. Combien de femmes Chrétiennes très-inſtruites & très capables d'inſtruire leurs ſemblables !

Dans les pages ſuivantes, on repréſente la Comteſſe ou la Sultane Selime, plus conſtante dans la foi qu'elle devoit à ſon époux, que dans la Religion de ſes Peres ; on la montre, comme perſuadée par un mauvais raiſonnement du Renégat Correro, qui veut lui prouver ſérieuſement que, ſi elle demeuroit fidéle à ſon premier époux, elle ſeroit punie en l'autre monde : il *l'effraya,* dit-on, *par la crainte de l'autre vie en lui faiſant un crime de ce qu'elle prenoit pour le dernier trait de la vertu.* On peut douter que ces hypothèſes ou ces ſituations ſoient bien naturelles, ſurtout à l'égard d'une perſonne à qui l'on ne refuſe pas le talent de

bien penser & de bien exprimer ses sentimens.

Quoiqu'il en soit, Selime, devenuë mere de Mahomet, fut du moins heureuse quelque tems avec ce fils qui lui ressembla & qu'elle prit soin de bien élever. Par ses soins on vit dans le Palais du Roi de Maroc un jeune Prince sensible à la vertu, aux belles connoissances, aux devoirs de l'humanité. *Mouley Ismaël* l'aima, & Selime lui devint chére à proportion. Ç'en étoit trop pour ne pas piquer la jalouse Zidana, mere aussi d'un fils nommé *Mouley Zidan*, beaucoup plus féroce que Mahamet, mais capable toutefois d'aimer un frère & d'estimer la supériorité de son mérite.

Si *Mouley Ismaël* n'avoit pas porté jusqu'à la folie ses lâches complaisances pour Zidana, Selime & son fils seroient parvenus au premier rang de la faveur, & la Cour de Maroc auroit pû s'apprivoiser, se policer. Mais aussitôt que *la*

terrible Sultane eut parlé, Mahamet fut éloigné sous prétexte d'aller prendre possession d'un Gouvernement de Province, & sa mere Selime fut en butte à toutes sortes de calomnies. Elle succomba enfin sous les coups de sa puissante rivale. Une bague enlevée par Zidana & donnée à un jeune Maure, nommé Abdulmen, fournit le nœud de l'intrigue. On fit entendre à Mouley Ismaël que ce bijou n'étoit plus chez Selime, parce qu'elle en avoit fait présent à Abdulmen pour qui elle avoit des complaisances. Mouley Ismaël saisit l'accusation, il demande la bague, Selime ne la trouve point, Abdulmen & elle sont poignardés sur le champ. *Zidana* se vante de sa victoire, & son imbécille époux révère encore ses caprices & ses volontés. Nous ne sçavons si tout cela est vrai, au moins n'est-il point d'histoire où les garants dussent être cités avec

plus de fidélité & de précision.

Le reste de cet Ouvrage, est la vie & l'éloge de Mahamet. Gouverneur de la Province de Taroudante, il fit le bonheur des peuples, il encouragea les Arts, les talens, le Commerce; ce qu'il faut concevoir avec les modifications qu'indique assez le climat barbare où il étoit né. Quelquefois les ordres de son pere *Mouley Ismaël*, le rendirent sanguinaire, il se reprocha des cruautés ausquelles il n'auroit pu se refuser, sans exposer sa propre vie; il fit quelques voyages à la Cour, qu'il trouva toujours pleine de sang, & couverte de cadavres. Depuis la mort de Selime, & l'absence de Mahamet, Mouley Ismaël & Zidana, n'ouvrirent presque plus la bouche, que pour ordonner des meurtres. On sentit enfin la tyrannie, & le joug devint insupportable. Plusieurs Talbes, (ce sont les Prêtres du pays,)

plusieurs Alcayds, (ce sont les Gouverneurs & les Grands;) offrirent à Mahamet, de se ranger sous ses loix ; ils le presserent de rendre à la nation sa tranquillité, & de regner à la place de deux monstres qui dépeuploient la terre.

Une Couronne, même à Maroc, a toujours des charmes : Mahamet se laissa éblouir, il leva l'Etendard de la révolte. » Il » écrivit au Roi, aux Alcayds & » aux Talbes du Conseil, à Zida- » na & à ses freres, qu'il pre- » noit les armes, non contre son » pere, mais contre la tyrannie. » Les motifs de sa révolte, le » sang le plus beau de l'Univers » qui couloit dans le Serrail ; le » plus généreux dont les échaf- » fauts dégoutoient par la mort » des Alcayds ; le plus infortu- » tuné & le plus digne de com- » passion, celui des peuples sa- » crifiés *dans les villes* à l'avarice

» de son pere ; le plus respecta-
» ble ; celui des Talbes égorgés
» jusques dans les Mosquées ; ces
» motifs si pressans & si sensi-
» bles, étoient exposés dans ses let-
» tres avec toute leur force. »

Les préparatifs de guerre suivirent bientôt la publication du manifeste. Mouley Mahamet avoit des troupes affectionnées, disciplinées & assez nombreuses pour conquerir tout le Royaume, si ses ennemis n'eussent été que des braves, ou des gens d'honneur ; mais Mouley Ismaël mettoit bien plus en œuvre la fraude & l'artifice, que la force & la valeur. Après des campagnes glorieuses, dont le détail intéresse dans cette Histoire, Mahamet est trahi, conduit à son frere Mouley Zidan qui veut le sauver, qui obtient même sa grace ; mais le féroce Ismaël, en lui accordant la vie, ne renonce pas au plaisir barbare de le faire souffrir ; on coupe la

main droite & le pied gauche au malheureux Prince, qui ne survit que quelques jours à ce supplice. La cruelle Zidana est encore violemment soupçonnée d'avoir avancé sa mort par le poison. » Ainsi mourut, dit l'Auteur, » le Chérif Mouley Mahamet. Ce » que l'on sçait de son histoire, » fait regretter ce que l'on en » ignore. Il attira sur lui tous » les yeux de l'Afrique, par le » spectacle des plus grands ta» lents, & des plus heureuses » qualités. Il y joignit celui des » vertus, plus rare & plus néces» saire dans ce pays. Fait pour » commander pendant la guerre, » il y fut le plus grand Capi» taine de son tems; né pour gou» verner dans la paix, il fut dans » la Province de Taroudante le » pere des Arts, le créateur de » l'industrie & de l'émulation &c.

L'Auteur raconte aussi la mort funeste de Mouley Zidan: c'étoit

le fils bien aimé de Zidana, mais devenu ſuſpect au Roi de Maroc ſon pere, rien ne put le ſouſtraire aux fureurs de ce Prince. Toute la ſuite de l'ouvrage juſqu'à la fin eſt le détail des autres meurtres ordonnés ou commis par le déteſtable Mouley Iſmaël. En liſant tout ceci on ſe dit à ſoi-même : *Quand viendra donc la mort de ce barbare ? Le Soleil verra-t-il toujours dans ſa courſe un monſtre qui deshonore l'humanité ?*

Iſmaël meurt enfin comme un ſcélérat, & il prétend ſe faire regretter en nommant un ſucceſſeur qu'il eſtime plus méchant que lui : ce qui prouve apparemment que l'Afrique eſt un climat inépuiſable en vices comme en poiſons.

Ce livre eſt l'ouvrage d'un homme d'eſprit, d'un Ecrivain qui penſe aſſez noblement ; nous y ſouhaiterions de tems en tems du naturel, de la clarté, des graces *ſans* parure. Nous croyons que

:ur Anonyme peut acquerir
ment ce point de perfection,
ı'il ne nous sçaura pas mau-
;ré de lui avoir témoigné sur
nos désirs très-subordonnés
:urs à ceux du Public.

RTICLE CXIII.

:TIQUE FRANÇOISE
'usage des Dames, avec des
:emples. A Paris, chez Nyon
, Quai des Augustins, à
)ccasion. 1749. 2. vol. in
. Ier. pag. 402. second pag.
)4.

Oilà un Auteur qui consacre
ses travaux à l'instruction des
:s. Il avoit déja publié pour
ıne Rhétorique : ne viendra-
ıas dans l'esprit à quelqu'un
ımposer une Physique, une
physique, une Géométrie à
ısage ? Car les Dames de ce
ne sont pas effrayées de la

séchereſſe, & de la ſublimité des Sciences abſtraites, & il s'en trouve encore un plus grand nombre qui étudient la Phyſique & la Géométrie, qu'il n'y en a qui s'appliquent à la Poëſie & à l'Eloquence. Nous ne voyons pas qu'on parle de ces connoiſſances littéraires dans le dénombrement que l'Ecriture fait des qualités & des vertus de la femme forte; mais il faut convenir auſſi qu'on ne les lui interdit pas; nous ajoutons ce correctif pour ne pas trop fâcher notre Auteur. Car il prétend que, ſi les femmes ne cultivoient pas leur eſprit par l'Etude, on verroit la France retomber dans *ſon ancienne barbarie*, & renaître *ces temps de ténèbres & d'aveuglement*, *o*[ù] *les Moines ſeuls avoient droit* [de] *ſçavoir lire*. Si le deſtin des Lettres eſt attaché au ſçavoir [des] Dames, eſt-il quelqu'un qui [ne] doive tenir compte à l'Auteur [du] ſoin qu'il prend de les inſtruir[e]

de les encourager à cultiver leur esprit ?

Il n'est point de genre de Poësie depuis le Poëme Epique jusqu'au Triolet, dont on ne parle dans cette Poëtique. On juge bien que tant de sujets ne peuvent être ni approfondis ni traités avec l'étenduë que demanderoit un Sçavant qui veut sçavoir à fond sa matière. L'Auteur instruit des Dames, une Littérature légère leur suffit. Il veut leur former le goût; leur apprendre à penser & à juger avec discernement de la beauté & de la délicatesse de la Poësie. Les exemples devoient lui être d'un grand secours pour arriver à ce but. Il les a peut-être trop multipliés, & ils font la très-grande partie de cet Ouvrage: il a senti qu'on pourroit le lui reprocher, & il se justifie en deux mots: *les exemples sont trop longs; qu'importe*, répond l'Auteur, *pourvu qu'ils soient beaux ?* Mais ils

ſont trop nombreux, trop accumulés ; on peut les paſſer, ajoute-t-il. Un Lecteur fatigué de trouver ſans ceſſe un grand nombre de Piéces qu'il ſçait par cœur, & qu'il a luës cent fois pourra dire avec autant de raiſon : pourquoi donc les imprimer ? & faire deux volumes d'un ouvrage, qui ſeroit infiniment petit, ſi on n'avoit conſulté dans les citations que l'inſtruction & la néceſſité ?

On n'attend pas de nous que nous rendions un compte détaillé de cet ouvrage. Il ſuffit pour en faire connoître le mérite de s'attacher à quelques morceaux. Le premier Chapitre qui traite de *la verſification* nous a paru intéreſſant. L'Auteur prouve fort bien qu'il faut dans notre verſification s'aſſujettir à la meſure & à la rime; en vain quelques Auteurs ont tenté de ſecouer ce joug ſalutaire, perſuadés que la rime glaçoit l'imagination, & éteignoit ce beau

feu, cet Enthousiasme, qui enfantent les images brillantes de la Poësie. Les vers non rimés qu'ils ont faits pour en inspirer le gout, sont fort propres à démontrer la nécessité, & les avantages de la rime. Après tout, un esprit Philosophique pourroit soutenir que les vers non rimés ne nous déplaisent à présent, que parceque l'oreille est accoutumée à la rime. On ne peut disconvenir que la rime ne soit un plaisir de convention, & un goût de Méchanisme; si dès l'enfance on accoutumoit notre oreille à des vers non rimés, la rime ne nous séduiroit plus, nous fatigueroit peut-être. L'oreille se fait à tout, & ce n'est que parcequ'un son est nouveau, qu'une cadence est nouvelle, qu'elle en est choquée. N'en est il pas peut-être de ces gouts comme des modes? Un chapeau pointu à grands bords plaisoit jadis; les yeux y étoient ac-

coutumés; il auroit fait rire, il y a quelques années sous le régne des petits chapeaux. Ceux qui ont voulu proscrire la rime devoient partir de ce principe & y revenir sans cesse; mais il vaut encore mieux s'en tenir à la rime, & rejetter, comme dit notre Auteur, *toutes les opinions nouvelles dans les affaires de Littérature, comme dans celles de la Religion.*

Nous ne suivrons pas notre Auteur dans ce qu'il dit du Poëme Epique, & du Poëme Dramatique. Ce sont les deux grands morceaux de cette Poëtique; mais l'analyse de ces deux morceaux rendroit cet extrait interminable, & on a tant écrit sur ces matiéres que nous aimons mieux nous attacher à des sujets moins vastes, & qui seront aussi propres à faire connoître le gout & le style de l'Auteur, les graces, l'élégance & l'ame qu'il communique à tous les genres de *Poësie* dont il parle.

L'Ode est le genre de Poësie le plus difficile, & il est donné à peu de personnes d'y pouvoir réussir. » Un homme d'esprit, observe » notre Auteur, réussira dans un » Madrigal, dans un Sonnet, dans » une Epitre, que sçai-je, peut être » même dans une petite Comé» die, où des pensées délicates & » ingénieuses, semées abondam» ment dans une intrigue bien conduite, suppléeront aux tableaux vrais des mœurs & à l'imitation de la belle Nature; mais jamais un homme qui n'aura que de 'esprit, ne pourra s'élever à 'impétueuse sublimité de l'Ode, qui demande le génie le plus *clatant* & le plus vigoureux. « te réfléxion est très-vraye, & devroit faire renoncer au e lyrique quiconque ne sent ce feu créateur, cet enthou- e divin qui échauffe, qui ›orte. L'Ode ne connoît de médiocrité. Si elle ne

charme pas, elle ennuye, si elle ne remuë pas l'ame fortement, elle la jette dans une espéce d'anéantissement.

L'Auteur observe que ce désordre permis & même recommandé dans l'Ode » ne consiste pas à lancer au » hazard des idées éblouissantes, » ni à étaler avec Emphase un » galimathias pompeux. Ce désor» dre ne doit peut-être avoir pour » objet que le retranchement des » liaisons grammaticales, & de » certaines transitions scrupuleu» ses qui ne servent qu'à énerver » la Poësie Lyrique; mais je crois » qu'une foule de pensées brillan» tes mises au bout les unes des » autres sans ordre, sans suite, » sans liaison, ne pourroit jamais » faire une belle Ode, avec quel» que force & quelque énergie » qu'elles fussent exprimées. Tous » ces rapides traits de lumière é» blouiroient sans éclairer, toute » cette bruyante cacophonie étour-

» diroit,

» diroit, & ne produiroit aucune
» sensation agréable.

On distingue deux sortes d'O-
des, l'Ode Pindarique, & l'Ode
Anacréontique. La premiere, chan-
te les Dieux, les Heros & les com-
bats. La seconde chante les plai-
sirs, les jeux & le vin. Rousseau
est un modéle parfait, & peut-être
inimitable de l'Ode Pindarique;
dans ses Odes sacrées, & dans ses
Odes profanes, on est frapé de la
force & de la grace de ses peintu-
res, de la richesse de ses expres-
ions, de la sublimité de ses pen-
ées, de la douceur & de l'harmo-
ie de sa versification. Partout on
nt un feu, une ame, un enthou-
isme lyrique. Despreaux voulut
xercer dans le même genre, &
une Ode dans le goût de Pinda-
sur la prise de Namur. Notre
eur fait une critique sensée &
nieuse de cette Ode, qui n'a
ace, ni force, ni harmonie.
e *peut la lire à côté de celles*

de Rousseau, sans lui appliquer presque à chaque Strophe, & souvent à chaque vers, ce jugement du *Temple du Goût*.

> On vit des traits manqués du pinceau foible & dur,
> Dont il défigura le vainqueur de Namur.

Rousseau n'a pas moins brillé dans l'Ode Anacréontique. L'Auteur en cite, selon sa méthode, quelques-unes, dont la beauté & la facilité sont incomparables : on lui sçaura gré d'avoir pris la défense des Odes Anacréontiques de M. de la Motte. Ces Odes sont pleines de douceur, d'élégance & de délicatesse. On a reproché à ce Poëte d'être trop moral dans ses Odes. » Pour moi, » répond notre Auteur, j'avouë » que je ne suis pas de ceux qui » font un crime à M. de la Motte » de toutes les moralités, & de » toutes les graves Sentences dont » ses Odes sont remplies ; la raison » sur laquelle je me fonde, pour » parler ainsi, c'est qu'il me sem-

» ble, que je n'en trouve guéres
» moins dans les Odes de Rouſ-
» ſeau même, & dans ſes Odes les
» plus admirées. « Il juſtifie ce jugement en rapportant un grand nombre d'exemples qui prouvent que Rouſſeau moraliſe autant que M. de la Mothe.

» Le Poëme Epiſtolaire eſt le
» genre de Poëſie le plus libre. Il
» n'eſt borné ni dans le choix des
» *ſtiles*, ni dans celui des objets,
» ni dans la meſure des vers qu'il
» employe. Tout lui convient: il
» tire parti de tout. « L'Auteur le juſtifie en citant des exemples de nos différents Poëtes; le ſtile fleuri, gracieux, délicat, harmonieux fait le caractère des Epitres de M. Greſſet. Le ſtile ſimple, naïf, badin & même burleſque plaît auſſi beaucoup dans le Poëme Epiſtolaire. Ce Poëme peut cependant s'élever juſqu'à chanter les exploits glorieux des Conquérans. On cite, pour le prouver, la Deſcription

brillante que M. Boileau a faite, dans ſa 4^e. Epitre, du paſſage du Rhin : rien effectivement n'eſt plus beau & plus ſublime que cette Deſcription, & l'Auteur a marqué en caractères italiques quelques vers, qui lui ont paru plus frappans, & qui *méritent*, dit-il, l'*admiration de tout le monde*. Parmi ces vers, il appuye fort ſur celui-ci.

Mais Louis d'un regard ſçait bientôt la fixer :
Le Deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.

Mais eſt-il bien vrai que ce vers ſoit ſi beau & ſi ſublime ? ne préſente-t'il pas une penſée fauſſe & giganteſque ? car ſi M. *Boileau* entend le Deſtin dans le ſens de la Philoſophie payenne, le Deſtin étoit ſupérieur aux Dieux, à Jupiter même. S'il l'entend dans le ſens de la Philoſophie Chrétienne, le Deſtin ne ſignifie que les arrangemens d'une Providence ſupé-

rieure, qui ne dépendoient point des regards de Louis.

Pour ce qui regarde la Satyre, » notre Auteur déclare qu'il n'a » point de régles à prescrire sur ce » genre odieux, dans lequel il est » encore plus dangereux de réussir, » qu'il n'est honteux d'y échouer. » Loin de favoriser le funeste pen- » chant qu'ont les hommes à la » médisance & à la malignité, plût » à Dieu, *pouvoir* le réprimer & » le détruire tout-à-fait. La Poësie » est un art aimable & innocent, » qui ne nous est accordé que pour » plaire, & pour nous rendre ai- » mables. Pourquoi en intervertir » l'usage, & l'employer à nous » faire craindre & détester ? Un » Poëte est une Abeille qui ne doit » donner que du miel, & ne pi- » quer jamais. » Ces réfléxions prouvent, que l'Auteur est aussi estimable par son cœur que par son esprit, bien entendu pourtant *qu'on ne mette* pas au rang des

Satyres, une critique hônnête & polie. Cette critique est nécessaire dans la république des Lettres, & si elle pouvoit exercer ses droits avec liberté & avec discernement, elle arrêteroit peut-être ce déluge de livres frivoles, ce plagiat si commun, & surtout ce stile bondissant, épigrammatique, farci d'antithéses, de bluettes, & cette sorte d'esprit plus propre à éblouir & à étourdir, qu'à éclairer.

Le dernier livre de cet Ouvrage, parle de la maniere de traiter quelques-unes des principales passions; l'Auteur ne parle pas de ces passions en moraliste ennuyeux. Il n'a pas du entrer dans l'Analyse du cœur humain, ni développer la nature, la cause & les effets de ses mouvemens & de ses foiblesses. Il s'est contenté de prendre dans nos excellents Poëtes, les morceaux qui peignent avec le plus de force les passions, & d'en faire sentir l'art & la delicatesse. Parmi les passions,

celle sur laquelle il appuye avec le plus de plaisir, est *la tendresse du sang*. Cette Passion nous eût été inconnuë, si les citations multipliées de l'Auteur, ne montroient pas qu'il entend par la *tendresse du sang*, la tendresse d'un pere ou d'une mere pour ses enfants.

ARTICLE CXIV.

LA SCIENCE DU MAITRE d'Hôtel Cuisinier avec des Observations sur la connoissance & les propriétés des Alimens. A Paris, au Palais, chez Paulus Dumesnil, Imprimeur Libraire Grand Salle au Pilier des Consultations, au Lion d'or 1749.

NOus ne parlons pas de cet Ouvrage pour porter notre jugement sur l'Ordonnance d'un repas, sur la délicatesse des mets, & sur l'assaisonnement des ragouts. C'est une science qui nous seroit

peu, que nous ſerions fort à plaindre de poſſéder, & que nous n'envions pas à nos Apicius modernes; ils ſont les Juges compétens du mérite de cette ſorte de productions. Pour nous, nous voulons ſeulement dire un mot de la partie phyſique de cet Ouvrage, & de la Préface qui eſt ingénieuſe & bien écrite.

L'Auteur de cette Préface, après avoir fait ſentir la reconnoiſſance que nous devons à l'Auteur de la Nature, pour avoir attaché le plaiſir à la ſervitude, qui nous oblige de réparer nos forces par la nourriture; parle en Phyſicien habile de la variété infinie des ſaveurs; cette variété eſt ſenſible, non ſeulement dans les ſaveurs d'eſpéce différente; mais encore dans la même eſpèce de ſaveurs. La ſenſation *du Doux*, par exemple, n'eſt-elle pas ſuſceptible de différences, de dégradations, & de nuances preſque à l'infini? La ſcience

e la Cuiſine conſiſte à confondre, . mêler ces ſaveurs, de manière jue de cette *diverſité* de ſaveurs éſulte comme dans les ſons & lans les couleurs une *unité*.. Auſſi 'Auteur prétend-il qu'il y a une roportion harmonique entre les aveurs, comme il y en a une enre les couleurs; mais comme l'in;énieux Auteur de la Muſique ocuaire demandoit des yeux éclairés our juger de l'harmonie des couurs, notre Auteur demande des 'alais fins & délicats pour juger de harmonie des ſaveurs.

Le grand morceau de cette Préace eſt la juſtification de la Cuiine moderne. On accuſe cette Cuiine d'être meurtriére, de cauſer ne foule de maladies, & d'accéérer la fin de nos jours. Cette acuſation paroît injuſte à notre Aueur, & il réunit toutes ſes forces our en faire ſentir l'injuſtice. La hyſique lui prête des armes qui ui *paroiſſent* victorieuſes. » La

» Cuisine, dit-il, subtilise les par-
» ties grossiéres des aliments, dé-
» pouille les mixtes qu'elle em-
» ploye des sucs terrestres qu'ils
» contiennent ; elle les perfec-
» tionne, les épure & les spiri-
» tualise en quelque manière. Les
» mets qu'elle prépare doivent
» donc porter dans le sang une
» plus grande abondance d'esprits
» plus purs & plus déliés. De-là
» plus de vigueur & d'agilité dans
» le corps, plus de vivacité,
» & de feu dans l'imagination,
» plus d'étenduë & de force dans
» le génie, plus de délicatesse &
» de finesse dans nos gouts. Sera-
» ce donc trop s'avancer, que de
» placer les apprêts de la Cuisine
» moderne parmi les causes Phy-
» siques, qui du sein de la barba-
» rie ont rappellé parmi nous le
» régne de la politesse, des talents
» de l'esprit, des Arts & des Scien-
» ces ?... Depuis que l'usage des
» aliments qui croissent dans les

Pays chauds, s'est introduit à Amsterdam, on n'y voit plus, comme l'a remarqué M. Regis sçavant Médecin, la vingtiéme partie des maladies scorbutiques qu'on y voyoit auparavant. «

Ces raisonnements peuvent être rais jusqu'à un certain point. Il aroît sur que des mets grossiers & mal apprêtés procurent des diges-ions laborieuses, portent au cer-eau des esprits animaux pésans & assifs, qui doivent communiquer eur pésanteur à l'esprit & à l'i-agination. On peut donc dégager es mets des parties grossiéres qui es envelopent, les rendre plus lé-gers & plus spiritueux. Les mets insi préparés, font une digestion nticipée, & entrent plus aisément ans le sang & dans les vaisseaux. Mais on demande aux partisans de a nouvelle Cuisine, si des prépa-ations si sçavantes & si délicates, 'irritent pas l'appétit, n'excitent as l'intempérance, ne font pas man-

ger sans faim, & boire sans soif; & dès-lors, il n'est pas possible que la nature ne soit surchargée, les organes usés, & les facultés digestives bientôt ruinées. L'Auteur prétend, que ces malheurs n'arrivent qu'aux personnes qui ne sçavent pas se modérer; mais cette modération est-elle donc si aisée, lorsqu'un art assassin cache un poison subtil sous une sensation agréable? Les sensations ont été données par l'Auteur de la Nature, pour nous servir de guides dans la mesure de la nourriture que nous devons prendre, pour réparer nos forces; ces sensations sont-elles des guides bien sûrs, lorsque pour irriter l'appétit, on mêle, on confond, on décompose & quintessencie les viandes?

L'Auteur ne veut point se faire d'affaires avec la Médecine, & dans la crainte qu'elle ne réprouve la Cuisine moderne, il tâche de gagner le suffrage des Méde-

is. Il cite un ancien Auteur, qui
que *la science de faire la Cuisine,*
la servante de la Médecine. Co-
ina Medicinæ famulatrix est. L'art
l'apprêter les Alimens, appar-
ient, ajoute-t'il, à la *Diététique*,
aquelle a toujours été regardée
comme une partie très-impor-
ante de la Médecine. » Puis con-
inuant sur un ton badin & agréa-
e, il dit: Si jamais les Cuisiniers
font un Corps à Statuts, je crois
pouvoir assurer, au nom de mes
Confrères, qu'il ne leur arrivera
amais de songer à se soustraire à
a subordination où ils sont à l'é-
gard des Médecins, aucun exem-
ple ne sera capable de leur ins-
pirer des sentimens d'indépen-
dance. Puisse la Cuisine moder-
ne, par une soumission légitime,
mériter de la part de la Méde-
cine, le même honneur que l'an-
cienne en a reçu au commence-
ment de ce siécle! M. Lister cé-
lebre Médecin de la Reine Anne,

» a daigné corriger, publier & com-
» menter le Traité d'Apicius sur
» la Cuisine des Romains. La nôtre
» aspire à cet honneur, & elle se
» flatte, qu'après une certaine ré-
» volution de siécles, si quelqu'un
» des Ouvrages qui la concernent,
» échappe à l'injure des tems,
» quelque Médecin habile voudra
» bien se charger de le revoir, de
» le corriger & de le publier avec
» de doctes Commentaires. »

Il ne nous reste qu'à donner une idée des observations physiques de notre Cuisinier moderne. Communément ces sortes de détails ne coûtent pas beaucoup : les Livres & les Dictionnaires exposent fort au long les propriétés des alimens. Mais les observations de notre Auteur, ont le mérite d'avoir été faites par un Artiste habile & attentif, & d'être fondées sur une longue expérience; par là elles sont préférables aux observations de tant d'Auteurs, qui ne font que se copier, & qui copient jusqu'aux

fautes qu'ils trouvent. Nous allons citer quelques exemples, nous ne les choisirons pas, & nous les rapporterons dans les propres termes de l'Auteur.

» Le poivre excite l'appétit, for-
» tifie l'estomach, & appaise la co-
» lique.... Il faut l'employer sage-
» ment, parce qu'il échauffe beau-
» coup; ce qui fait que, s'il est bon
» pour les pituiteux & les phleg-
» matiques, il est nuisible aux san-
» guins & aux bilieux, qui n'en
» font pas un usage modéré.

» La qualité de la chair de bœuf,
» varie beaucoup, selon la diversité
» des pays & des pâturages. La chair
» de bœuf est trop nourissante, &
» fournit un aliment solide pour les
» gens d'exercice. Les autres en doi-
» vent user modérément, parce qu'-
» elle est un peu difficile à digérer,
» & qu'elle produit un sang épais.

» La chair de l'agneau est très-
» humide & phlegmatique, ce qui
» est cause qu'elle fait une nourri-

» ture rafraîchiſſante, mais peu » ſaine,& qui fait un mauvais ſang. » On ne doit en manger que mo» dérément, & lorſqu'elle eſt bien » rotie & aſſaiſonnée de ſels.» Ceci ſuffit pour faire connoître le ſtile de notre Auteur Cuiſinier, & le mérite de ſes obſervations phyſiques.

ARTICLE CXV.

POEMATA DIDASCALICA nunc primum vel edita vel collecta. Tomi III. in-12. Pariſiis apud Petrum Ægid. le Mercier, via Jacobæâ &c. *Recueil de Poëmes didactiques trois vol. in-12. A Paris chez le Mercier rue S. Jacques. M. DCC. XLIX.*

UN fameux Critique * diſoit, il y a quelques années, qu'*au-*

* *M. l'Abbé D. F. Obſervat. Lettre LXIX.*

des vers Latins les vers Fran-
n'étoient que des colifichets
ares. Si ce jugement eſt ſolide,
me il y a toute apparence, le
e que nous annonçons doit
faire honte à nos Rimeurs
ernes. Car c'eſt un des bons
ueils de Poëſies Latines qu'on
vus depuis longtems. Nous ne
vons tout détailler, il faut par-
rir ſeulement, & dire néan-
ns quelque choſe qui donne
de l'ouvrage.

'Editeur a penſé que tous ces
mes didactiques méritoient d'ê-
conſervés, d'être raſſemblés
Corps, pour réſiſter mieux à
ure des tems, & aux cataſtro-
s littéraires. Bonne idée ſans
te, & d'autant meilleure, que
ieurs de ces piéces n'avoient
ais été imprimées, que d'au-
ne ſe trouvoient plus, & que
lupart avoient paru dans des
s trop eloignés pour être bien
nuës aujourd'hui. Ajoutons

que l'Edition qu'on nous donne a tous les agrémens qui peuvent flatter l'œil & plaire à des Lecteurs délicats.

Le premier de ces Poëmes intitulé, *les Songes*, eſt didactique ſuivant l'annonce ; mais il abonde néanmoins en Deſcriptions : c'eſt le moyen de faire gouter davantage les préceptes ou les diſcuſſions phyſiques. L'Auteur fait des vers à l'ancienne mode, qui eſt conſtamment la meilleure : Voici un échantillon de ſon ſtyle. Il décrit comment les Songes en foule occupent le cerveau.

Jam membris infuſa quies, & bina recludit
Limina portarum Somnus pater : agmine denſo
Læta volant, penniſque leves emiſſa ſub auras
Undique compoſitos certant illudere ſenſus
Somnia, nocturnæque, cavâ ſub imagine, formæ.

multa è sylvis avium se millia
›munt
:cens ortâ ; aut æstatis tempore
mo
nultæ glomerantur apes &c.

a du même Auteur (le P.
) un autre Poëme intitulé *le*
imprimé dans ce Recueil
ı premiere fois ; un grand
e de Poësies diverses ; une
ation sur le *Culex* attribué
propos à Virgile ; des notes
trois Livres de la Poëtique
a ; & quelques autres peti-
ervations sur certains en-
lu Recueil.

Monde de Descartes, * Poë-
primé ici pour la première
:st singulier par la fiction,
clarté & la facilité des vers.
ète imagine que le P. Mer-
grand ami de Descartes, le
lans tous les atteliers où ce

---

lore Petro le Coëdic S. J.

Philosophe a fabriqué son monde. Les trois éléments sont ainsi représentés.

At quæcunque vigent nostrum diffusa
per orbem,
Materia triplicis genitalia semina claudunt,
Semina quæ primùm genuit vis concita
motus,
Perque vices iterum affrictu perimitque,
paritque.
Non sunt mole pari : tenuati pulveris
instar
Materiæ primæ trepidantia frusta feruntur,
Dumque sibi nullam retinent obnixa figuram,
Angustos quoscunque solent intrare meatus,
Et quæ dura magis facili pervadere nisu.
Altera, ceu torno parvos resecante tumores,
Materies adducta globi versatilis orbem
Affectare solet, primoque immersa elemento

rum liquidorum immensa volumina
exit.

ı materies vulgò *ramosa* vocatur
&c.

prendra envie à quelque
eux de comparer ce Poëme
quelques endroits de l'Anti-
éce, & avec l'Ouvrage de M.
ɔé Stay, Chantre du Systême
escartes en VI. Livres. Ces
ɔaraisons font toujours beau-
de plaisir, & nous y don-
ɔns ici volontiers quelques
ents sans l'abondance de no-
ıjet.

e Poëme du P. Lucas J. de
e & Voce est en deux Livres.
dit depuis longtems que c'é-
ɔlutôt la Méchanique du corps
'Orateur qu'on y décrivoit,
l'art de bien dire dont on y
ıoit des préceptes. L'art de
dire ne consiste pas seulement
la voix & dans le geste : sa
, sa partie fondamentale est

le *ſentiment*, qui ſuppoſe de l'eſprit, de l'intelligence, & qui ordonne *le feu* convenable à l'action. Or quand tout ceci ſe trouve dans un degré éminent, le *geſte* & la compoſition *de la voix* ne peuvent manquer.

Il y a dans ce Poëme des choſes très-eſtimables. Ce n'eſt pas pour lui donner un ridicule que nous y remarquons un endroit ſemblable à la Scène du Bourgeois Gentilhomme apprenant à prononcer les voyelles. Le Poëte dit que dans ſa jeuneſſe un ancien Maître de Poëſie lui apprenoit les principes de cette prononciation :

Ora, puer, tantùm rictu diſtende patenti,
Et vocalem animam recluſis funde labellis
Dicebat, ſonet A : mihi littera prima ſonabat ;
Dum ſenis ad nutum puerilia labra figu-
ro.

Hic rurſus, primis linguam tantùm apprime labris,
Exeat E : ſonat E, dum juſſus rumpitur ore
Halitus. Aſt iterum malam dimitte ſupremam,
Inſtabat, dabit I. Subito compreſſa ſupernè
Lingua ſonat, datur I, dum pareo. Juſſerat idem
Tenuem in ſe labris orbem ſinuare reductis :
Ore rotundato ſimilis mihi littera formæ,
Seu jam picta, oculos ferit O, dum verberat aures.
U quoque diducit buccas hinc inde tumentes.

Les Poëſies du P. Tarrillon J. ſont preſque toutes raſſemblées dans cette Collection : ce ſont d'abord ſes deux Poëmes didactiques *la Poudre à Canon* & *l'Art de converſer* ; enſuite *la Priſe de Namur*, *la mort de Saül* & d'autres

Piéces sur différens Sujets. Le seul *Namurcum expugnatum* suffiroit pour faire estimer la Muse de cet Auteur. Il feint, par exemple, que la Meuse à la vuë des François s'anime elle-même à la vengeance, & il la fait parler ainsi :

Heu! gentem invisam, & nostris fatalia ripis
Agmina! Num validi rumpentes sistere muri,
Num rupes potuere, altisve undantia fossis
Flumina? Per medias arces mediosque per amnes
Invenere viam; vires Europa coactas
Opposuit, totum in Gallos commovimus orbem;
Hispanos, Batavosque, Anglosque, Italosque, Sicambrosque:
Absumptæ in Gallos vires; soli omnia contrà
Ire viam, campisque ausi se credere apertis,

Proh

pudor! At credo, Divi vincemur inulti
etiam, nostrasque dabunt sua sub juga ripas? &c.

eci est de la Poësie du dernier
e, notre âge d'or. Le Poëme
iaque *Ars Jocandi** est à peu
du même tems, & mérite
e lû, au moins pour la Mé-
nique du vers. Les deux Poë-
sur le Caffé l'un de M. l'Abbé
lieu, & l'autre du P. Fellon
ornent aussi le recueil. Il sem-
qu'on doit donner le Prix au
nier, quoique le second ne
que pas d'agréments, & l'on
: ce dernier Auteur un Poëme
ore plus considérable sur *l'ai-*
:: Ouvrage pour lequel M. de
et a fait des notes Françoises
se trouvent à la fin du premier
ıme de cette collection.
On ne pouvoit oublier les Poë-

* *Auctore Michaele Hebert S. J.*

mes de *l'Or*, *du Tremblement de Terre* & de la *Musique* imprimés dès 1703 & 1704. mais toujours dignes de l'attention du public. Il y a plus de préceptes dans *l'Or* & dans la *Musique*; plus de descriptions dans le *Tremblement de Terre.* Il manque dans le Poëme de la *Musique* (peut-être le plus beau des trois) des caractères propres à représenter les plus habiles Musiciens soit antiques soit modernes. La fable absorbe une partie de cet Ouvrage; c'étoit un peu le défaut du tems; le P. Rapin lui-même a essuyé des reproches à ce sujet. Mais à tout prendre le P. le Févre (Auteur des trois Poëmes dont nous parlons) tient une place bien honorable parmi les Muses Latines. On jugera de son style par cette Description ou cette Critique de la Musique Italienne.

Sic primùm Italicis visa est spectanda Theatris

usica, purpureo suras evincta cothurno.
eu quibus illa sonis, quibus auribus illa pepercit !
ox vocem ducens per longa volumina crispat,
ox subsultanti similis descendit ad imum,
que repentino petit ardua summa rotatu :
rnamenta modis intexens omnia miris,
solita insolitis miscet discrimina vocum,
rtis amans nimiæ, studioque molesta placendi.

Le *Temple de la Tragédie* & la *einture* * n'ont que treize ou quaorze ans d'antiquité : nos Mémoi-s en firent mention dans le ɛms : celui de la Peinture surtout ccupe un assez long article au ois d'Août 1736. Nous disions

* *Auctore Franc. Mariâ Marsy.*

alors que *les beautés Poëti*
entre les mains de l'Auteur n
cédent point aux grands objets
toresques qu'il déploye avec b
coup d'art & de génie. Un Ol
vateur de ce tems-là écrivoit * :
à ce sujet que l'Auteur seml
aspirer au titre de Prince mod
de la Poësie Latine. Ces éloges,
joignant ceux qu'on donna
Temple de *la Tragédie*, ont
les premiers & les derniers
mérité l'Auteur.

On trouve de suite un bon
me sur la *manière d'écrire*
Lettre. * La matière est traité
vers élégiaques ; l'Auteur expi
ainsi le caractère & les talen
Madame de Sevigné.

Testis erit Sevinæa: suas me scribere
des
Si patitur, calamum commode
suum.

---

* *Observat. Lettre LXIX.*
** *Auctore Hervao de Montaign*

am purus nitor est, adeò sincera venustas,

Sic salibus condit scripta, lepore sales;

am facilis procedit epistola: penè videtur

Composuisse minor, quàm peraraffe labor.

Aussi cette Dame disoit elle-iême: *Je n'ai qu'un trait de plume: ainsi mes lettres sont fort négligées; mais c'est mon style, & eut-être qu'il fera autant d'effet u'un autre plus ajusté.* Elle deinoit juste & beaucoup mieux ue quand elle prophétisoit la hute de Racine, quand elle disoit ue ce Poëte *ne travailloit pas our les siécles à venir.*

Dans ce recueil de Poësies, antique est mêlé avec le modere. Au commencement du II. vol. n trouve *la Poëtique*, les *Vers-à-ye* & les *Echecs* de Vida. A la ête du troisiéme tome, on a mis *Pædotrophie* de Sainte Marthe.

& tout de suite les jardins du P. Rapin. Ces Poëmes si célébres enrichissent la collection, à peu près comme les Médailles d'or qu'on répand parmi celles d'argent passées pour enrichir les suites, où l'argent ne remplit pas tous les intervalles.

En retournant sur les traces du moderne, nous voyons ici d'autres Ouvrages qui nous feroient dire en style Poëtique, & d'après l'Auteur du Poëme de la Peinture;

O mihi quin fas est memori percurrere versu
Cætera *Calliopes* miracula!

La *Voliere*, (*a*) les *Etangs*, (*b*) les *Orangers*, (*c*) les *Cométes*, (*d*) les *Serins*, (*e*) le *Thé*, (*f*) la

(*a*) Auctore Joanne Roze S. J. (*b*) Auctore Franc. Champion S. J. (*c*) Auctore Gulielmo Veschambez S. J. (*d*) Auctore Steph. Aug. Souciet S. J. (*e*) Auctore Ludov. Clairambault. (*f*) Auctore Petro

Montre, (*a*) l'*alliance des Fleurs*, (*b*) le *Baromêtre* (*c*) nous occuperoient longtems si nous voulions les faire connoître autant qu'il seroit nécessaire. Les deux Poëmes, venus depuis peu de Rome, l'*Iris* & l'*Aurore Boreale* brillent ici comme dans l'Edition particulière qu'on en a donnée au-delà des Alpes. Comme il n'y a que quelques mois que nous en avons rendu compte, nous sommes dispensés d'en parler plus au long. Nous dirons seulement que nos Extraits, qui n'avoient que le mérite d'une Analyse suivie avec des citations répanduës de côté & d'autre, ont fait juger que l'Auteur pourroit bien *aspirer à ce titre de Prince moderne de la Poësie Latine*, dont l'Auteur du Poëme de la Peinture s'est departi il y a bien des années.

Petit D. M. (*a*) Auctore Petro Escoulant S. J. (*b*) Auctore Patricio Trante, D. M. (*c*) *Auctore Lupo* Thomas S. J.

Nous voyons avec quelque peine que les notes du Mathématicien de Rome sur cette *Iris* & cette *Aurore Boréale* ont été supprimées dans le Recueil que nous annonçons. Il nous semble que ces notes étoient fort nécessaires pour l'intelligence des deux Poëmes, & nous ne rougissons pas d'avouer que, sans elles, nous ne serions jamais venus à bout des Extraits qui ont paru dans nos Mémoires. Ce n'est pas qu'il fallût absolument conserver tout l'appareil géométrique qui accompagne ces observations du P. Boscovich ; mais les explications, les raisonnemens, les anecdotes historiques ou locales, relatives aux deux Poëmes, auroient dû accompagner la nouvelle Edition. Le remède est encore possible, deux feuilles d'impression pourroient trouver place à la fin du II. ou du III. Volume.

L'eau de Goudron (Aqua Picata) spécifique tant célébré par

:vêque Anglois, M. Berkeley, urnit ici la matiére d'un Poëme ſez long. Le ſujet eſt neuf & ɔn peut eſtimer les talens du ɔëte par le morceau ſuivant. C'eſt Deſcription du mal qu'on ap-:lle *les vapeurs*, mal ſi commun contre lequel *l'eau de goudron* t ſouveraine :

:ſtis ea auguſtos petit ambitioſa pena-
tes
æcipue, nec qui reſplendet fulgor ab
auro,
:c quæ regificas vallat cuſtodia turres,
ıſſarumve moræ terrent, quin intima
lapſu
ıria furtivo penetrans, laquearia cir-
cum
ırea pervolitet; regali & ſede locata
cretum inſpiret regum ſub pectora vi-
rus.
nnis eâ ſubeunte retrò ſublapſa refu-
git
x animi, riſus fugêre, & dulcia ſomni
ınera; terrificis noctu mens turbida
monſtris

Exercetur, hebent præcordia tenta ma-
lignis
Flatibus; & cerebri triftes cæcique tu-
multus
Vicini heu! miferis intentant omina fati.
Non avium cantus, citharæ non fila fo-
nantis
Inflexêre ægris animos, non dulcis ami-
cus
Dulcibus alloquiis; cætus, lucemque
perofi
Quæfivere umbras atque ingemuêre re-
pertis &c.

En finiffant donnons quelque attention à l'excellent morceau qui termine le II. Volume du Recueil. Ce font, comme nous avons dit, des remarques fur la Poëtique de Vida. Et d'abord l'Auteur (le P. Oudin) rappelle à une forte d'examen la critique que fait Jules Scaliger de ce Poëme. 1°. Jules trouve mauvais que Vida joigne la propofition de fon Ouvrage avec l'invocation: délicateffe fuperfluë,

mme on le fait voir ici, car
ioique les Latins séparent ordi-
irement ces deux choses, il a
en pu être permis à Vida d'imi-
r Homére qui dit au commence-
ent de l'Odyssée : *dic mihi, Mu-
, virum* &c. 2°. Scaliger répand
autres scrupules sur l'apostrophe
ı Poëte au jeune Dauphin fils de
ançois I. & la plûpart de ses
bservations paroissent frivoles
ı P. Oudin : nous entrons fort
ıns cette Critique ou *Hypercri-
que* pour parler le langage même
: Scaliger : car ceci est véritable-
ent *Critique sur Critique.* Nous
rions pourtant un peu portés à
: pas excuser tout-à-fait ce vers
: Vida

*ec tibi parva ferunt jam nunc solatia
dulces.*

e dernier mot se rapporte à
fusas qui est à deux vers de-là,
paroît lâche en cet endroit ;
anguet hoc loco Epithetum illud,

dit Scaliger. Notre Auteur croit que d'autres le trouveront bien : c'est une affaire de *sentiment*, sur quoi il ne faut peut-être pas disputer.

Dans les autres notes du P. Oudin, tantôt il est question d'expliquer des endroits difficiles ; tantôt de montrer des rapports avec les ouvrages des anciens ; tantôt de fixer l'essence grammaticale de quelques termes ; tantôt de redresser le Poëte lui-même : ainsi quand Vida, dans son second Livre, blâme l'attention qu'a eu Homère de faire parler & agir les Dieux si souvent, quand il le réfute par cette raison toute Epicurienne, *que les Dieux ne se mêlent point des choses de la terre*, notre Auteur dit fort bien : *Hîc Vida desidero judicium.*

Dans le cours de ces notes, le livre de M. l'Abbé Batteux, (*Les beaux Arts réduits à un même principe*) se trouve quelquefois cité &

toujours loué avec effusion de cœur Il est appellé en un endroit *Ingeniosa & critico sale condita hominis benè litterati diatribe.*

ARTICLE CXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE.

DE LEIPSIC.

CAtalogi Bibliothecæ Bunavianæ specimen. 4° pag. 100. M. DCC. XLVIII. *Idée du Catalogue de la Bibliothèque de M. le Comte de Bunaw.*

On prépare le premier tome du Catalogue de cette grande Bibliothèque, & en attendant on publie ce plan général, dont on n'a tiré cependant qu'un petit nombre d'exemplaires.

La division du premie
de ce Catalogue est en tro
ties, dont chacune a plusie
vres. Par exemple, la pı
partie annonce en général l
ces de toute espèce d'éru
tant sacrée que profane,
montre au Livre I. les
Editions & Versions de la
au Livre II. les anciens
Grecs d'abord présentés en
tions, ensuite imprimés
ment, & rangés selon le
III. Livre les anciens Aute
tins distribués dans le mêm
que les Grecs; au Livre
Livres qui servent de fond
l'Erudition Juive & Mahor
comme le Talmud & l'
avec leurs diverses Ed
au Livre V. des mélanges
dition Latine, Italienne
çoise, Allemande, Anglo
La seconde partie compren
toire Littéraire, & elle es
buée en huit Livres, qui

ıt ce qu'on peut ſouhaiter ſur
:te matière. La III. Partie ren-
me les Ecrivains qui ont traité
l'étude des Langues : ce qui
xécute en quatre Livres. I. Phi-
ogues & Critiques. II. Epiſto-
res. III. Rhéteurs & Orateurs.
. Poëtes. On conçoit que dans
ıt ceci il y a des ſous-diviſions,
s claſſes ſubalternes. Nous trou-
ns ces ſous-diviſions & ces claſ-
; quelquefois ſi abondantes, qu'-
ès auroient pu (du moins quel-
es-unes) entrer dans des divi-
ns générales. Il ſemble qu'on ne
vroit pas craindre dans un Ca-
ogue de diviſer d'abord beau-
up, puiſque cette méthode for-
e un plan plus inſtructif & plus
mmode. Par exemple, on ne
ıttend pas à trouver ſous le titre
l'Etude des Langues, les Ora-
urs & les Poëtes. On pouvoit
ire une partie pour tout ce qui
ncerne la Grammaire, une au-
· *pour* l'Eloquence, une troi-
ne *pour* la Poëſie &c.

Ce *Prospectus* présente aussi des modèles propres à faire connoître les richesses de la Bibliothèque du Comte de Bunaw. Le premier modèle est pris de Xénophon dont on détaille les éditions, les versions, les explications, en sorte qu'on indique jusqu'aux morceaux particuliers qui se trouvent sur cet Auteur dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & ailleurs. C'est la même chose dans les autres exemples ou modeles qu'on propose ici : l'Auteur du Catalogue a choisi les Commentaires de César, les Œuvres d'Aristote, de M. Descartes, de Pétrarque, de M. de Thou &c, On sent qu'il a fallu de grandes connoissances pour dresser un état aussi exact de toute cette Littérature ; mais on sent en même tems qu'il ne seroit guères possible de suivre le même plan dans ces Bibliothèques immenses qu'assemblent les Souverains ou les Républiques puissantes. Un Catalogue

Bibliothéque du Roi Très-
n, rangé dans le goût de
, occuperoit peut-être plus
volumes in fol.

E GOTTINGUEN.

*nnalia Brixiensia Eminen-
Cardinalis Bibliothecarii
Mariæ Quirini Episcopi
sis Ducis, Marchionis,
&c. celebrata in Academia
gensi.* La vingtième année
iscopat de Monseigneur le
il Querini à Brescia célé-
ar l'Université de Gottin-
. pag. 94.

un Recueil de piéces des-
témoigner la reconnois-
e cette Académie envers
ard. Querini son bienfai-
son ami.

voit d'abord la Lettre de
minence à M. Guillaume
Professeur à Gottinguen,
remarque que parmi bien

des civilités, M. le Cardinal défend à son ordinaire l'Eglise Romaine & surtout la Cour du Pape Paul III. contre les invectives des Sectaires, en particulier du Professeur de Memmingen George Schelhorn.

On trouve ensuite une Lettre du célébre Jean Matthias Gesner par laquelle il remercie S. E. du présent qu'elle a fait de ses Ouvrages à la Bibliothèque de Gottinguen.

On passe de-là à la réponse de M. Feverlin, esprit modéré, à ce qu'il paroît, dans les controverses de Religion. Pour éluder toute dispute, il se jette dans une Dissertation purement littéraire, & sur laquelle nous allons insister quelques moments.

Il y recherche les premiers Essais de la Typographie Grecque sur le Nouveau Testament. On sçait que la Bible de Complute, imprimée sous les auspices du Card. Ximenez en 1514. est le

premier livre où tout le Nouveau Testament ait paru imprimé en Grec; mais 20 ans auparavant, Alde Manuce avoit publié en cette langue le commencement de l'Evangile de S. Jean dans la Grammaire de Constantin Lascaris, & en 1504 il avoit inséré les 6 premiers Chapitres presque entiers de ce même Evangile dans une Edition Grecque & Latine des Poësies de S. Greg. de Nazianze.

Ces Observations de M. Feverlin ne sont pas neuves. Gesner & Fabricius les avoient faites avant lui; mais personne ne s'étoit expliqué d'une manière aussi instructive sur cette Edition des Poësies de S. Gregoire. Elle est rare, & singulière par la façon dont Manuce y a fait entrer ces morceaux de l'Evangile. On compte d'abord neuf pages de la Traduction Latine des Poëmes du saint Docteur, puis on trouve un morceau de *l'Evangile de S.* Jean en Grec avec

le Latin vis-à-vis ; ensuite on compte sept pages de la même Traduction Latine, & l'on retrouve un autre morceau semblable, ce qui continuë en cet ordre jusques vers la fin du VI. Chapitre de l'Evangile selon S. Jean ; & cela n'empêche pas le Texte Grec des Poësies de S. Gregoire de paroître, soit vis-à-vis la Traduction Latine de ces Poësies, soit séparément ; c'est de cette seconde manière que l'exemplaire dont nous nous servons est distribué. Nous avons été assez heureux pour rencontrer sur le champ cette très-précieuse Edition ; sans quoi nous aurions eu beaucoup de peine à concevoir ce que dit M. Feverlin qui raisonne sur l'exemplaire qu'avoit possédé son pere.

Une Lettre de M. le Cardinal Querini, en réponse à celle de ce Professeur, nous apprend que S. E. a eu pareillement entre les mains ces *Poësies* de S. Gregoire de Na-

rianze de l'Edition de Manuce, conſervée dans la Bibliothèque des Chanoines Réguliers de Latran établis à Breſcia. Cet exemplaire contient même des particularités qui ne ſont ni dans celui de M. Feverlin, ni dans le nôtre, tiré de la Bibliothèque du Collége des Jéſuites de Paris. Il y auroit bien des choſes à obſerver ſur ce Livre ſi rare, mais la plupart ſeroient inintelligibles pour quiconque ne ſeroit pas à portée de voir l'exemplaire : ainſi nous terminons cet Article en diſant que le reſte du Recueil de l'Univerſité de Gottinguen contient l'explication de deux Médailles frappées à la gloire de M. le Cardinal Querini, avec un détail de la vie & des ouvrages de ce Prélat ſi célèbre parmi les Gens de Lettres.

De Vienne en Autriche.

Scientia rerum Naturalium ſive

Physica ad usus Academicos accommodata, operâ & studio P. Josephi Zanchi Soc. JESU Sacerdotis Tom. primus partem generalem Tom. secundus partem specialem continens. in 4°. apud Leopol Joan. Kaliwoda &c. M. DC *XLVIII.* Physique du P. Zanc en deux Tomes in 4°.

C'eſt un livre deſtiné aux E diants de Philoſophie : ils n' ſoient pas perdu leur tems ſçavoient au bout d'une année ce qu'on leur préſente ici. L' teur eſt clair, méthodique, diffus, bien inſtruit de tou Elémens de la Phyſique mod Qu'on ſe rappelle ce que les leurs Traités enſeignent des cipes des corps, de la diviſib de la matière, du mouvem du repos, des loix de la ſt des phénomènes de l'air, lumière, du ſon, des ſ Aſtronomiques, des Mét de l'origine des Fontaine

Plantes, des Bêtes, du corps humain &c. on se formera une assez juste idée de cet Ouvrage. Nous y remarquons un Article dont il faut avertir particuliérement.

C'est que l'Auteur rejette les tourbillons de Descartes sans admettre l'attraction Newtonienne qu'il traite, comme on fait d'ordinaire, de qualité occulte, & d'affection péripatéticienne. Mais quoiqu'il n'admette pas cette attraction, il imagine pourtant une pression, une gravitation de la matière éthérée dans la direction de la circonférence vers le centre. C'est, selon lui, la cause de la pésanteur, c'est par-là qu'il explique le mouvement des Planètes, le flux & reflux de la Mer &c. En un mot c'est comme la Base de tout son systême Physique. On lui objecte que ceci est nouveau; & il répond que toute nouveauté n'est pas proscrite; autrement, ajoute-t-il, on se feroit le

destructeur des Conceptions *humaines*, *comme Hérode égorgeoit les enfans dans leur berceau.*

De Tyrnaw en Hongrie.

Imperatores Orientis Compendio exhibiti è compluribus Græcis præcipuè scriptoribus, à Constantino Magno ad Constantinum ultimum. & expugnatam per Turcos Constantinopolim, studio Francisci Borgiæ Keri è Societ JESU Sacerdotis; Tyrnaviæ Typis Academicis Soc. JESU an. 1744. Abrégé de l'Histoire des Empereurs d'Orient depuis le grand Constantin jusqu'à la prise de C. P. par le P. Kéri Jésuite fol. pag. 569.

On a donné depuis quelques années à Venise une nouvelle Edition de toute la grande Histoire Bysantine en 23. tomes in fol. & c'est ce qui a fait naître l'Ouvrage que nous annonçons. Le P. Keri

a cru qu'un abrégé de cette vaste collection seroit une composi[illegible]n louable & utile. Il exécute son dessein dans un vol. assez court. Chaque Empereur y paroît depuis le grand Constantin jusqu'à la prise de C.P. & l'on trouve sous tous ces régnes à peu près ce qui peut satisfaire la curiosité d'un Lecteur ordinaire. L'Auteur dit que dans les points qui demandent de la critique, il n'a pas fait entrer tous les developpements qu'on pourroit peut-être souhaiter. Cependant, après avoir examiné son Ouvrage, nous jugeons qu'il indique assez les matières sur lesquelles il y a de la difficulté, & les explications qu'il convient d'y donner. Le style est simple & sans ornements propres de l'Histoire : aussi n'a-t-on prétendu faire qu'une Analyse un peu liée.

Nous apprenons qu'on prépare en France & en François une Histoire Bysantine, apparemment

aussi d'après la grande collection du Louvre : il semble que l'abrégé du P. Keri pourroit être de quelque utilité pour cette nouvelle entreprise littéraire.

ITALIE.

De Florence.

Nicetæ Collectio Artis Chirurgicæ è pluribus veteribus Medicis in quibus sunt Apollonius Citiensis de Articulis, Soranus de Fractorum signis, Oribasius de fractis & de luxatis &c. *Recueil fait par Nicetas de plusieurs anciens Ouvrages de Médecine &c.* A Florence fol. C'est une souscription que propose M. Antonio Cocchi Professeur d'Anatomie en cette Ville, & bien connu dans nos Mémoires. Il promet de faire imprimer dans le cours de cette année 1749. le Volume qui sera de 125. feuilles. Les Souscripteurs payeront d'avance la moitié du prix qui dans

son total sera pour eux de cinquante deniers d'argent ou 50. Jules *, & pour les autres de 70. Or cette Collection sera en Grec & en Latin ; le Grec est tiré d'un Mſ. de la Bibliothèque de Medicis, Impériale aujourd'hui. Fabricius dans sa Bibliotheque Grecque T. XII. p. 778. témoigne ses désirs par rapport à l'Edition promise dès l'an 1687. par Jacques Tollius, mais abandonnée depuis : nous sommes un peu surpris que M. Antonio Cocchi ne rappelle pas dans son *Prospectus* cet endroit de Fabricius, lequel ne peut qu'augmenter les empressemens du Public par rapport à l'acquisition du Recueil.

De Verone.

On a vû dans cette Ville une Lettre imprimée en 1747. sous ce titre : *De rotâ sub aquis circum-*

* Le Jules vaut environ 5. sols de notre monnoye.

actà. C'est une brochure de 10. pages in-12. L'Auteur (M. Joseph Torelli) y propose une rouë tournant sous l'eau même, dans les tems de cruës, où les rouës des Moulins étant submergées, ne peuvent tourner. L'artifice de la nouvelle rouë est fort simple. Les vannes dans leur longueur sont de deux piéces jointes l'une à l'autre par une charniere. A mesure que la rouë tourne, les vannes inférieures reçoivent toute l'action du courant en s'y présentant à contre-sens de la charniere, dans toute leur longueur ; au lieu que les supérieures se présentant dans le sens de la charniere, se plient & s'accourcissent en éludant l'effort de l'eau par une grande facilité à lui obéïr. C'est un jeu d'esprit : l'Auteur demande lui-même à quoi cela est bon ? Il convient fort ingénûment qu'il n'en sçait rien, & même que le mouvement de cette rouë est fort lent.

Avec le tems on pourra découvrir dans cette machine des avantages plus réels. Toute Théorie a ſon uſage, ſouvent éloigné. Il faut ordinairement une ſeconde & une troiſième invention pour en appliquer une première. C'eſt peut être ce qui fait diſputer leurs découvertes à la plûpart de ceux qui y réuſſiſſent.

ESPAGNE.

De Madrid.

Catalogo de los Actos Literarios de la Real Academia Medica Matritenſe ſiendo ſu preſidente perpetuo el ſeñor Doctor Don Joſeph Suñol &c. en Madrid en la imprenta del Mercurio. Año M. DCC. XLIX. Catalogue des Actes Littéraires de l'Académie Royale de Médecine établie à Madrid &c.

Cette brochure qui n'eſt qu'un placard, préſente toutefois un

mois de l'année (Juin, Ju
Août, Septembre sont les te
vacance.) Ils s'assemblent or
rement les Jeudis, & leur re
se fait à la S. Remy. Voici
ques-uns des objets qui
traités dans les séances du
d'Octobre prochain.

Miercoles I. el Doctor
Francisco Padros : *Sobre la i
ta ideà de* Malignidad, *que se
buye à las enfermedades ag*
Le Mercredi premier d'Oct
le Docteur Don François I
parlera sur l'*idée incertaine d*
lignité *qu'on attribuë aux ma*

ta Americana, Llamada por los Indios Simarouba. Le Jeudi neuviéme d'Octobre, le Docteur Don Jean de Ysasi Ysasmendi lira ses *Observations sur la nature & les vertus particulieres de l'écorce d'une plante Américaine, appellée par les Indiens* Simarouba.

Jueves 16. el Doctor Don Thadeò Oconell Proto-Medico del exercito de S. M. en Italia : *de las causas del pulso duro en el dolor de Costado &c.* Le Jeudi 16. du même mois le Docteur D. Thadée Oconell traitera des *causes de la dureté du Pouls dans la douleur de côté &c.*

D'ALCALA.

La España Sagrada del Reverendissimo P. Doctor *Florez, tercero tomo.* L'Espagne sacrée par le R. P. Florez troisiéme tome. Nous connoissons cet Ouvrage qui n'est peut-être pas encore tout-à-fait

imprimé, par l'éloge qu'en a fait le P. Marc Burriel Jésuite, Professeur de Philosophie à Alcala. Cet éloge est presque un juste volume. Chargé d'examiner le Livre & d'en rendre compte à ceux qui ont l'autorité publique, le P. Burriel est entré dans une discussion sçavante sur les qualités que devroit avoir une *Histoire de l'Eglise d'Espagne*, laquelle manque totalement à la Nation, & qui n'est point exécutée, comme il conviendroit dans le nouvel Ouvrage intitulé : L'*Espagne sacrée*. Nous admirons l'art singulier de cette censure ; on y donne des louanges au Docteur D. Florez, & l'on lui dit en même tems de très-bonnes vérités aussi bien qu'à la plupart des Ecrivains Espagnols. Pour qualifier un Livre de la manière dont le fait cet Examinateur ou Censeur, il faut non-seulement l'avoir bien lu, mais être capable de faire beaucoup mieux que l'Au-

teur ; il faut de plus avoir le courage de penser avec liberté & d'écrire de même.

De Gironne.

On voit en cette Ville un Globe terrestre tout à fait singulier, & tel peut-être qu'il seroit difficile d'en trouver un semblable ailleurs. Il est placé dans la Galerie extérieure de la grande Sacristie de la Cathédrale;& l'Auteur est Don François de Basterò Sacristain *Mayor*, Chanoine de l'Eglise de Gironne,& ci-devant Vicaire Géneral du Diocèse avant que son Oncle D. Baltazar de Basterò se fût demis de cet Evêché. Ce globe a deux palmes de diamètre : On y voit les principales Contrées de la Terre indiquées & coloriées, tous les cercles paralléles de dix en dix dégrés, la ligne équinoxiale avec ses 360. degrés ; & de quinze en quin-

ze passent les méridiens qui servent aussi de cercles horaires : le premier est déterminé à Gironne. On y voit de plus l'Ecliptique avec toutes ses divisions, & le Zodiaque avec ses Signes, le tout décrit & représenté dans une grande précision ; mais ce qui suit, est la partie comme principale, du moins la plus neuve & la plus curieuse. C'est ce que notre Mémoire appelle *les Usages décrits au pied du Globe*, on les explique ainsi :

La extremidad de la Sombra, que haze en si el mismo Glovo divide el Emisferio illuminado del obscuro, y la linea que haze se divide en dos partes que se llaman Linde Oriental la una, y Linde Occidental la otra : el Oriental asseña en la Equinoccial la hora Astronomica, y en la Paralela, que passa por el Zenith la hora Babilonica, y en la misma Paralela asseñala Linde Occidental la hora Italiana.

Se ve claramente quantas horas

hay de die; y quantas de noche en qualquiera region del Mundo, qual hora sea en qualquier parage, y assi mismo asseñala quantas horas a, que ha salido el Sol, y quantas tardarà a ponerse en todas partes, &c.

Les autres usages regardent le lever & le coucher du Soleil, pour les divers pays de la Terre, les hauteurs de cet Astre, à toutes les heures du jour, dans toutes les contrées du Monde, la mesure des distances d'un lieu à un autre, &c. Nous avons voulu représenter dans sa langue naturelle, la qualité particuliere de ce Globe, dont l'ombre seule suffit pour marquer les différentes heures; mais nous avouons qu'un coup d'œil instruiroit mieux sur cela que toutes les descriptions qu'on en peut faire.

PAYS-BAS.

DE MALINES.

Serenissimo Regioque Principi

Carolo-Alexandro Lotharingiæ & Barri Duci &c. pro sacrâ suâ Cæsareâ & Regiâ Majestate Mariâ Theresiâ supremo Belgii Gubernatori; dum post longam absentiam rediret in Belgium, & solemni pompâ Bruxellam ingrederetur. die 23. April. 1749. 4°. Typis Laurent. Vander-Elst, Typographi in foro. Compliment au Prince Charles de Lorraine sur son retour dans les Pays-Bas & son entrée à Bruxelles &c.

C'est un Poëme en vers héroïques. On représente de suite & selon l'ordre des faits tout ce qu'on a jugé de plus intéressant pour la gloire du Prince. On rappelle plusieurs particularités de la dernière guerre, & pour l'intelligence des événements les marges sont chargées de notes historiques & géographiques.

Les vers suivants feront juger du talent de cette Muse Belgique, qui nous est inconnuë: c'est

le commencement du Poëme.

Gratia Cœlitibus ! non irrita vota fuêre.
Annuit è cœlo votis Deus. Anxia dudum
Patria, quem multis cumulans altaria donis
Optavit toties reducem, Divosque poposcit
Tot lacrymis precibusque Ducem, jam missus ab aulâ
Austriacâ Magnæ studio donoque Theresæ
Incolumis nostras tandem pervenit in oras
Carolus, I, rescinde moras, i Belgica mater
Ac posito, quem jam prope toto squallida lustro,
Et bellis vexata & tanto orbata tulisti
Principe, nigro habitu, versoque in gaudia luctu,
Magnanimo Heroi, patriæque occurre parenti,
Felicemque illi, qui nobis auspice cœlo
Obtigit, adventum gratare in limina Belgî.

FRANCE.

De Lille.

La Dance aux Aveugles & autres Poësies du XV. siécle extraites de la Bibliothèque des Ducs de Bourgogne. Chez André Panckoucke Libraire. M. DCC. XLVIII. in-12. pag. 332.

Cet Ouvrage est un Recueil de Poësies antiques. Nous connoissons déja la *Danse aux Aveugles* par l'Extrait que nous en a donné M. l'Abbé Goujet dans le IX. Tome de sa Bibliothèque Françoise. Cette Piéce est de Pierre Michault, dont on a aussi dans le Volume que nous annonçons *deux Complaintes sur la mort de la Comtesse de Charolois*. De suite on trouve *le Testament de Maitre Pierre de Nesson*, *le Miroir des Dames* par Bouton, un *petit Traité du malheur de la France*, la Confession

de la belle fille, des *Ballades avec une dévote Oraison à Notre-Dame*, le *débat de l'homme mondain & du Religieux*.

Tout ce Recueil est d'autant plus estimable, qu'on l'a tiré d'un ancien Mss. des Ducs de Bourgogne. Quant au goût & au génie de ces compositions, on le connoît assez par les Extraits de la Bibliotheque Françoise. En ce tems-là, on faisoit parler *Entendement, Compassion, Indifférence*, &c. C'étoient les Héros qui occupoient la Scène. On remarque néanmoins dans ces vieux Rimailleurs, quelques traits de feu Poëtique, quelquefois du naturel, de l'expression, &c. mais en général....

..Nostri proavi Plautinos & numeros, & laudavere sales, nimium patienter utrumque
Ne dicam stultè, mirati. &c.

D'AVIGNON.

Claude de Lorme, Libraire-Im-

primeur, fait ſçavoir qu'il a un Manuſcrit, contenant l'Abrégé de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de M. Fleuri, & que pluſieurs perſonnes entendues lui ont certifié la bonté de cet Ouvrage. Il propoſe de l'imprimer en 6 vol. in-12. d'environ 600 pages chacun, dans le même goût à peu près, que l'Abrégé Chronologique de M. le Préſident Hénault; mais pour faciliter l'entrepriſe & l'acquiſition, il offre une Souſcription du prix de 9 liv. dont on payera 3 l. en ſouſcrivant, & 2 l. chaque fois qu'on recevra deux vol. Le prix ſera de 15 liv. pour les non-ſouſcripteurs, & l'on pourra ſouſcrire juſqu'au 30 Novembre prochain. On marque dans le Projet, un grand nombre de Villes, où l'argent & les Exemplaires ſeront delivrés. A Paris, chez Hériſſant, ruë S. Jacques; à Lyon, chez les Freres Bruyſet, & les Freres Duplain; à Bordeaux, chez Labothiere; à Arles, chez Gaudion; à Tou-

loufe, chez Gaspard Hénault; à Grenoble, chez Faure, &c. On peut fouscrire auffi à Madrid, à Turin, à Gènes, à Barcelonne, à Lisbonne, à Naples, &c.

De Toulouse.

Differtation fur la nature & la caufe de la Rage, dans laquelle on recherche, quels en peuvent être les Préservatifs & les Remèdes. Piéce qui a remporté le prix de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles Lettres propofé pour l'Année M. DCC. XLVIII. felon la fondation faite par la Ville de Toulouse, par M. de Sauvages, Con-eiller-Médecin du Roi, Profeffeur n Médecine, de la Société Royale es Sciences de Montpellier, & des cadémies d'Upfal & de Stokolm. . DCC. XLIX. Brochure in-4°. ges 60. Cette Differtation qui eft imée, fe trouve auffi à Paris z Chaubert, Quai des Augus-

L'Académie des Jeux-Floraux, sera la distribution des prix, le 3e. de May 1750. Elle annonce pour sujet de la piéce d'Eloquence, cette proposition : *Notre bonheur est en nous-mêmes.*

Cette année 1749. l'Ode qui a pour titre, *la Chasse*, a remporté le prix de ce genre d'Ouvrage. Le Discours qui a pour Sentence : *Aurum est periculum possidentium, enervatio virtutum*, a remporté le prix d'Eloquence.

Le Poëme qui a pour titre, *le Triomphe de la Vérité*, a remporté le prix de ce genre.

Le prix du genre Bucolique, a été adjugé à l'Idyle, *le Laboureur.*

Le Sonnet qui a pour Sentence : *Et statuit aquas, quasi in utre*, a aussi été couronné.

On a lu avec plaisir en cette Ville, un Poëme intitulé, l'*Epopée*, adressé à M. de Voltaire. L'Auteur feint qu'Apollon, ayant donné les lois de l'Epopée, afin qu'on

la distinguât des autres genres de Poësie, on vit naître Homère, Virgile, le Tasse, Camoëns, Milton, Voltaire, Fénelon, &c. Chacun de ces Héros du Parnasse, est peint des couleurs qui lui sont propres : nous nous souvenons de ce portrait d'Homère.

Reçois mon juste hommage, incomparable Homère,
Des Epiques Auteurs, le modèle & le pere ;
On ose en vain blâmer, tes Héros & tes Dieux,
Ton Siècle & non ta Muse, auroit dû penser mieux.
Ton art te doit sa gloire, & la Fable ses graces,
Si tu veillois toujours, Ciel ! qui suivroit tes traces ?

De Montpellier.

Cours de Chimie de Montpellier, par J. A. G. D. M. M.DCC.XLIX.

vol. in-12. de 200 pages, se trouve à Montpellier & à Ville-franche en Beaujollois.

Cet Ouvrage est un abrégé de Chimie, & contient les Discours que M. Fizes, Professeur de Médecine à Montpellier, fait tous les ans sur cette matiere. On y trouve les Opérations qui fournissent à la Médecine, les meilleurs Remèdes, avec des remarques physiques sur le Méchanisme de chaque opération, sur la maniére d'agir des Remèdes qu'on en tire, sur les différens cas où ils conviennent, &c. En un mot, c'est une matière Médicale-Chymique, qui ne peut qu'avancer beaucoup le progrès des Eléves de Médecine. L'Auteur de cet Ouvrage, est M. Gonthard, Docteur en Médecine; il a suivi longtems les leçons du sçavant Professeur, dont il indique les Opérations, & ceci est le résultat de bien des années d'assiduité & d'étude.

De Tulle.

Sermons & Panégyriques de M. l'Abbé de la Tour 2 vol. in 8°. chez Pierre Chirac Imprimeur du Roi de la Ville & du Collége.

L'Auteur de ces Sermons a prêché à Paris & dans plusieurs autres grandes Villes du Royaume. On nous promet dans le même format & dans un format in 12. (l'une & l'autre Edition correcte & agréable) une suite qui comprendra l'Avent, le Carême & divers autres discours sur différents sujets, soit Mystères, soit de Morale, soit Panégyriques. Voici les Sermons qui se trouvent dans ces deux Vol : sur les Missions ; sur l'esprit de la Visitation; sur la chasteté de la langue Françoise (*c'est une Dissertation*) ; sur la Canonization des Saints ; sur les Reliques; Panégyriques de Sainte Magdelaine, de Saint Ignace, de S.

endroits de ces Sermo
teur a de l'imaginati
un tour d'Eloquence ſc
ble, ſingulier quelqu
peut-être celui-ci qui
l'ouverture du livre. I
de la réforme que S
mile parmi les homm
de ſon Ordre. » Elle a
» dit notre nouveau
» le prodige de l'Ord
» vrault, où les Mini
» ſont ſoûmis a ſes Ep
» cette différence, ſi g
» Thérèſe, que les hor
» redevables de leur

& que par un excès d'humilité, qui a demeuré sans imitateur, comme il étoit sans exemple, ce grand homme se mit avec ses freres sous la houlette d'une Abbesse. « Cet Orateur paroît :emt de respect humain dans cer-ines apostrophes ou son zéle engage. Prêchant *sur les Missions 'trangeres*, il dit T. 1. pag. 33. C'est bien à vous, prétendus Ministres du Très-Haut, dont un duvet délicat reçoit les membres efféminés, dont un linge fin & une étoffe choisie flattent la chair sensuelle, dont les parfums & les essences chargent les cheveux empruntés, dont une folle magnificence ou une exquise simplicité étale le faste aux dépens des pauvres, dont le moindre travail, la plus légere pénitence altérent la foible santé; vous, dont les rares talens & la science profonde se bornent à diriger une partie de plaisir, à

» lier une conversation amusante,
» à faire la cour aux grands &
» ménager la fortune, & peut-
» être à mettre le comble au ridi-
» cule, par le bizarre mélange
» d'un désintéressement apparent
» & d'une ambition réelle, d'un
» zéle prétendu & d'une vérita-
» ble indolence, passant tour à
» tour du temple dans le cercle,
» & d'un sermon d'éclat à un fri-
» vole entretien : c'est bien à vous,
» dis-je, que le Seigneur a con-
» fié le salut du monde? « Nous croyons qu'à tout prendre ce Recueil doit picquer la curiosité du public & qu'on en verra la suite avec plaisir.

De Paris.

Jacques-François Quillau, Fils, Libraire, à Paris, rue Saint Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux Armes de l'Université, donne avis qu'il met actuellement en vente les Ouvrages suivans:

1°. *Méthode naturelle de guérir es maladies du corps & les dére-glemens de l'esprit qui en dépen-lent*, traduite de l'Anglois de M. *Cheyne*, Médecin & Mathémati-:ien Ecossois, & Membre de la Société Royale de Londres, par M. *de la Chapelle*, de la même Société, en deux Vol. *in* 12. 1749, sur la troisiéme édition du texte Anglois.

2°. *Recueil de différens Traités de Physique & d'Histoire naturelle*, propres à perfectionner ces deux :iences, par M. *Deslandes*, Vol. :-12 *fig*. L'Auteur en promet une ite tous les ans : ce Livre est 's-curieux par la diversité des ets qui y sont traités. *Le second 'ume est actuellement sous presse.*

°. Le même Libraire a sous e (en société) *l'Histoire gé-'e d'Espagne*, traduite de l'Es-ol de *Ferreras* par M. d'*Her-*, 10 Vol. *in*-4°. Outre les dont l'Auteur de la Traduc-

tion l'a enrichie, il a joint des Préfaces & des Dissertations très-curieuses au commencement de chaque Vol. Ce Livre est orné de Vignettes & de Cartes, & paroîtra incessamment.

Lettres concernant l'opération de la Taille pratiquée sur les deux sexes in-12, à la Haye.

On a dans ce Recueil 1°. une Lettre de M. le Cat, Docteur en Médecine & Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, en réplique aux deux réponses d'un Anonyme, Auteur d'un nouveau lithotome caché, insérées au Journal de Verdun mois d'Avril & de Mai. L'objet de cet écrit est de faire voir que l'*Instrument de l'Anonyme est dangereux, & que la méthode particulière qui en résulte, est la plus imparfaite de toutes celles qu'on a imaginées depuis longtems.* Nous croyons avoir remarqué dans cet Ouvrage beaucoup de précision, de clarté & de connoissances pra-

tiques ſur la matière en queſtion.

2°. Une Lettre du même (M. le Cat) en réponſe à celle de M. Louis inſérée au Mercure de Mai 1749. M. Louis eſt un jeune Chirurgien gagnant-Maîtriſe à la Salpétriére. Il s'étoit flatté d'avoir réuſſi dans une certaine Méthode d'opération de la Taille ; il avoit publié avec confiance ſes ſuccès. M. le Cat avoit avancé au contraire que *de trois perſonnes taillées par cette méthode , deux étoient mortes de l'opération , & la troiſiéme languiſſoit dans des tourmens qui en ſont les ſuites.* M. Louis inſéra, pour ſa défenſe , une Lettre dans le Mercure du mois de Mai dernier , & M. le Cat répondit le 14. du même mois, pour juſtifier les faits qu'il avoit avancés. C'eſt la matière de cette ſeconde Lettre du Recueil.

3°. Une Lettre de M. le Blanc Chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans à M. le Cat, pour démontrer

par des piéces authentiques, que de trois personnes taillées par M. Louis selon sa méthode, la première étoit déja morte quand on avoit fait l'opération ; la seconde étoit morte des accidens & des suites de cette taille ; la troisiéme étoit tombée dans un état déplorable en conséquence de la même méthode d'opération. Les deux dernières lettres sont encore de M. le Cat, un peu piqué des procédés de M. Louis & de son ardeur à contester des faits évidents. Il y a, comme on peut croire, dans toute cette controverse des termes énergiques, des avis capables de faire impression sur un jeune Chirurgien, qui doit avoir de la déférence pour d'anciens Maîtres. Tout ce que nous souhaitons, c'est qu'on l'excuse un peu en faveur de sa jeunesse, & qu'en le remettant dans la voye, on l'encourage à cultiver ses talens. On trouve des exemplaires de ces Lettres à Paris chez Chaubert, Quai des Augustins.

*Essai sur divers Sujets de Lit-
térature & de Morale.* Par M. l'Ab-
é Trublet de l'Académie Royale
es Sciences & Belles-Lettres de
russe, Archidiacre & Chanoine
e S. Malo, 4e. édition, re-
uë, corrigée & augmentée. 2.
omes in-12. chez Briasson rue S.
acques à la Science. M. DCC.
LIX. Cet Ouvrage, digne de
us en plus des attentions du
ublic, nous occupera très-agréa-
lement dans un Article de ces Mé-
oires. Nous ne pouvons aujour-
hui que l'annoncer, & avertir que
tte 4e. édition est augmentée
un Vol. entier. Nous souhaitons
rt que le 3e. vol. promis par
luteur paroisse bientôt.

*Recueil de plusieurs pièces d'é-
quence & de Poësie présentées à
Académie des Jeux Floraux,
nnée M. DCC. XLIX. avec
discours prononcés dans les
ssemblées publiques &c.* à Tou-

louse, & se vend à Paris chez De la Guette ruë S. Jacques in 12. pag. 241.

Ce Volume présente des Poësies qui ne sont pas toute du même mérite, & l'on y trouve des discours d'inégale beauté. Les Odes qui nous ont frappé davantage, sont la *Chasse* par M. de Marmontel, & les *Zéphirs* par M. le Chevalier Laurés. Le premier a remporté le prix des Jeux Floraux: le second a seulement concouru; mais nous remarquerons bientôt que, le jour de S. Louis dernier, il fut couronné, pour une autre Piéce, par l'Académie Françoise.

L'Ode de M. de Marmontel est un Poëme presque didactique; tant on y trouve d'instruction sur toutes les espèces de *Chasse*. Nous citerons par distinction la Strophe qui roule sur *la Chasse à l'oiseau*.

A la nature rendez graces,
Vous légers Citoyens de l'air;

Dont le vol plus prompt que l'éclair
Confond l'œil fixé sur vos traces :
Mais où vous frayer des chemins
Inaccessibles aux humains ?
L'Epervier leur prête ses ailes ;
Et des Cieux perçant le lambris ;
Il va saisir les tourterelles
Jusques sur le char de Cypris.

Les *Zéphirs* de M. le Chevalier Laurés sont dans un goût convenable au sujet. Les graces & la légéreté en font le caractère. Zéphire rafraichissant l'air & calmant les flots est peint dans cette Strophe que nous ne choisissons pas.

Toujours à mes vœux il conspire :
Dans les plus ardentes chaleurs,
Lorsque sur mes pas il soupire,
Tempé, je goute tes douceurs.
Au sein des flots quand la tempête
Fondant en éclats sur ma tête,
A glacé mes esprits d'effroi,
Si j'entens son tendre murmure ;

Dans le calme de la nature,
Je dors & vogue ſur ſa foi.

Dans les autres Odes intitulées; la *Peinture*, le *Feu*, les *Magiſtrats*, les *Larmes*, les *Romains* &c. on remarque des beautés avec des défauts. Il y a peut-être des longueurs, dans celle de la *Peinture* : le terme *preſtigieux* qui s'y trouve eſt-il aſſez autoriſé? De l'obſcurité dans celle du *Feu*; des penſées identiques, dans celle des *Magiſtrats*; du ſtyle Proſaïque, dans *celle des Romains*. L'Ode qui a pour titre les *Larmes* paroît préférable aux quatre que nous venons de nommer. Elle eſt adreſſée à Madame de Montégut Maîtreſſe des Jeux Floraux; ce qui donne occaſion au Poëte de faire un compliment dont la tournure a quelque choſe de ſingulier Il eſt contenu dans la dernière Strophe.

Mais, Dieux ! au bout de la carriere
Quel mouvement vient me troubler !

Les pleurs grossissent ma paupiere
Montégut tu les fais couler.
César pleuroit aux bords de l'Ebre
Sur la gloire d'un Roi célébre *
Qu'il égala par ses hauts faits.
Si loin encor de la victoire,
Puis-je trop pleurer sur ta gloire,
Que je n'égalerai jamais ?

Parmi les Piéces qui sont ap-
ellées des *Poëmes*, le *triomphe de*
Vérité a remporté le prix, &
fait honneur au gout des Juges.
La *Paix d'Aix la Chapelle*,
oëme estimable à quelques égards;
lus de travail l'auroit rendu plus
arfait.
La Mort, autre Poëme où l'on
marque du génie, de l'expres-
on, du feu, mais peu de régula-
té, de suite, de traits vraiment
mineux. Nous doutons que cette
aniere de parler, *la mort voit ta-*

* Alexandre le Grand.

rir ses Autels, soit dans les bonnes régles de la métaphore.

Le Prix des Beaux Arts, Poëme dont l'Auteur mérite d'être encouragé. Il peut profiter de l'avis qu'on donne quelquefois dans les Académies de *ne se point négliger sur la rime.*

Cecinna Pétus & Arie, Poëme où il y a de beaux sentiments, mais des négligences sensibles. Par exemple les mêmes rimes y reviennent souvent : *Patrie* & *vie*, *esclavage* & *courage* terminent presque coup sur coup certains vers &c.

Les deux Poëmes suivants : le *Triomphe du devoir & de l'amour*; le *Triomphe des femmes*, sont plus exacts pour la versification, mais l'on y mêle des discours trop longs, on ne laisse presque rien au récit & aux images qui sont l'ame de la Poësie.

L'Idyle intitulée, *le Laboureur*, a été couronnée. Les vers en sont

faciles, & les pensées peut-être trop élevées pour ce genre de Poësie : mais c'est un défaut qu'on excuse, en faveur du plaisir qu'il donne.

C'est assez parler de vers. Il y a dans ce Volume quatre Discours, deux sur ces paroles proposées par l'Académie : *Les richesses sont-elles un écueil plus dangereux pour la vertu que la pauvreté ?* M. Chalamont de la Visclede, Auteur du Discours qui a remporté le prix, balance les avantages & les inconvéniens des richesses & de la pauvreté : ce qui forme dans son ouvrage un parallèle bien soutenu, une comparaison continuelle, une opposition ménagée avec dextérité. L'Orateur conclut, après bien des attentions, que les richesses sont un écueil plus dangereux pour la vertu que la pauvreté.

L'Auteur du second Discours soutient au contraire que la pauvre-

té est un écueil plus dangereux pour la vertu que les richesses. Il y a du vrai dans cette décision ; mais il faudroit le présenter mieux qu'il ne se trouve ici. Les preuves ne sont pas choisies, & les plus foibles produites avec trop d'appareil, ne laissent pas le tems de développer les meilleures.

Un troisième Discours lû dans une séance publique par M. le Franc, premier Président de la Cour des Aydes de Montauban, nous occupera dans un Article particulier de ces Mémoires. Enfin le quatrième morceau d'éloquence est l'éloge de Clémence Isaure par M. du Puget, Conseiller au Parlement de Toulouse, & l'un des Quarante de l'Académie des Jeux-Floraux. *Clémence*, dit l'Orateur, *est jeune : quel âge pour la raison ! elle est fille, quelle prévention contre les Lettres ! elle est livrée à elle-même, quel écueil pour la*

gesse! elle est favorisée de la for-ne, quelle douce amorce pour les assions! &c. Il faut sçavoir gré ceux qui réussissent dans un su-t périodique & de style comme elui-ci.

L'amour des François pour leurs ois, consacré par des monumens ublics. Ode qui a remporté le rix en 1749. Par M. le Cheva-er Laurès.

C'est la Piéce dont nous indi-uions plus haut l'heureuse desti-ée. L'Auteur y décrit pompeuse-ient toutes les Statuës qui ont é érigées aux trois derniers de os Rois, Henri IV. Louis XIII. ouis XIV. Les deux Statuës de elui-ci, l'une Place de Ven-ôme, l'autre Place des Victoires, ont ainsi représentées.

Les Arts prennent un vol sublime
A l'aspect du plus grand des Rois;
Tout se réveille, tout s'anime
Pour éterniser ses exploits.

Là, dans le tumulte des armes,
Il vole, il séme les allarmes,
De ses Guerriers guidant les coups.
Ici, sur un pompeux Trophée,
Il foule la Ligue étouffée,
Et voit l'Europe à ses genoux.

Le Poëte, dans sa derniére strophe, anime ainsi l'Artiste qui est chargé de faire la Statuë de Louis XV.

O toi, qui dois à notre zéle
Retracer ce Roi bien-aimé
Par la grandeur de ton modéle
Que ton cizeau soit animé;
Qu'un front serain peigne son ame;
Dans ses yeux fiers & pleins de flamme
De la bonté marque les traits.
Qu'il s'offre au faîte de sa gloire
Quand s'arrachant à la victoire
Il vole au-devant de la Paix.

Description du mal de gorge accompagné d'ulcéres, qui a paru ces derniéres années à Londres, ainsi qu'en différentes Contrées

d'Angleterre. Maladie qui régne
actuellement en France & princi-
palement à Paris ; traduite de
l'Anglois de Jean Fothergill, Doc-
teur en Médecine, par M. de la
Chapelle, membre de la Société
Royale de Londres. Sur la seconde
Edition. A Paris chez Quillau,
fils, Libraire ruë S. Jacques vis-
à-vis celle des Mathurins M.
DCC. XLIX. in 12. pag. 139.

Ce livre est divisé comme en
eux parties : d'abord on décrit le
al de gorge accompagné d'Ul-
es tel qu'il parut en Espagne,
Italie & en Sicile, il y a environ
t ans. Ensuite on rend compte
e mal tel qu'il s'est fait con-
re en Angleterre, durant le
s des deux dernières années
. & 1748. On observe qu'il
ue plus les enfans que les
s, plus les filles que les gar-
plus les femmes que les hom-
lus les personnes d'une santé
que les tempéraments ro-

bustes : Que ce mal est contagieux & qu'il se communique principalement par l'haleine des malades : Que les circonstances qui l'accompagnent sont l'enflure & la rougeur de la luette & des Amygdales, les ulcéres répandus dans tout le gozier, la tumeur du col & de la gorge, la précipitation du pouls, l'odeur fœtide de la bouche, l'obscurcissement des yeux, le vomissement, le dévoyement, le délire des malades &c.

L'Auteur conclut de ces symptômes que ce *mal de gorge* est fort différent de l'esquinancie ordinaire ; & il s'attache à le démontrer de plus en plus par une comparaison suivie. Les remédes qu'il indique sont l'Emétique, les Cordiaux, les Vésicatoires, les gargarismes aromatiques, &c. Mais il faut lire l'Ouvrage même pour profiter de toutes les réfléxions qu'il présente.

Ceux qui compareront ce livre

avec la Dissertation de M. Chomel, célébre Médecin de la Faculté de Paris, trouveront que le *mal de gorge* Anglois n'est pas tout à fait le même que celui qui a eu cours en France en 1747. & 1748; mais que dans les cas où ces maux se ressemblent, les deux Médecins ont procédé à peu près de la même manière pour les guérir; & qu'ils ont témoigné un zèle égal pour les intérêts du public.

Théorie du mouvement des Apsides en général & en particulier des Apsides de l'Orbite de la Lune. Par D. C. Walmesley B. A. chez ... au Pere, rue Galande près la place Maubert &c. 8°. pages 61.

Voici l'occasion & le plan général de cet ouvrage. M. Clairaut de l'Académie Royale des Sciences, il y a deux ans, en présentant à cette Compagnie, un Mémoire où il prétendoit que la loi uni-

verſelle de la gravitation (Newtonienne) en raiſon inverſe du quarré de la diſtance, ne ſuffiſoit pas pour déterminer le mouvement de l'Apogée de la Lune, lequel, ſelon les obſervations, eſt d'environ 40 d. chaque année. Ce mémoire, commme il arrive en pareille rencontre, eut ſes Partiſans & ſes Adverſaires. Un de ceux qui l'approuvèrent le moins fut M. Walmeſley Géomètre Anglois, très-habile homme & très-zélé pour la gloire du grand Newton. Il crut que le procédé de M. Clairaut n'étoit pas légitime; il en conféra avec lui, & ſans ceſſer d'être ſon ami, il publie aujourd'hui le Livre que nous annonçons. On le trouve diviſé en deux Chapitres. Dans le premier, l'Auteur produit les raiſons qu'il eſtime propres à réfuter le mémoire de l'Académicien. Il prétend 1°. que l'équation qu'on y employe pour repréſenter à peu près celle de

)rbite de la Lune ne la répré-
nte pas, puisque cette équation
ppose que l'Apogée de la Lune
'ance toujours selon un mouve-
ent uniforme; au lieu que les
servations nous apprennent que
t Apogée tantôt avance, tantôt
cule, & cela par un mouvement
ii n'est pas uniforme. Il dit 2°.
ie M. Clairaut, pour expliquer
mouvement réel de la Lune,
ppose une Orbite mobile autour
foyer: Hypothèse purement
thématique & qui n'a point
dans la nature: ce que notre
eur s'attache à prouver par des
ons sensibles; & le résultat de
ceci est qu'il faut s'en tenir
calculs directs de M. Newton
M. Machin, qui sans hypo-
déterminent le mouvement
e l'Apogée de la Lune.
second Chapitre renferme
méthodes générales pour
r le mouvement des Apsides
orbites peu excentriques,

& ces méthodes appliquées ensuite à la Lune donnent le mouvement de son Apogée entiérement conforme aux observations, c'est-à-dire, d'un peu plus de 3. dégrés dans chaque révolution. Il y a de plus une autre méthode particulière pour déterminer directement le mouvement de l'Apogée de la Lune, & un très-grand nombre d'autres circonstances du mouvement de cette Planète.

On voit bien que tout ceci n'est pas susceptible d'un extrait détaillé : nous renvoyons à l'Ouvrage qui est clair en son genre & instructif. L'Auteur nous apprend à la fin de sa Préface que *M. Clairaut a changé de sentiment ; qu'il a trouvé le défaut qui s'étoit glissé dans sa théorie... & que par-là le principe de la gravitation se trouve rétabli en son entier.*

Elemens de Cosmographie pour servir d'introduction à la Géogra-

phie & à l'Histoire. Par M. Buy
de Mornas. Chez Grangé au Pa-
lais ; Jombert, Quai des Augus-
tins ; Durand rue S. Jacques ; Des-
prez & Cavelier, même rue. In-12
pag. 522.

Ce livre contient 1°. les Elé-
ments de la Sphère, de l'Histoire
de l'Astronomie, de cette partie
de la Physique qui a pour objet les
systêmes ; 2°. une description assez
étendue du globe terrestre, que
l'Auteur considere suivant trois
ivisions, *l'Astronomique*, *la Na-
trelle*, *la Politique*. Dans la *di-
sion Astronomique*, il parle des
rcles correspondans à ceux de la
ière, des zones, des climats, des
sures itinéraires &c. La *division
urelle* fait naître des détails sur
régions du monde tant ancien
nouveau, & ce morceau, sans
une Géographie dans les for-
, contient tous les préliminai-
e cette science. Sur la *division
que*, on trouve des traits d'hi-

stoire, des notions propres à caractériser les pays, les peuples, les diverses Religions, les Langues &c.

En général nous croyons ce Livre utile aux jeunes gens, pour les préparer à plusieurs sortes de connoissances, dont on ne peut se passer dans le commerce du monde.

TABLE DES ARTICLES du I. Vol. d'Octobre 1749.

ART. CVII. *Della Istoria Ecclesiastica &c. Histoire Ecclésiastique du P. Orsi*, T. II. 1889

ART. CVIII. *Considérations sur le Génie & les Mœurs de ce siècle &c.* 1901

ART. CIX. *Choix de différens morceaux de Poësie traduits de l'Anglois &c.* 1911

ART. CX. Acta Sanctorum Septembris &c. *Actes des Saints*,

les Sciences & des beaux Arts. 2075
II. Vol. de Septembre &c. 1922
ART. CXI. *Le Théâtre Anglois*, T. VII. 1944
ART. CXII. *Histoire de Mouley Mahamet &c.* 1959
ART. CXIII. *Poëtique Françoise à l'usage des Dames &c.* 1973
ART. CXIV. *La science du Maître d'Hôtel &c.* 1987
ART. CXV. Poëmata Didascalica &c. *Recueil de Poëmes Didastiques &c.* 1996
ART. CXVI. *Nouvelles Littéraires*, 2017

Errata pour Septembre.

Pag. 1704. lig. 7. & de la cruauté, *lis.* & de ses cruautés.

P. 1787. l. 20. nous allons, *ôtez la virgule.*

P. 1788. l. 1. ue, *lis.* ne.

Pour Octobre I. Vol.

P. 1907. l. 24. représentants, *lis.* représentant,

P. 1912. l. derniere, préminaire, *lis.* préliminaire.

P. 1966. l. 4. Mahomet, *lis.* Mahamet.
P. 1975. l. 10. ſa, *liſ* la.

Le II. Vol. d'Octobre paroîtra le 15. de ce mois.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 15 Juillet 1749.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1749.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Octobre 1749. II. Vol.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Octobre 1749. II. Vol.

A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Auguſtins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES commencés au mois de Jan
& se vendent 15 ſ. le mois
& brochés 16 ſ.

Années

1701.	9.	vol.	1726.
1702.	12.	v.	1727.
1703.	12.	v.	1728.
1704.	12.	v.	1729.
1705.	12.	v.	1730.
1706.	12.	v.	1731.
1707.	12.	v.	1732.
1708.	12.	v.	1733.
1709.	12.	v.	1734.
1710.	12.	v.	1735.
1711.	12.	v.	1736.
1712.	12.	v.	1737.
1713.	12.	v.	1738.
1714.	12.	v.	1739.
1715.	12.	v.	1740.
1716.	12.	v.	1741.
1717.	12.	v.	1742.
1718.	12.	v.	1743.
1719.	12.	v.	1744.
1720.	5.	v.	1745.
1721.	12.	v.	1746.
1722.	12.	v.	1747.
1723.	12.	v.	1748.
1724.	12.	v.	1749.
1725.	12.	v.	

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Octobre 1749. II. Vol.

ARTICLE CXVII.

LE THEATRE ANGLOIS Tome VIII. à Londres M. DCC. XLIX. in 12. pages 480.

CE VIII. Volume termine le *Théâtre Anglois* & la tâche de M. de la Place, qui s'est acquitté de sa promesse avec beaucoup d'honneur. On trouve encore ici trois

Piéces; la première intitulée l'*Adultére Innocent*; nous l'avons vuë indiquée ailleurs sous le titre de *Mariage Fatal.* L'Auteur, M. Southerne, a donné dans l'abus assez commun de son tems; il a voulu réunir dans un seul spectacle la Comédie & la Tragédie; deux genres essentiellement séparés. Aussi sa Piéce est-elle une espéce de mêlange monstrueux de pathétique & de ridicule. Une Dame nommée Isabelle croyant son mari (Biron) mort au siége de Candie en épouse un autre; & le retour du premier cause des Catastrophes qui se terminent par la mort d'Isabelle & de Biron: tel est le dénouement. Des épisodes totalement étrangers chargent l'intrigue, & n'intéressent que par quelques scènes assez vives.

La seconde Piéce du Volume est le *Caton d'Utique* de M. Adisson. Ce chef-d'œuvre du Théâtre

Anglois a été traduit en François par M. Boyer ; en Italien par M. l'Abbé Salvini ; en Latin par les Jésuites du Collége Anglois de S. Omer, qui l'ont ajusté aux exercices de leurs Ecoliers.

M de Voltaire dit quelque part: » Le rôle de Caton est à mon gré » fort au dessus de celui de Cornelie dans le Pompée de Corneille ; car Caton est grand sans » enflure, & Cornelie, qui d'ailleurs n'est pas un personnage » nécessaire, vise quelquefois au » Galimathias. Le Caton de M. » Adisson me paroît le plus beau » personnage qui soit sur aucun » Théâtre ; mais les autres rôles » de la Piéce n'y répondent pas ; » & cet Ouvrage si bien écrit est » défiguré par une intrigue froide » d'amour qui répand sur la piéce » une langueur qui la tue. «

D'autres Ecrivains ont pensé plus favorablement des seconds rôles de cette Piéce. Le Docteur

Sewel, de qui l'on a une brochure extrêmement ingénieuse sur la Tragédie de Caton, remarque que les caractères de Porcius & de Marcus fils de ce Héros sont parfaitement distingués. » L'un, » dit-il, est calme & de sang froid, » tandis que l'autre est plein de » feu & de vivacité. Ils agissent » tous deux par les mêmes prin- » cipes d'honneur & de vertu, & » se proposent d'imiter l'exemple » de leur pere. L'ainé le considére » comme le défenseur de la liberté » & de la Patrie, le Cadet le re- » garde comme l'ennemi de César. » L'un imite sa sagesse & sa Philo- » sophie; l'autre son zéle pour » Rome. » Le même Critique fait sentir la différence que le Poëte a ménagée entre les personnages vicieux. » Sempronius & Syphax sont » tous deux lâches, traîtres & hy- » pocrites, mais chacun à leur » manière. La perfidie du Romain » & celle de l'Africain sont aussi

» différentes que leur humeur. «
Le caractère de Juba Prince de Numidie paroît à ce Docteur *entierement neuf*, il en admire tous les traits, toutes les situations, & il développe aussi toutes les beautés des personnages du Sénateur Lucius, de Lucie sa fille, & de Marcie fille de Caton; mais c'est dans l'analyse de ce premier rôle que Sewel paroît excellent critique.

Il observe ainsi les nuances diverses de l'héroïsme de Caton.
» Au second Acte on le voit as-
» siégé & pressé dans Utique par
» César, & délibérant avec un
» petit nombre de Sénateurs qui
» avoient suivi le parti de la li-
» berté. Dans une si pressante oc-
» casion, il régle avec tranquillité
» leurs délibérations, & il répond
» à l'Envoyé de César avec un
» courage superieur à sa fortune....
» Nous avons dans le troisième
» *Acte une nouvelle* preuve de sa

» grandeur d'ame, lorſqu'il ſe ha-
» zarde ſans armes au milieu d'une
» troupe de conſpirateurs que le
» caractère reſpectable de ſa vertu
» étonne, déſarme & livre à la ſé-
» vérité des loix... On voit au qua-
» trième Acte une plus grande
» preuve encore de ſa fermeté,
» lorſque ſon fils aîné Porcius lui
» apporte la nouvelle de la mort
» de ſon autre fils Marcus. Avant
» que Porcius ait achevé ſa rela-
» tion, Caton s'informe ſeule-
» ment de quelle manière Marcus
» s'eſt conduit; & quand il ap-
» prend qu'il eſt mort en brave,
» il s'écrie : *Je ſuis ſatisfait*... En-
» fin dans le cinquiéme Acte on
» apperçoit une admirable variété
» dans le beau diſcours que Caton
» tient ſur la mort; on voit ſa ré-
» ſolution, ſes eſpérances d'im-
» mortalité, & cependant ſon in-
» certitude ſur le tems & le lieu :
» ce qui le fait un peu balancer
» juſqu'à ce que la vue du Livre &

» de l'Epée lui fait reprendre cou-
» rage... Au reste, continue ce
» Critique, les passions qu'exci-
» te le caractère de Caton sont
» l'indignation, l'admiration, la
» pitié. L'indignation en voyant
» la plus éminente vertu opprimée
» par un tyran heureux; l'admi-
» ration à la vuë d'un Patriote,
» qui, au milieu de ses malheurs,
» se montre grand, vertueux &
» intrépide; la pitié à la vuë du
» mauvais succès de ses efforts
» pour la cause publique, & de
» ses malheurs domestiques d'au-
» tant plus propres à toucher les
» autres, qu'il en est lui-même peu
» touché. «

Rien, à notre avis, ne fait mieux connoître le mérite de la Tragédie de M. Adisson, que ces remarques du Docteur Sewel, qui les publia en 1713. Nous espérons que M. de la Place, dans son Histoire du Théâtre Anglois, nous en citera des morceaux encore plus considéra-

bles. Parlons présentement du travail de celui-ci. Il a traduit presque toute la Piéce, & dans les deux plus beaux endroits; sa traduction est en vers.

Nous transcrivons la Scène IV. du second Acte. Décius envoyé de César, vient faire des offres à Caton, & il s'énonce ainsi :

DECIUS.

Caton, cette journée,
Aux yeux de Decius, est la plus fortunée,
Si moins fier pour César, tu daignes accepter
Les vœux que de sa part, je viens te présenter.

CATON.

Decius, si ces vœux sont pour la République,
Si César abdiquant son pouvoir tyrannique,
Au lieu d'un Conquérant, nous montre un Citoyen,
S'il lui manque un ami, Caton sera le sien....

Mais parle, eſt ce au Sénat que ton Maître t'envoye ?

DECIUS.

Non, c'eſt à Caton ſeul. Quelle ſeroit ma joye,
Si mon cœur pénétré des riſques que tu cours,
Te rendoit au Héros qui tremble pour tes jours !

CATON.

Lui !.... Les jours de Caton tiennent au ſort de Rome.
Si je puis m'abaiſſer à les tenir d'un homme,
Ce ſera de celui dont l'auſtère équité,
A mon triſte pays rendra la liberté.

DECIUS.

Tout eſt changé, Caton, Rome vouloit un Maître,
Elle a choiſi Céſar, il eſt digne de l'être.
Le Sénat, les Conſuls, à ſon pouvoir ſoûmis,
Quoiqu'auſſi grands que toi, ſont pourtant ſes amis.
Lorſqu'il peut tout enfin, (pardonne à *ma ſurpriſe*,)

Il recherche Caton, & Caton le méprise!...
Seul d'entre les Romains, qui peut flatter
tes voeux,
Quels sont donc tes projets?

CATON.

D'être plus Romains qu'eux.

DECIUS.

Tu le peux; mais, crois-moi, Caton,
sois moins sévère,
Ta vertu m'est connuë, & César la révère.
Il sçait, en confiant ses desseins à ma foi,
Que j'eus jadis l'honneur d'être chéri de
toi.
Crois en donc l'amitié, vois l'affreuse
tempête
Que chaque instant rassemble, & grossit
sur ta tête;
Songe que c'est envain que tu crois l'é-
viter,
Qu'un coup d'œil de César, la peut faire
éclater.
Songe aussi que d'un mot, tu conjures
l'orage;
Que sans blesser ton nom, ton rang, ni
ton courage.

Quand César des humains refuse des autels,
Tu peux être après lui, le plus grand des Mortels.

CATON.

A ces conditions, je refuse la vie,
N'en parlons plus.

DECIUS.

Caton, aimes-tu la Patrie ?
Si tu l'aimes, sens-tu tout ce que l'avenir
Lui prépare de maux, que tu peux prévenir ?

CATON.

J'ai prévû les horreurs que mon refus m'annonce,
Rien n'ébranle Caton. Ecoute ma réponse.
Que ton Maître lassé de sang & de comb[illegible].
Ose licencier ses barbares Soldats,
Que seul avec Caton, partant des bords d'Utique,
Il se soûmette aux loix de notre République ;
Qu'il vienne s'y laver de ses noirs attentats,
Je le crois innocent, je vôle dans ses Bras.

DECIUS.

Quoi, Seigneur !. ..

CATON.

Je dis plus : Ami, jamais coupable
Ne trouva dans Caton, qu'un censeur implacable.
Quel que fût l'accusé soupçonné de forfaits,
Ma voix, ni mon crédit ne se vendit jamais....
Je défendrai César, & je puis sans audace,
De la part des Tribus, lui promettre sa grace.

DECIUS.

Quel vainqueur useroit d'un langage plus vain ?

CATON.

Décius, ce langage est celui d'un Romain.

DECIUS.

Eh ! qu'est-ce qu'un Romain, s'il déplaît à mon Maître ?

CATON.

L'ami de la Vertu, si César n'est qu'un traître.

lui, Décius, qu'un Romain gé-
eux,
que le devoir, la Patrie & les
ux.

DECIUS.

ıx Caton, ta fureur te console,
sans doute encore tonner au Ca-
le,
nille Romains, gagés pour t'ap-
ıdir,
respecter, ont trop sçû t'enhar-

ɔir plus borné voudroit plus de
dence.
ıt au passé, connois la différence;
yeux, Caton : vois quel est ton
,
ıt tes défenseurs, & quel est ton
t !

CATON.

ıs, Décius; ce tableau peint le
e
re vainqueur, dont le joug nous
rime;

Il retrace à nos yeux, les maſſacres divers;
Dont l'orgueil d'un ſeul homme a rempli
l'Univers;
La mort de Scipion, le meurtre de Pompée;
Sur le Sénat détruit la puiſſance uſurpée;
Nos Fleuves teints de ſang, l'effroi des
Nations,
Et le ſpectacle affreux de nos proſcriptions.
Voilà par quels hauts faits, Céſar obtint
l'Empire!
Le voilà ce Héros, que Décius admire!
Va, dis-lui que Caton, proſcrit, abandonné,
Rougiroit à ce prix d'être auſſi fortuné.

DECIUS.

Pour prix de tant d'égards, telle eſt donc
la réponſe,
Qu'à Céſar indigné, tu prétens que j'annonce?
C'eſt ainſi que Caton répond à l'amitié?

CATON.

Ton amitié m'inſulte, autant que ſa pitié.
Préſomptueux Céſar! tu trembles pour
ma vie!

Les Dieux en prendront ſoin. S'il prétend
que j'oublie,
Quel que ſoit mon deſtin, tous les maux
qu'il m'a faits,
Il peut pour mes amis, réſerver ſes bien-
faits.
C'eſt ainſi ſeulement, qu'une injuſte puiſ-
ſance,
Peut forcer un grand cœur à la recon-
noiſſance.

Ceci n'eſt que la moindre partie des traits qui caractériſent Caton dans cette Tragédie. *Regarde Caton*, dit le Prince Juba à Syphax, (*Acte I. Scène VI.*) *Vois juſqu'à quel dégré, la Vertu Romaine peut élever un ſimple mortel. Juſte, vigilant, tendre pour ſes amis, toujours ſévere pour lui-même; le ſommeil, la faim, la ſoif, les plaiſirs & les beſoins de la vie, les dons de la fortune même, ne peuvent rien ſur cette ame, que la voix du devoir, & les maux d'autrui, ont ſeuls droit de rendre ſenſible.* Et le même

Syphax, s'entretenant avec Sempronius, (Acte II. Scène IX.) celui-ci lui peint de cette maniere, la grandeur d'ame de Caton: *Tu as vû le Mont Atlas? Tandis que le Tonnerre gronde autour de sa tête, & que les flots de l'Océan se brisent à ses pieds, il est toujours inébranlable, & semble se complaire dans sa grandeur: tel est le superbe Caton; son ame orgueilleuse, loin d'être accablée par ses infortunes, s'éleve d'autant plus au-dessus d'elle-même, & semble ne regarder maintenant César, que du haut de l'Empirée.*

Terminons ici nos observations sur cette belle Tragédie, vraiment digne d'être comparée à nos plus célèbres pieces dramatiques. Quand M. de la Place nous donnera l'Histoire d'Adisson, il nous parlera sans doute de la mauvaise critique qu'un M. Dennis fit du Caton; & de la Tragédie, sous le même titre, qu'un M. Deschamps

s'avisa d'y opposer. Toutes les autres particularités de la vie d'Addisson ne pourront qu'être intéressantes, & nous attendons cette notice avec une sorte d'impatience.

La troisième Piéce contenue dans ce VIII. Tome est une Comédie intitulée : *Les Funérailles* ou *le Deuil à la mode*, par M. Stéele, Auteur estimé en Angleterre. Cet Ouvrage est une critique de la fausse douleur des jeunes femmes qui perdent leurs vieux maris. Mylord Brumpton passe pour mort dans sa maison ; il n'a pour confident de son intrigue, qu'un ancien Intendant fort attentif & très-délié. L'épouse que Mylord avoit prise en secondes nôces, est une Megère qui a trouvé le moyen de faire deshériter un fils du premier lit. Brumpton, par le ministére de l'Intendant, connoît toute la noirceur de cette méchante femme ;

& il apprend auſſi qu'elle étoit déja l'épouſe d'un autre homme, lorſqu'elle étoit devenue Milady Brumpton. Tout ceci forme le dénouement qui conſiſte à la chaſſer avec ignominie. Il ſe trouve dans le corps de la Piéce des Epiſodes qui pourroient bien paſſer pour des hors-d'œuvres & des embarras. On y remarque des plaiſanteriès qui n'ont pu être admiſes que ſur le Théâtre Anglois: par exemple, tandis que cinq Dames font leurs complimens de condoléance à Milady Brumpton, la femme de chambre de celle-ci entre chargée de bouteilles, & deux de ces Dames ſe mettent à boire auprès du lit de la veuve. Ailleurs on voit paroître des ſoldats fort déguenillés qui font l'exercice ſous le commandement d'un valet; & une vivandiere vient demander en grace d'être la blanchiſſeuſe de ces Meſſieurs, quand ils auront du linge. Pour donner quelque idée

i comique de cette Piéce, nous
terons la Scène II. du premier
Acte, où le nommé *Sable*, qui
st un Entrepreneur d'Enterre-
mens, forme ses gens au métier
e Pleureurs. *Allons*, dit-il, *que
eux qui doivent faire le rôle de
Pleureurs dans cet Hôtel compo-
ent leur visage, & passent devant
moi pour que je les assortisse, &
eur assigne les postes qui leur con-
viennent.* (Ils se présentent deux
à deux.) *Arrête-toi, rembrunis un
peu cette physionomie... Ce drôle-
ci a une mine admirablement lu-
gubre & sinistre : qu'on le place
auprès du corps. Ce visage blême
figurera bien au haut de l'escalier ;
& cet autre dont l'air est aussi égaré
que s'il venoit d'être témoin de
quelque événement terrible, sera
tout au mieux à l'entrée de la salle.
Je vous placerai tous moi-même,
point de sourire surtout, pour
quelque cause que ce soit.* (Il leur
fait des grimaces qu'ils imitent.)

Voyez-moi ce maraut avec son air riant. Ingrat coquin ! As-tu donc oublié que tu servois un Seigneur ? que je t'en ai retiré par pitié, pour te faire goûter le plaisir de recevoir des gages ? Ne t'ai-je pas d'abord donné dix, de-là quinze, aujourd'hui jusqu'à vingt schellins par semaine, pour être triste comme un hibou ? Je crois, Dieu me pardonne, que plus je le comble de biens, plus le butor en paroît gay.... Et (Scène V. même Acte) *Marchez ; voyons vos mines.* (A mesure qu'ils passent devant lui, il leur fait des grimaces que chacun d'eux imite différemment.) *Assez bien, assez bien, passablement, fort bien !... Songez surtout, canailles, à être fermes dans vos attitudes, inébranlables à toute espèce de bruit, de ploisanteries, ou d'envie de rire.... Pas mal.... pas mal....*

ARTICLE

ARTICLE CXVIII.

METHODE NATURELLE*, *de guérir les maladies du Corps, & les déréglemens de l'Esprit qui en dépendent, traduite de l'Anglois de M. Cheyne, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Royale de Londres ; par M. de la Chapelle, de la même Société. A Paris, chez J. F. Quillau, fils, ruë S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, aux armes de l'Université. M. D. CC. XLIX. in-12. Tome premier, pages 365. sans la Préface.

ON présente ici la Médecine, dans un point de vuë très-avantageux. On bornoit l'utilité de cet Art, à la guérison des maladies du Corps, & M. Cheyne nous apprend qu'elle peut aussi guérir les maladies de l'esprit, ce qui est encore plus précieux. Pen-

dant que les Philoſophes font de vains efforts, pour découvrir en quoi conſiſte l'union des deux ſubſtances, dont l'homme eſt compoſé, le docte Anglois travaille avec ſuccès, à détruire ce qui rend ſouvent cette union bien funeſte. Les Maîtres de la vie Anachorétique, avoient parfaitement compris, que pour arrêter les déréglemens de l'eſprit, il falloit aſſujettir le corps; mais leur méthode étoit ſi auſtère, que peu de gens avoient le courage de la pratiquer. Celle de M. Cheyne n'eſt pas ſi rebutante, elle n'a rien qui doive décourager; du reſte, l'Ouvrage que nous annonçons, n'eſt pas d'un avanturier qui ſe joue de la crédulité du Public par de magnifiques promeſſes, & encore plus chimériques. C'eſt un Docteur en Médecine, un Membre de la Société Royale de Londres, un Ecrivain déjà connu par des productions très-eſtimées. Voilà ce qui peut & doit inſpirer de la confiance.

Le Traducteur a mis au commencement du Livre, une Préface où l'on trouve la *description*, *l'histoire*, *la méthode*, & *les effets de la fameuse Transfusion du Sang.* Comme nous sommes persuadés, que la plûpart de nos Lecteurs, apprendront volontiers ce qui regarde un sujet si singulier, & dont on a tant parlé, il y a un siécle environ, nous tâcherons de contenter en peu de mots leur curiosité.

La découverte de la circulation du Sang, persuada aux Médecins, que *la bonté ou la dépravation de ce fluide*, étoit la cause la plus générale de la santé ou des maladies. Il vint ensuite en pensée, qu'en tirant d'un corps valétudinaire ou malade, le plus de sang qu'on pourroit, & en y substituant en même tems un sang beaucoup meilleur, on extirperoit une grande partie des maux, dont le genre humain est affligé. On se flattoit de reculer le terme de la vieillesse, & de la

rendre plus longue & plus gracieuse.

Les premieres expériences se firent sur des chiens. On adapta l'une des extrêmités d'un tuyau, dans l'artère carotide de l'animal en santé, & l'autre extrêmité dans la veine jugulaire de l'animal malade, afin que le sang du premier coulât dans le second, par la voye de la circulation. De peur que l'animal vieux ou malade, ne se remplît d'une trop grande quantité de sang, on avoit la précaution de lui en tirer autant par la saignée, qu'il en recevroit par la Transfusion. Cette Opération est très-simple, très-intelligible & détaillée dans le 3e. volume des Transactions Philosophiques, abrégées par Louwthorp, pages 226. & suiv. de la 3e. édition.

M. Lower passe communément pour l'Inventeur, & l'on dit qu'il en fit publiquement l'expérience à Oxford en 1665. Cependant M. Chambers assure, dans le Diction-

naire Encyclopédique, que la Transfusion fut proposée à Paris par un autre Anglois dès 1658. & qu'elle étoit déjà connuë depuis quelques années en Allemagne. Comme la France n'a rien à prétendre ici, nous laisserons l'Angleterre adjuger le prix à celui des siens qu'elle désignera.

On présume que la Transfusion n'altérera pas la nature, ni les dispositions des animaux, en qui elle se sera faite; il seroit toutesfois à propos de s'en assurer par des expériences satisfaisantes: car la Transfusion est bien différente de la Greffe. La petite branche que l'on ente convertit en sa propre nature, la séve du tronc, sur lequel elle est greffée, ce qui vient de l'extrême filtration du suc de la tige, en passant par les fibres de la greffe; au lieu que dans la Transfusion, il n'y a aucune apparence que le sang des animaux se filtre de maniere à *changer la nature* de l'un en celle *de l'autre.*

M. de la Chapelle produit ensuite plusieurs témoignages de personnes qui ont mis la main à l'œuvre en cette occasion. On travailla à l'envi en France, en Italie, en Angleterre; car parmi les nations policées, il n'en est aucune où l'on ne désire beaucoup de vivre longtems, & sur-tout de rajeunir dans sa vieillesse. Les Anglois se signalerent: outre l'intérêt commun du genre humain, ils avoient l'intérêt particulier de faire valoir une découverte qui leur appartenoit en entier. Après s'être exercé sur les animaux, on s'exerça sur les hommes. On essaya aussi de guérir un fou par cette opération; mais on ne réussit pas: il courut les ruës comme auparavant, se nommant lui-même *le martyr de la Société Royale.*

L'Académie des Sciences ne fut pas spectatrice oisive de ce qui se passoit dans l'Europe. On y répéta jusqu'à sept fois l'expérience; mais

toujours avec assez peu de succés. Le Parlement de Paris ayant défendu par un arrêt la pratique de la *Transfusion*, la curiosité cessa.

L'Auteur de la Préface seroit assez d'avis, qu'on recommençât, parce qu'il y a tant d'opposition entre les expériences, les unes favorables, les autres contraires à la Transfusion, qu'il ne semble pas que la question soit suffisamment examinée. Selon lui, il y a quelque sujet de soupçonner, qu'il y a eu de part ou d'autre *quelque défaut de précaution ou de bonne foi*. Il est tems de venir à l'Ouvrage que nous annonçons.

M. Cheyne, Ecossois, profond Mathématicien, Docteur & grand Praticien en Médecine, avoit promis dans son *Essai sur le régime*, la méthode dont on vient d'imprimer la traduction. Il a dégagé sa parole avec honneur; cinquante années d'étude, & quarante années de pratique, *lui en* ont fourni les moiens.

C'est là que les organes de la pen-
sée, au moins quant à leur origi-
ne, résident : mais jusqu'à présen
on n'en a connu que très-impar-
faitement la tissure, & il est
présumer que nous n'aurons ja-
mais que des connoissances géné-
rales sur les œuvres de l'Auteu
de la nature. Une connoissanc
exacte est au-dessus de la sphé
de l'entendement humain.

On observe que le cerveau d
imbécilles & des idiots n'a poin
une forme naturelle. Aux uns
front est trop étroit, aux autre
la partie postérieure de la tête e
trop longue, ou le sommet en e
trop élevé : irrégularités qui so
causées par divers accidens. L
Médecine ne sçait pas réparer ce
désordres : mais il en est plusieu
autres où son secours sera très-uti-
le. La diète est le moyen le plu
sur & le plus efficace qu'elle puiss
employer.

Personne n'ignore que le corp

des Brutes eſt analogue au corps humain. La digeſtion, la circulation, la tranſpiration, la reſpiration, la ſécretion, les fonctions animales s'y font par des voyes entiérement ſemblables : Or l'on voit que ces animaux, machines ou non, qui ſe nourriſſent des alimens les plus légers & qui n'en uſent que ſelon le beſoin, vivent & meurent ſans preſque aucune infirmité ; mais ceux que notre exemple & notre ſociété dérégient par des alimens ſemblables aux nôtres, ont auſſi les mêmes maladies ou des maladies analogues aux nôtres : l'excès des alimens peu convenables en eſt la cauſe. Les maladies des animaux carnaciers ſe guériſſent par la diéte, en les nourriſſant ſimplement de lait ou de ſubſtances végétales. Les maladies des animaux qui vivent de grain ſe guériſſent en broyant ou en détrempant leur nourriture ordinaire.

alimens sont deux &
plus aussi les songes s
bles & bienfaisans,
d'ailleurs que l'on se po

La loi générale de la n
prescrit d'user d'alimen
légers, & d'en prendr
quantité : c'est ce qu'o
ici la régle *du plus l*
moindre. Il y a sur tou
sieurs Observations trè
chées que nous ometton
Il faut les laisser aux M
aux Anatomistes. C'est
un devoir de nous rapp
la multitude, en lui prés

» que chez nous autres Protestans
» Anglois, qui nous picquons de
» penser pour nous, sans nous
» modéler sur qui que ce soit.....
» la sobriété & la modération au
» moins dans le manger, sont si
» éloignées de passer pour des ver-
» tus, & leurs contraires pour des
» vices, que de ne pas manger ce
» qu'il y a de plus cher, de plus
» délicieux, de plus succulent,
» est ce semble, la seule maladie
» connuë parmi nous, & le seul
» vice contre lequel nos parens,
» nos alliés, nos amis, nos Mé-
» decins mêmes, ne cessent de
» prêcher avec zéle & chaleur.

Cet aveu montre que l'Auteur connoît sa Nation & qu'il n'est pas d'humeur à dissimuler ses défauts. Cependant, continue-t-il, les alimens ne doivent servir qu'à réparer nos pertes, causées nécessairement ou par l'action des fluides qui nous environnent, ou par celle des fluides qui ne cessent de

corps ayent acqu
dire, le vrai dégré
recette peut excé
parce qu'outre la
cessaire, il faut qu
du reste pour l'ex
croissement des
quand on a acquis
turité, il est nuisi
plus d'aliments qu
soin précisément p
pertes.

La faim nous fa
besoin que nous a
nos forces. Il sere
que la nature nou

bles. Il seroit à désirer qu'on souffrît autant quand on passe les justes bornes du vrai besoin.

Pour entretenir le corps dans un état d'aisance & d'agilité uniforme, & l'ame dans une disposition constante d'exercer avec facilité ses fonctions intellectuelles ; il n'est rien de plus sur ni de plus efficace que de ne prendre d'alimens qu'autant qu'il est nécessaire. Il est même avantageux d'en prendre un peu moins. A la faveur de cette régle, si elle est bien gardée, on se garantira *des grandes maladies, des incommodités habituelles, des abbattemens, des infirmités de l'âge avancé, & l'on fournira sa carrière, sans aucune douleur violente, aussi loin que les loix de la mortalité & les desseins de la Providence pourront le permettre.*

Il vient en pensée que, si le genre humain étoit assez sage pour suivre un conseil donné avec tant

de capacité & de sincérité, la Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie deviendroient des Arts inutiles, & tous ceux qui les exercent, seroient obligés de se tourner vers d'autres objets. Cette révolution est bien éloignée. Le genre humain aimera encore longtemps à manger & surtout à boire plus qu'il n'est besoin. Il y aura seulement quelques sages qui profiteront des Observations de M. Cheyne, & parmi ces sages il y en aura peu qui l'ayent toujours été, ou qui ayent commencé de bonne heure à tenir ce régime.

Pour ruiner d'un seul coup toutes les prétentions du Médecin Ecossois, on dira que plusieurs personnes ont perdu les forces & la santé par une abstinence bisarre, opiniâtre & contre nature. L'Auteur répond que ce sont des lunatiques ou quelque chose d'équivalent & que jamais un homme sensé ne s'opiniatrera à une diéte

ſi exceſſive qu'il en ſoit viſiblement incommodé.

On remarque judicieuſement qu'un ſymptôme conſtant de toute maladie qui commence, de quelque nature qu'elle ſoit, eſt au moins une diminution d'appetit, quelque nauſée, quelque dégout, ou quelque péſanteur après avoir bien mangé. Auſſi tous les bons Médecins tant anciens que modernes commencent par ordonner un régime convenable. Nous avertiſſons en paſſant, que l'Auteur ſemblera peut-être à bien des gens dégrader un peu la Pharmacie, en la traitant de *Cuiſine de la Médecine.* On peut aſſurer, que ce n'eſt pas toujours celle des Médecins, qui dépenſent peu en remedes; c'eſt ſans doute, parce qu'ils ſe gouvernent ſi-bien eux-mêmes, qu'ils n'ont pas grand beſoin de ces ſecours étrangers. Il ſeroit injuſte de ſoupçonner que ce ſeroit faute de confiance dans leur vertu.

Il n'y a aucune page, où un Journaliste ne pût s'arrêter utilement ; mais nous nous hâtons de venir aux maladies de l'esprit, en tant qu'elles dépendent de l'œconomie animale. L'Auteur, après les recherches les plus exactes, n'y a point trouvé d'autre cause naturelle & Philosophique de l'idiotisme, de la stupidité, de la perte de la mémoire ou du jugement, de la folie, de la manie, & de toutes les maladies qu'on appelle *céphaliques* ou *nerveuses*, & qui sont accompagnées de quelque dérangement du sens commun, que l'obstruction, l'extinction, le relâchement, ou la mauvaise conformation des organes. Selon lui, *Dieu a dû*, (cette expression est trop forte) *créer les hommes sains de corps & d'esprit*. Il laisse à part comment l'erreur, les maladies, la misère & la mort se sont introduites, parce que ces recherches sont étrangères à son sujet. Mais ce

qu'il fait concevoir aisément, c'est que l'usage immodéré du *Punch*, des liqueurs fortes, des pâtés de jambon, ou de bêtes fauves, & les intempérances d'une autre espéce obstruent les vaisseaux les plus déliés, relâchent les nerfs, & sont cause qu'il naît des enfans difformes & imbécilles. Il explique avec la même facilité comment les organes matériels, qui servent aux fonctions intellectuelles, c'est-à-dire à l'action de la pensée, deviennent, faute d'exercice, durs & calleux; comment les effets de ces désordres se répandent sur la postérité & vont toujours en croissant. Nous sommes pour ainsi dire à la derniere maille de cette chaîne, commencée tant de siécles avant nous. *Ainsi on ne doit pas être surpris de voir naître parmi nous.... des monstres... des corps contrefaits, des sens défectueux, des cerveaux blessés, des imbécilles, des esprits forts & libertins, les infidèles &c.*

sance & une subtilité ex
tribuent à soûtenir les
l'esprit. Ce fameux Math
un des principaux orne
nation, se contentoit ch
pendant qu'il travailloi
se de la lumiere & des
d'une petite quantité de
de l'eau & très-peu de
gne qu'il prenoit de tem
quand ses esprits étoi
par la durée & la prof
la méditation. On sça
Newton a passé de beau
tre-vingts ans ; il n'y a
rence, que les Poëtes l
pour modèle. Anacréon

Nous n'assurons même pas, que ni les Orateurs, ni les Historiens, ni les Littérateurs d'aucune autre espéce, s'assujettissent à un régime si austère. Il y a eu des Fondateurs d'Ordres Religieux, où l'on menoit une vie encore plus dure, & ils ont eu des Disciples en grand nombre; mais l'objet qui les soutenoit, étoit bien supérieur au plaisir de découvrir quelques vérités physiques ou géométriques. On n'est guéres tenté de les acheter à ce prix.

M. Cheyne creuse ici à l'Angloise, dans les mystères de la Physique. Selon lui, il y a dans le genre humain, deux espéces d'hommes extrêmement différens. Les uns excellent naturellement dans les facultés intellectuelles, les autres dans l'exercice des organes materiels. Ces derniers peuvent, sans risquer beaucoup, se nourir pendant quelque tems, des mets les plus succulens, & user des liqueurs les plus fortes. Ils

seront punis sévérement de leur intempérance dans la suite ; mais ils ne craignent rien, parce que *leur jugement est absolument faussé*, & que *leurs organes intellectuels sont généralement obtus ou émoussés*. Entre ces deux extrémités, est la multitude des génies médiocres, parmi lesquels il se rencontre quelquefois par divers arrangemens, un Conquérant, un Artiste admirable ; mais rarement un Ministre habile, un Législateur sage, ou un Philosophe profond. Il est funeste pour le genre humain, que dans la première classe, qui est celle des esprits, nés pour les plus grands rôles dans le gouvernement du monde, il y en ait eu plusieurs qui n'ayent pas sçû conserver leurs dispositions naturelles, par un régime convenable.

On ne conteste pas, que dans ces conditions laborieuses, où l'on est obligé de supporter de rudes travaux, *la nourriture des subst*

tances animales, & l'ufage des liqueurs fermentées, ne foient propres à donner du courage, & à faire fupporter les grandes fatigues ; mais il faut confiderer que ces exercices violens, font un antidote contre les maladies qu'on auroit à craindre. Quant à ces hommes plus tranquilles, dont la profeffion exige une vie fédentaire, & qui n'ont befoin que de l'exercice libre des facultés intellectuelles, le régime de Pythagore ou de Cornaro, eft leur partage.

L'Auteur fait auffi part au Public, de fes Obfervations fur l'Hydrophobie des chiens, & fur les maladies aiguës, épidémiques & contagieufes ; il fe montre partout un Médecin, très-habile, très-appliqué, très-expérimenté, très-digne enfin de l'eftime & de la confiance du Public. Peut-être y a-t'il quelques expreffions, quelques idées que les Théogiens ne pafferont pas ; mais elles font comme *étrangéres* au fond de l'ouvrage.

ARTICLE CXIX.

DELLA ISTORIA ECLESIASTICA Descritta da F. Giuseppe Agostino Orsi dell' ordine de Predicatori &c. Tomo terzo contenente la Storia del terzo secolo della Chiesa. Histoire Ecclésiastique par le R. P. Orsi Tom. III. 4°. pag. 521. à Rome chez les Pagliarini, & se trouve à Paris chez Cavelier ruë Saint Jacques au Lys d'Or.

LE troisiéme Volume de cette Histoire commence à l'année 211. & finit en 292. Il y est question d'abord des Montanistes, de leurs erreurs, & de leur trop célébre défenseur Tertullien. Le P. Orsi analyse les Ouvrages de cet Ecrivain infatué de son *Paraclet* & de ses fausses Prophéteſſes. Dans un de ces Ouvrages intitulé de *la Chasteté* on trouve du moins un

trait

trait excellent : C'eſt celui qui atteſte l'ancienne vénération de l'Egliſe à l'égard des Images. Tertullien, il eſt vrai, rend ce témoignage en ennemi. Il reproche aux Evêques & aux Prêtres Catholiques de mettre ſur leurs Calices la figure du *Bon Paſteur* ; il ſuppoſe, d'un ſtyle amer, qu'ils s'autoriſeront de cette Image, Symbole de charité & de douceur, pour recevoir les pécheurs à la pénitence ; mais ces aigreurs Africaines & Montaniſtes ne font pas diſparoître l'éclat d'une tradition reſpectable. Le P. Orſi fait voir combien ce texte eſt précieux, & il y ajoute une eſpéce de Diſſertation curieuſe ſur les vaſes qui ſe trouvent encore dans les Cimetières ou les Catacombes de Rome. Ces monuments antiques de la piété des premiers ſiècles ſont ſouvent ornés de l'Image des Saints Apôtres ou du Bon Paſteur chargé de la Brebis qu'il rapporte au

cius dans sa Biblioth. Grecque T. IV. Mais il faut néanmoins considérer le sentiment d'Eusebe & de S. Jérôme, suivis par MM, Dupin & de Tillemont; par les PP. Pagi & D. Ceillier. Tous ces Sçavants ne reconnoissent, dans l'hypothèse présente, qu'un Ammone Philosophe Chrétien, Maître d'Origène, & tout ensemble de Longin, de Plotin &c. & voici les raisons qu'on oppose aux deux preuves adoptées par Fabricius & par le P. Orsi. 1°. L'autorité d'Eusèbe qui réfute hautement Porphyre sur la prétenduë Apostasie d'Ammone, est assurément très-forte, & elle l'est d'autant plus qu'il remarque, dans ce même endroit, que Porphyre fait aussi un mensonge palpable en disant qu'Origène étoit né de parents payens, & qu'il embrassa dans la suite le Christianisme. Ceci, comme on voit, est un argument Polémique, & qui suppose qu'Eusebe donnoit

actuellement une grande attention à ce point d'Histoire. En second lieu Fabricius & le P. Orsi prétendent qu'Ammone le Philosophe *n'écrivit jamais rien* & ils produisent en preuve Longin cité par Porphyre au Chap. XX. de la vie de Plotin. Mais nous ne trouvons point, dans cet endroit, que Longin se soit exprimé d'une manière si absoluë. Il dit seulement. » que parmi les Platoniciens » quelques-uns avoient expliqué » leur Doctrine dans des livres, » & que d'autres s'étoient con- » tentés d'enseigner de vive voix; » que du nombre de ces derniers » étoient Ammone, Origène, » Théodote & Eubulus; que s'ils » avoient écrit quelque chose, ce » n'étoit que comme par hazard » & sans mériter à ce titre d'être » mis au nombre des Auteurs. «

On voit donc que, suivant Longin même, Ammone a pu laisser *quelque* Ouvrage, mais peu con-

sidérable, & tels sans doute ont pu paroître aux yeux de ce Philosophe payen, les deux Livres dont parle S. Jerôme, sçavoir la *Conformité de Moyse avec J. C.* & l'*Harmonie Evangélique* : sans compter après tout que des écrits, faits en faveur du Christianisme, auroient bien pu échapper à la connoissance de Longin & de Porphyre. Les autres difficultés de Fabricius, nous les passons comme trop frivoles, & nous revenons à dire qu'aucune raison solide ne paroît balancer ici le témoignage d'Eusèbe répété & confirmé par S. Jerôme.

Il est bien nécessaire d'abréger présentement, puisque nous avons tant insisté sur ce point particulier de critique. Le Pere Orsi continue d'analyser les Ouvrages de Tertullien & d'Origène ; & il marque la mort de l'un & de l'autre, à peu près comme M. de Tillemont. Sur Origène, observons

la réfutation que fait notre Auteur d'un mot de M. Dupin : » Je ne vois pas, dit le Pere Orsi, » à quel propos un Auteur moder- » ne a écrit que la sentence fulmi- » née par Démétrius, Evêque d'A- » lexandrie, contre Origène, sub- » sista sous ses successeurs, Héra- » cle & Denis, quoique le premier » eût été disciple d'Origène, & que » le second eût beaucoup d'estime » pour lui. » Nous reconnoissons fort la justesse de cette Critique, pour ce qui regarde S. Denis, qui fut en effet l'ami d'Origène, & plûtôt son protecteur que son adversaire; mais à l'égard d'Héracle, qui selon le Pere Orsi, *laissa Origène en paix*, tant d'Auteurs disent qu'il s'éleva contre lui, que sur ce point, M. Dupin pourroit bien avoir raison. On peut voir le Pere Pagi, ann. 246. n. 3. & M. de Tillemont, tom. 3. pag. 769.

Un des plus grands morceaux compris dans ce Volume, est l'his-

toire de la vie, des ſouffrances, des Ecrits de S. Cyprien. Le Pere Orſi traite tout ceci avec beaucoup d'étenduë, hors peût-être la célèbre diſpute du S. Evêque de Carthage, avec le Pape S. Etienne, laquelle méritoit d'être diſcutée davantage. Ainſi, par exemple, il eût été à propos de faire ſentir, que le Pape ne donna point dans l'erreur oppoſée, qui auroit conſiſté à reconnoître la validité de tout Baptême, donné par toute eſpéce d'Hérétiques, même ceux qui altérent la forme du Sacrement. Les Proteſtans, Pearſon & Blondel, & parmi les Catholiques, M. Dupin & quelques autres, ont fait cette mauvaiſe querelle au S. Pape Etienne: le Pere Pagi l'a vengé; & c'eſt de lui que notre Auteur Italien auroit pu emprunter auſſi quelques traits de juſtification, en faveur de ce Pontiſe. Mais celui-ci excommunia-t'il en effet S. Cyprien & Firmi-

lien, toujours attachés à leur sentiment, de l'invalidité du Baptême conféré par des Hérétiques? On nous décide ici que la censure ne fut que comminatoire; & c'est aussi l'opinion des PP. Alexandre & Pagi: opinion qui peut paroître suffisamment prouvée, mieux prouvée même que celle de M. de Tillemont, & de quiconque prétend que le Pape S. Etienne sépara, autant qu'il étoit en lui, de la Communion des Fidèles, ces deux grands Evêques, Cyprien & Firmilien.

L'Hérésie des Sabelliens est décrite par le Père Orsi, comme par M. de Tillemont. Ces deux Auteurs en font remonter l'origine à Praxéas, qui la répandit à Rome, & à Noëtius qui la prêcha en Asie. Ce dernier inquiété à ce sujet, nia d'abord, comme font tous les Hérétiques, quand leur parti est encore trop foible; il continua de dogmatiser; & sur une

seconde monition qui lui fut faite il leva le masque, il avoua qu'i ne connoissoit qu'un Dieu, qui étoi né, qui avoit souffert, & qui étoi mort pour le genre humain : ce qu énonçoit la confusion des person nes en Dieu. *Cosi*, ajoute le Per Orsi, *rimase ostinato nell' errore e cacciato dalla Chiesa co' suoi s guaci, tenne a parte le sue conven ticole, e stabili una scuola dell sua empietà. Ma ben presto liber Dio la sua Chiesa da questa peste Essendo egli morto quasi nel mede simo tempo col suo fratello, in vec d'esser sepolti con gloria e magni ficenza come Moïsè ed Aronne, fu rono abandonati come traditori nè meritarono che alcuno si pren desse cura di dar loro onorevole se poltura.* M. de Tillemont avoit di de même, tom. IV. p. 238.

» Noët demeurant obstiné dans » son erreur, les saints Prêtres, » après l'avoir convaincu, le chas» serent de l'Eglise, lui & tous

» ceux de sa Secte, & son orgueil » le porta ensuite à établir une » école de son Héréfie. Il mourut » peu de tems après avec son frere; » mais au lieu d'être enterrés avec » pompe, & avec gloire, comme » Moïse & Aaron; (ils avoient » osé prendre le nom de ces deux » grands hommes;) ils furent a» bandonnés comme des traîtres, & » ne mériterent pas seulement qu'» aucun des serviteurs de Dieu, » prît le soin de les ensevelir. »

Sabellius fût plus fameux que Praxéas & Noëtius; & Paul de Samosate, Evêque d'Antioche, ennemi comme Sabellius, de la distinction des personnes en Dieu, causa encore plus de troubles dans l'Eglise par ses erreurs, sa conduite scandaleuse, sa vanité & sa hardiesse. Toute son histoire & celle de sa condamnation dans les trois Conciles d'Antioche, est ici un peu moins diffuse que chez M. de Tillemont. On n'y parle point de la condam-

nation prétendue du *Consubstantiel* par le 3^e^. Concile d'Antioche : cet article peut fournir un point de critique curieux & considérable dans une 2e. Edition. *

La derniere grande Hérésie, dont parle le Pere Orsi dans ce volume, est celle des Manichéens. Nous ne croyons pas qu'il oublie aucune des circonstances qui regardent l'Auteur & le systême de tant d'impiétés. Il faut finir & renvoyer au livre même, qu'on lira sans doute avec plaisir, étant écrit clairement, purement & judicieusement. Nous ne sommes pourtant pas persuadés, après la lecture exacte de ces trois 1^rs^. tomes, qu'ils soient capables d'obscurcir le mérite & la réputation de M. Fleury. Il nous semble que celui-ci a beaucoup plus consulté les sources, qu'il raconte avec plus de gravité, qu'il instruit mieux quoiqu'avec moins d'appareil; mais

* Voyez le Livre intitulé, *Divinitas Christi* &c. de Dom Prudent Maran.

des
notr
par-
celu
volo
défau
le ma

A

NOUV
d'H
Litté
d'Ar
Bure
tins,
12. p
XLIX

LEs M
sont
vrages en
menses de
beaucoup d
ques anecdo
beaucoup de
satyriques,
heureuses, m
mer de pensé

plaisanteries, de bons mots plats ou surannés, d'une critique dictée par la passion, ou de louanges inspirées par la flatterie & l'ignorance.

Les nouveaux Mémoires que nous annonçons sont exempts de ces défauts. Ils sont variés & instructifs ; la louange & la critique y sont semées avec gout & avec discernement ; ceux qui n'ont pas lû y apprendront beaucoup, ceux qui ont des connoissances y apprendront quelque chose, & y reliront avec plaisir ce qu'ils sçavent déja. Il ne reste qu'à justifier ce jugement, en rapportant quelques Articles, & nous n'aurons égard dans le choix qu'à ceux qui sont le plus à la portée du grand nombre de nos Lecteurs.

Le jugement qu'il porte sur les *Mémoires pour servir à l'Histoire des hommes illustres dans la République des Lettres*, nous a paru juste & fort sensé. Cet Ouvrage

‹urs fort utile aux Biblio-
ıes péche & dans le titre &
l'exécution. 1°. Dans le ti-
l'Epithéte d'*Illustre* ne doit
endre qu'en bonne part, &
e mettra jamais parmi les
nes *Illustres*, des Auteurs
n'ont employé leurs talens
attaquer les mœurs & la Re-
ı, qui n'ont écrit que des hor-
, des blasphémes ; des extra-
ıces. Un *Vanini*, un *Spino-*
n *Beverland*, un *Voolston*,
ıt d'autres, dont le P. Nicé-
est donné la peine de com-
l'Histoire, sont-ce des Per-
ges *illustres* ? Cette Epithéte
ent encore moins à plus de
Ecrivains obscurs, méprisés
éprisables, dont ce laborieux
ilateur nous a donné la vie
le Catalogue de leurs Ou-
s. Si des Ecrivains aussi min-
ont pas eu la sagesse de se
il faut avoir la prudence
laisser dans l'oubli eux &
Ouvrages.

che envain dans une f
pilation une foule d'
ont illustré cette Ré|
consacré leurs nom
productions immortell
bé d'Artigni fournit u
88. Auteurs la plûpar
ment illustres, dont l'e
n'a fait aucune men
feroit aisé de grossir c
ment cette Liste. » Po
» trois Ecrivains célèb
» tre Auteur, on en t
» 15 auxquels person
» le moindre intérêt.
» Auteurs Allemands

» écrits ont de quoi picquer la cu-
» riosité, n'offrent au Lecteur em-
» pressé, que des articles minces
» & superficiels. En parlant du
» grand Bossuet, du respectable Fé-
» nelon, il renferme les mémoires
» de leur vie & de leurs écrits dans
» l'espace de quatre pages. Auroit-
» il dû *garder le silence en si beau*
» *sujet de parler?* »

Les remarques sur l'origine des Fables du Paganisme, sont curieu-
es & instructives. Au dernier siécle, les Sçavants du premier Ordre
e sont exercés à trouver dans les Livres Saints & dans l'Histoire le Moïse, l'origine des Fables du Paganisme. Bochart, Vossius, M. Huet, Evêque d'Avranches, M. e Clerc, se sont surtout distingués en cette matiére. Ils ont donné la torture à leur esprit, prodigué une érudition immense, multiplié les raisonnements, entassé es conjectures; & ils n'ont réüssi au Jugement de bien des Sçavants,

qu'à outrer la matière, & à faire des applications souvent hazardées, quelquefois peu décentes. M. Huet trouve le Législateur des Juifs jusques dans Priape. Il découvre avec Bochart l'adoration du veau d'or dans l'avanture de Pasiphaé. Les Satyres sont les Israëlites errants dans le désert. L'Isis des Egyptiens est l'Eve des Hébreux. Le Tiphon de la Fable qui tuë son frere, est Caïn qui tuë Abel. La Fable de Polyphême est l'Histoire de Samson. Mercure, Bacchus, Minos, Rhadamante sont copiés d'après Moyse. Le *Palladium* a été imaginé d'après l'Arche d'Alliance. On ne finiroit pas, si l'on vouloit entrer dans le détail de tous les traits de ressemblance, que ces grands Critiques ont prétendu trouver entre la Fable & l'Histoire des Hébreux.

M. l'Abbé d'Artigny, d'après plusieurs Sçavans, prétend que tous ces Paralléles sont plus ingénieux

ſolides. Il ſoutient que, ſi l'on
:pte le déluge,& quelques évé-
ıęns ſinguliers dont la tradition
ſervoit la mémoire, les Grecs
ıt pas puiſé leur Mythologie
ı les Livres Saints. Les argu-
ıts qu'on tire de la conformité
uſages, de la reſſemblance des
ıemens, de l'Etymologie for-
des noms; ne paroiſſent pas à
'e Auteur des raiſons concluan-
Et ſi quelqu'un en étoit tou-
, il faudroit donc qu'il adop-
uſſi les conjectures du fameux
ıs Rudbeck. Ce ſçavant Sué-
, en ſuivant la même route,
-à-dire, la reſſemblance des
ıs, & l'Etimologie des mots,
ulu prouver (& ſes raiſonne-
s ne manquent pas quelque-
de vraiſemblance), que la
le ſa Patrie a été le berçeau de
able, des Arts & des Scien-
que c'eſt dans la Suéde que
iter, Saturne, Hercule, Bac-
, *Mars*, & tous les autres

Un exemple encor
plus frappant de la f
Science Etymologiqu
de Pierre le Loyer.
plein d'une vaste érue
un Ouvrage intitulé
Colonies Iduméanes, pr
ver, » que les Ange
» leur origine d'Esaü
» seulement les nom
» de France, mais enc
» Villages d'Anjou, d
» des maisons, des pi
» de la Paroisse d'Hu
» sa naissance, venoie
» gue Hébraïque &

lu XII. article. L'Ecri-
nte établit clairement
: de ces Géants, & cela
ffire pour fixer la créance
.ecteur raisonnable. Ce-
quelques Interprétes ont
ndre dans un sens méta-
les expressions de l'Ecri-
ils osent avancer que le
Géant signifie simplement
extraordinaire, une va-
ique, une méchanceté
Ils ne sont pas emba-
difficultés qu'on tire des
monstrueux qui se trou-
plusieurs endroits de
be; ils répondent que la
i produit les végétaux &
aux, peut aussi produire
u au moins en augmen-
ume. Un sçavant Aca-
, dans une Dissertation
ée, n'a pas nié l'existence
s, mais il a voulu fixer
ndeur & la fixe à 12
uelles raisons l'ont déter-

miné à cette mesure? Ces
sont l'*impossibilité où auroi*
ces masses énormes de se mo
de se courber &c. & l'Ant
qui a du se former entre de
mes si prodigieux, & le n
genre humain, avec lequ
étoient obligés de vivre. M
vérité cette Antipathie n'
elle pas encore lieu avec de
mes de 12 pieds? Des ho
de cette taille nous feroient
& ils nous regarderoient c
de petits *Pantins* risibles; j
dans nos attitudes les pl
blimes & les plus étudié
nous mépriseroient, nous
gueroient & nous les haïrion
l'Abbé d'A. apporte pour pr
l'existence des Géants, d
taille excédoit de beaucoup l
stre de 12 pieds, des faits q
roissent incroyables, mais do
ne peut contester la vérité
être obligé d'admettre une e
de Pyrrhonisme en fait d'Hist

L'Article XXII. fournit une Anecdote curieuse, au sujet de M. le Marquis de Langallerie : ce Seigneur si connu par ses avantures, en courant le Monde, n'en étoit pas devenu plus fidèle à la foi de ses peres. Il avoit embrassé la Religion-prétenduë-reformée, il en faisoit profession publique à Amsterdam, lorsque M. de Marcilly arriva dans cette Ville. Quoique ce dernier fût Laïque & assez jeune, il avoit étudié la Religion, étoit habile dans la Controverse, & avoit de fréquentes disputes avec les Ministres. Ces disputes firent du bruit ; & le Marquis déserteur de la Religion de ses Ancêtres, désira de voir & de conférer avec le Voyageur Controversiste. On convint des conditions de la dispute ; le Marquis s'engagea par écrit, & de la maniere la plus solemnelle, à rentrer dans la Religion Catholique, si l'on pouvoit dissiper ses préjugés contre l'Eglise Romaine. Les pré-

jugés furent dissipés, & le Marquis fut persuadé ; mais des vuës humaines, & des considérations politiques, l'empêcherent de se déclarer sitôt ; & content d'être Catholique Romain dans le secret du cœur, il continua de paroître Protestant : cette conversion attira bien des déclamations, des outrages & des menaces à M. de Marcilly & il fut obligé de se sauver à Bruxelles.

L'Article XXIV. contient des *réfléxions sur les Ana, avec un Catalogue raisonné de ces sortes d'Ouvrages*. Les premiers *Ana* qui parurent, furent lus avec avidité, & eurent le succès le plus universel & le plus marqué. Bien des choses durent contribuer à ce succès. Ces sortes de recueils ne contiennent qu'une littérature legere, qui est à la portée de tout le monde. On promene rapidement le lecteur d'une matière à une autre, & la variété est le gout dominant. Ce sont les réfléxions d'Auteurs célé-

bres & on s'imagine comme l'observe M. l'Abbé d'A. » Qu'ayant » laissé eux mêmes les matériaux, » que les Editeurs ont mis en œu» vre, on y trouvera bien des par» ticularités qne des raisons de » bienséance, d'intérêt ou de poli» tique ne leur permettoient pas » de publier de leur vivant. L'air » naturel, & négligé dont on les » fait parler, gagne la confiance. » On aime à les voir, pour ainsi » dire, dans leur deshabillé. »

Ces raisons prouvent que la lecture des *Ana* auroit dû être instructive & amusante, si le goût, la raison, la vérité avoient dirigé dans la composition de ces sortes d'ouvrages; mais le succès des *Ana* fut cause que le Public en fut bientôt inondé & qu'on fit parler presque tous les hommes célébres, pour leur faire dire des choses plates, inutiles, grossières, & quelquefois remplies d'ignorance, d'injures & de calomnies.

tés, les platitudes,
ne peut diſconvenir
ne ſoit très-ſage: mai
choix des *Ana* les di
les penſées fauſſes,
dicules, les anecdo
les traits ſatyrique
les menſonges, les
collections immenſ
droient-elles pas d
petits?

Notre Auteur pa
Ana anciens & m
nous a paru qu'il en
gement ſain & imp
tons quelques-uns d

» des augmentations. On peut
» dire qu'il en a fait le meilleur
» ouvrage en ce genre qu'on ait vu
» jusqu'ici.

Fureteriana. » Le titre de ce
» recueil annonce les bons mots,
» & les remarques d'histoire, de
» morale, de critique, de plaisan-
» terie & d'érudition de M. de
» Furetiére. Malheureusement on
» n'y trouve rien qui soit digne
» d'un homme d'esprit & sçavant.

Naudæana & Patiniana. » Ce
» recueil est rempli de faussetés &
» de bévuës si grossiéres, qu'on
» auroit tort de les mettre sur le
» compte de Naudé un des plus
» sçavans hommes de son siécle.

Vasconniana. » Ce recueil dont
» la plupart des Gentilshommes de
» campagne ornent leurs chemi-
» nées, contient quelques saillies
» heureuses, mais étouffées, pour
» ainsi dire, par le nombre des
» pensées plattes & insipides.

Cet extrait est déjà bien long.

& il faut le finir. Il reste
dant bien des articles intér
mais ce que nous avons d
pour faire connoître le m
cet ouvrage.

ARTICLE CX

HISTOIRE DE PYRR
Roi d'Epire par M. Jour
pages 375. in 8°. à Amst
T. 2. p. 385. chez
Mortier. M. DCC. XLI

MOnsieur Jourdan n'e
surpris qu'il ne se soit
aucun Auteur dans ces d
tems qui ait entrepris l'H
d'un Roi si célébre. Il a trè
vu l'obstacle qui a arrêté ju
les meilleurs Ecrivains. C'est
n'est pas assez instruit des
dont on auroit besoin pour
reil ouvrage. On sçait seul
que Pyrrhus a fait la guerr
Romains & à quelques autre

ples les voisins, qu'il a pris certaines villes, qu'il s'est distingué dans l'art militaire; mais ce n'en est pas assez pour former un corps d'Histoire, quoi que ç'en soit assez pour transmettre avec éloge le nom d'un souverain à la postérité. Il faudroit encore pouvoir exposer au lecteur les vuës & les intérêts politiques, les situations des places fortes, les opérations principales des siéges, les dispositions des armées dans les batailles, & les mouvemens décisifs qui en ont déterminé le gain ou la perte. Toutes ces connoissances appuyées sur des monumens respectables, car il est rare qu'il s'y rencontre une certitude entiere, sont les materiaux que l'Architecte met en œuvre. C'est à lui de les ranger & de les poser selon les regles de son art; mais si les matériaux manquent, comment y suppléer? Plutarque sçavoit beaucoup mieux que nous les événements du Regne de Pyrrhus.

lume, beaucoup moin
mer deux. Ce que no
d'ailleurs du même P
borné, & tous ces mor
blés n'embaraſſent p
choix. Ce ſont des fon
ſent aiſément.

Telle a été la ſitt
Jourdan & il avo
qu'il n'eut jamais e
d'entrer dans cette ca
avoit été forcé par u
gnation. On imprin
tre ans à Londres u
pour titre: *Voyages &*
de Pyrrhus. C'eſt l'

Jargon Franchi-Hollandois..... Leur langage s'abatardit comme eux. Au surplus, la plûpart de ceux pour qui leurs ouvrages sont faits ne sentent pas assez les délicatesses de notre langue, pour en être rebutés.... Tel livre qui paroîtroit peut-être admirablement écrit à la Haye où à Londres, se feroit siffler à Paris.

On soupçonneroit aisément que M. Jourdan a maltraité si fort l'Auteur Protestant par le chagrin qu'il a d'en avoir été devancé. Mais il léve ce soupçon en reconnoissant de bonne foi les obligations qu'il lui a. Il a trouvé dans le livre des *Voyages & Expéditions de Pirrhus* un plan tout dressé, des matériaux tous prêts, & il n'a eu qu'à resserrer ou à retrancher les digressions inutiles, pour s'étendre plus librement sur tout ce qui appartient à l'Histoire du Roi d'Epire. Car on n'a pas prétendu faire un Roman Politique, mais un ouvrage

sérieux. C'est selon cette loi qu'*il* a suivie dans la censure de son prédécesseur qu'il sera jugé à son tour par le public.

M. Jourdan remonte jusqu'à Philippe pere d'Alexandre, afin de mettre sous les yeux du Lecteur, la situation des intérêts de la Grèce & de la Macédoine. Par une raison toute semblable, il explique succinctement les divisions qu'il y eut entre les successeurs d'Alexandre, contre lesquels Pyrrhus fit souvent la guerre. Il n'eût pas été difficile de rendre compte de ces événemens dans un discours préliminaire. Mais notre Auteur n'ignoroit pas combien ces discours, dès qu'ils sont un peu longs, paroissent ennuyeux; ainsi il a mieux aimé mettre tous ces faits dans une instruction qu'Androclion donne au jeune Pyrrhus. Il a usé de la même méthode en quelques autres endroits, & il a bien compris qu'elle pourroit lui attirer quelque chicane.

Il s'objecte à lui-même que cette forme qu'il a choisie pour faire entrer dans son Ouvrage les morceaux épisodiques dont il a jugé à propos de l'embellir, n'a été d'usage que dans les fictions, dans la Poësie, dans les Romans: mais il n'a point été arrêté par cette considération. *La confiance* qu'il a *dans les grands événemens, dans les actions glorieuses, dans les beaux caractéres* que contient cette Histoire, *le rassure contre les critiques.* Puisque les faiseurs de Romans & d'autres écrits fabuleux ont souvent affecté l'air & la dignité de l'Histoire, pour donner plus de vraisemblance à leurs fictions, ne sera-t'il pas permis, par droit de représailles, à un Historien d'user de la méthode des Romans, pour tempérer le sérieux & la gravité de l'Histoire? En cherchant à plaire aux Lecteurs, on ne s'en propose pas moins de les instruire & de les former. Le public décidera la question.

Ce n'est apparemment pas sa
raison que M. Jourdan laisse ign
rer pendant tout le cours de s
Ouvrage les défauts naturels
Pyrrhus. Il faut être parvenu ju
ques vers la fin des deux vol. po
apprendre que ce Prince av
*la machoire supérieure d'une se
piéce, où toutes les dents étoie
marquées par une petite raie.* Pl
tarque n'a pas été si circonspe
il n'entre pas bien avant en m
tiére, sans rapporter cette diffo
mité du Roi d'Epire. Le mên
Historien ne dissimule point au
que ce Prince avoit le visage pl
tôt farouche que majestueux. M
Jourdan est plus favorable da
sa peinture. Il est vrai que le m
Grec a deux sens opposés, mais
suite de la narration détermine a
sez le choix. Amyot ne s'y est p
trompé.

Il a échapé quelquefois à l'Au
teur des termes qui ne semble
pas convenables à la dignité du (

jet. En parlant du combat qui se donna dans la ville d'Argos, & où Pyrrhus perit malheureusement, il dit T. 2 p. 410. *Le desordre étoit déja inexprimable & la cohuë n'étoit que trop grande. Cohuë* est bien foible dans une action qui rassemble toutes les horreurs de la guerre. Même T. p. 432 *N'est-on pas indigné... de le voir traiter comme un mercenaire, honni, décrié? Honni* est du stile familier. Ce sont des riens, mais qu'on ne dédaignera pas de faire disparoître dans une seconde édition. M. Jourdan finit son Ouvrage par une courte Apologie de son Héros. S'il est prescrit par les loix inexorables de l'Histoire, de ne pas dissimuler ce qu'il y a eu de défectueux dans les personnes illustres dont on y parle, il n'est pas moins ordonné aux Historiens de refuter, sans s'écarter du style historique, les accusations injustes dont on flétrit la vérité. On a reproché à

Pyrrhus d'avoir mal choisi son camp à Asculum. Il semble qu'on ne le justifie pas assez en disant qu'il gagna la bataille, & que cette Victoire lui fut d'autant plus glorieuse, qu'il combattit sur un terrain plus desavantageux. Malgré ce succès, il n'en est pas moins vrai que le Général Romain, qui vit les Epirotes dans un camp où ils ne pouvoient se servir ni de leur Cavalerie ni de leurs Elephans, & qui trompa Pyrrhus en passant plus haut la riviere, marqua plus de capacité que le Roi. Nous nous en tiendrons là, parceque nous respectons l'avis un peu sec que l'Auteur donne aux critiques, qui n'ont pas épargné son Heros en cette occasion : *Vrais Automates rouillés par la poussiere de Collége, qui n'ont jamais vû la guerre que dans des Estampes ou dans des Tableaux*. M. Jourdan l'a peut-être vue de plus près : mais nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de l'avoir

vue autrement qu'en peinture, pour être assurés que Pyrrhus ne consulta ni son experience, ni les connoissances qu'il avoit de l'Art Militaire dans son camp d'Asculum. Y a-t'il quelque Heros qui n'ait jamais mal campé ? On compare ensuite Pyrrhus avec Alexandre, & on déclare que la supériorité d'Alexandre sur Pyrrhus est un ancien préjugé. Il ne sera pas aisé d'en faire revenir le genre humain.

Il seroit à souhaiter, pour la satisfaction de certains Lecteurs très-défiants & qui ne sont pas en petit nombre, qu'on eût indiqué les sources où l'on a puisé. Il étoit autrefois d'usage de dresser une liste des Auteurs qu'on avoit consultés, & selon que cette liste étoit plus nombreuse, on avoit une plus grande idée de celui qu'on supposoit les avoir lus pour composer son ouvrage. Souvent il n'en avoit lu que très-peu de chose. Cet étalage déplairoit aujourd'hui, mais

on est toujours bien aise de sçavoir un peu où les Auteurs ont pris ce qu'ils débitent. Leur exactitude, quand elle est reconnue, contribue à leur gloire. Nous sommes persuadés que M. Jourdan étoit fort en état de contenter ses Lecteurs.

ARTICLE CXXII.

ASSEMBLE'E PUBLIQUE de la Société Royale de Lyon du quatriéme Décembre 1748.

MOnsieur de Lorme Directeur de l'Académie a ouvert la séance par le discours suivant.

Le Roi, aussi flatté du progrès des Sciences & des Arts, que de la gloire de ses conquêtes, vient d'honorer cette Académie du titre de Société Royale par ses Lettres Patentes du mois de Juin. Cette grace émanée du Thrône a été accordée aux représentations de M. le Duc

de Villeroi Protecteur de l'Académie, & attentif à tout ce qui peut concourir à la splendeur de son Gouvernement. Mais qui pouvoit mieux que M. Pallu, Intendant de cette Province, lui faire connoître que le titre de Société Royale convenoit à l'Académie des Beaux Arts par l'étendue des matières qu'elle embrasse & dont elle fait l'objet de ses exercices? Académicien lui même aussi zèlé que Sçavant, il a bien voulu, pour nous mériter cette faveur, devenir le garant de nos succès. Heureuses les Provinces dont les hommes publics sçavent, en veillant au bonheur des Peuples & au bien de l'Etat, y favoriser les Sciences & les Arts!

Extrait des Mémoires qui ont été lus à l'Académie depuis la précédente Assemblée publique.

Regles pour le toisage de la surface des voutes en Cul de four soit

allongés, soit applatis, avec des Observations sur la surface des Sphéroïdes elliptiques, des Conoïdes Paraboliques & Hyperboliques.

Il se présente souvent, dans l'Architecture Civile & Militaire, de ouvrages dont la mesure suppo une Géométrie fort au-dessus de Géométrie commune. Telles les voutes en Cul-de-four surh sées & surbaissées ; les vou arêtes ; les voutes à arcs de cl & plusieurs autres. Il n'es point surprenant, que les des qu'on employe vulga pour toiser ces Ouvrages, trêmement défectueuses. tucla a entrepris d'en do tres, qui soient en m exactes & à la portée de & il a commencé par l cul-de-four surhaussée sées. Après avoir fai mesure de la surface

dépendoit de la quadrature d'un ſegment elliptique, & celle des dernieres de la quadrature de l'hyperbole; il a trouvé des approximations de ces ſurfaces, d'où il a tiré des regles aſſez ſimples, qui ne ſuppoſent qu'une connoiſſance des quatre premières regles d'Arithmétique, & de l'extraction de la racine quarrée. En 1719. M. de Sence, de la Société-Royale de Montpellier, avoit traité la même matiere; ſon Mémoire ſe trouve parmi ceux de l'Académie Royale des Sciences; mais les regles qu'il a données ſont trop compoſées, & ne ſçauroient ſervir qu'à des perſonnes familiariſées avec la Géométrie. L'affinité du ſujet a engagé M Montucla, à dire un mot des ſurfaces des Conoïdes paraboliques & hyperboliques. Cette recherche lui a donné lieu de remarquer, que quoique les Courbes elliptiques & hyperboliques ſoient bien différentes, on pourroit ce-

pendant déterminer un Conoïde elliptique, dont la surface seroit égale à celle que formeroit un certain arc d'hyperbole, en tournant autour de son axe conjugué. Ce qui ne présente d'abord qu'une curiosité géométrique, devient souvent d'une utilité infinie dans les Arts.

Sur les différentes obscurités que l'on remarque sur le Disque de la Lune dans le tems ou à l'approche de ses Eclipses.

La Lune dans ses Eclipses éprouve trois sortes d'obscurités; la Pénombre, l'ombre de l'Athmosphère de la Terre, & l'ombre de la Terre.

La Pénombre est un affoiblissement de lumière dans la Lune avant & après son éclipse, causée par la diminution des rayons du Soleil, qui se cachent derriere la terre. Pour connoître l'instant

la Lune entre dans la Pénom-
. le P. Beraud tâche de déter-
miner la portion de l'Orbite de la
Lune où elle est en pénombre.

L'athmosphère, de la Terre en interceptant quelques-uns des rayons du Soleil & rompant les autres, forme une ombre sur la Lune. La grandeur du diamétre de cette ombre dépend de l'étendue de l'Athmosphère terrestre capable de rompre les rayons du Soleil : mais parce que cette partie de l'Athmosphère, vue de la Lune, paroît tantôt plus grande & tantôt plus petite, selon les distances de la Lune à la Terre, notre Auteur pense qu'on ne doit pas fixer invariablement la grandeur de cette ombre, mais que pour la déterminer avec exactitude, il faut connoître le rapport qu'il y a entre l'étendue de l'Athmosphère & le rayon de la Terre, & prendre ensuite la partie proportionnelle de la parallaxe horisontale de la Lune, conformément à ce rapport. Cette

La Lune dans les é
tre jamais dans la pı
mais toujours dans un
lée de quelques rayo
rompus par l'Atmosph
C'est par ces différe
tions, que le P. Ber
pourquoi, lorsque l'
mence, la partie écl
obscure, que lorsqu
entiérement enfoncé
bre; pourquoi la Lun
mersions totales, par
vers son centre; pour
rité qui la couvre, e
différentes parties de

de ſang. Une Dame de cette
, eut au mois de Février, une
conſidérable ; les Médecins
iterent à la manière ordinai-
ls employerent les ſtiptiques
àtumés, qui n'opérerent rien.
Dame de ſes amies, lui con-
t alors de ſe ſervir d'un mor-
de Bois de Frêne qu'elle lui
oya : cette Dame en fit uſage ;
s l'eſpace d'une demi-heure,
ang fut preſque arrêté, & le
meil qui l'avoit abandonné juſ-
ce moment, revint. A ſon ré-
, le remède lui parut ſi efficace
merveilleux, qu'elle en fut preſ-
effrayée. Elle ôta le Bois : une
i-heure après la perte recom-
ça ; il fallut encore y avoir re-
:s, & il opéra la même mer-
le. Elle a continué à le porter
lque tems, & s'eſt trouvé gué-
parfaitement, ſans que cette
riſon ſubite ait produit aucune
ration dans ſa ſanté.
'on n'oublie point de rappor-

plus grande phase contenoit 384. parties du Micromètre, ce qui répond à 8 doits 55'. Le calcul cependant donnoit à cette éclipse 9. doits 20. minutes.

Le Soleil pendant son éclipse avoit 11. taches fort considérables: on en fixa la situation par rapport au centre de cet Astre, & on observa l'immersion & l'émersion de quelques-unes. L'immersion entiere de la plus occidentale arriva à 9. heures 47'. 57" & l'émersion de la plus Orientale à 12. heures 34'. 16".

Pour connoître les différens dégrés de chaleur du Soleil pendant son éclipse, on avoit exposé quelques thermomètres aux rayons de cet Astre, & entr'autres celui de M. de Reaumur & celui de Lyon fait de mercure. A 11. heures 6' 32" plus grande phase, le thermomètre de M. de Reaumur marquoit 26 dégrés $\frac{1}{2}$ au-dessus de zero; & celui de Lyon, 29. dégrés $\frac{1}{4}$. A 12. heures

é perpendiculairement à l'axe
l'une Lunette, l'image du Soleil,
divisé par des cercles concentri-
ques ; & on regardoit directement
cet Astre, à travers une Lunette de
7 pieds, garnie d'un Micromètre.
Le diamètre du Soleil, contenoit
1324 parties de cet instrument, ce
qui correspond à 31'. 42". d'un arc
de grand cercle céleste. Ayant
donc renfermé le Disque du Soleil
dans cet intervalle, entre un fil
immobile & un fil mobile; à mesu-
re que la Lune avançoit sur le So-
eil, on avançoit le fil mobile, &
ar-là on a eu la grandeur du crois-
nt de lumière à certains tems ;
où il a été aisé de conclure la
andeur de la partie éclipsée pour
s mêmes instans, & enfin la plus
nde phase.

Le commencement de l'éclipse
observé avec une lunette de
pieds à 9. heures 32'. 58" La
ur observée avec la même
te à 12. heures 43'. 44". La

cure étoit à 27 pouces, 6 lignes; au milieu, à 27 pouces, 5 lignes $\frac{1}{3}$. & à la fin, à 27 pouces, 5 lignes $\frac{1}{4}$.

Observations sur les dégrés de chaleur de l'Air libre, aux expositions du Nord & du Sud, & sur les dégrés de la chaleur de la Terre, faite avec le Thermomètre de Lyon.

Il semble qu'il est bien plus naturel & plus utile, de connoître les dégrés de chaleur que nous ressentons à l'aspect du Midi, que ceux qui se font sentir à l'aspect du Nord; puisque c'est particuliérement du Sud, que le Soleil darde ses raïons les plus vifs, & que c'est à cette chaleur, & non à celle du Nord, & bien moins encore à celle de l'ombre, que nous devons les productions de la nature; & par conséquent c'est cette chaleur qui exige le plus nos observations. M. Bar

in, notre associé à Tours, pour n faire la comparaison, a exposé ans son Jardin, deux Thermomè- :es à l'air libre, l'un tourné au ud, & l'autre au Nord. Par le ré- ultat de ses Observations journa- ieres, faites en Mai, Juin & Juil- et, il paroît qu'à l'aspect du *Sud*, a chaleur de l'air a toujours sur- asse celle du Nord, & que son lus grand excès a été de 17 dégrés. l est encore à remarquer, que lans les tems couverts & de pluie, le même que le matin & le soir les jours serains, la chaleur du *Sud* a excédé encore, depuis deux jus- qu'à six dégrés, celle du Nord.

Pendant que ces deux Thermo- mètres donnent les dégrés de cha- leur de l'air, trois autres Thermo- mètres font connoître les dégrés de chaleur de la terre à différentes profondeurs; l'un étant enterré à 6 pouces, l'autre à 12. & le troi- siéme à 18 pouces. Il paroît par la Table des Observations, que la

chaleur de la Terre à 6 pouces, est communément de 3 à 4 dégrés, au-dessous de celle de l'air, à l'aspect du Nord; à 12 pouces, de 5 à 6 dégrés, & à 18 pouces, de 10 à 12 dégrés. La chaleur, à cette derniere profondeur, y est plus constante qu'à l'air libre, & d'une marche plus uniforme. Dans les tems de pluïe, & pendant que regnent les rumbs de vent, de Nord-Est à Nord-Ouest, la chaleur de la Terre est plus grande que celle de l'air, à l'aspect du Nord; elle égale souvent celle de l'air à l'aspect du Midi. C'est ordinairement entre 1 & 2 heures, que se font ces Observations, dont la suite ne peut être qu'utile à l'Agriculture.

Observation de l'Eclipse de Lune, du 8 Août de cette année, (1748) par le P. Beraud.

On a observé cette Eclipse avec une Lunette de 7 pieds, garnie

'un Micromètre. Le diamètre en-
er de la Lune contenoit 1405
arties de cet instrument, ce qui
onnoit à la Lune, pour diamètre
6'. 49". Le commencement de l'E-
lipse fut incertain, à cause de la
énombre; on l'a conclu à 10 heu-
es 27'. 56". du soir. Le milieu de
Eclipse fut à 11 heures 36'. 35".
r la fin, le 9 Août à 45'. 14". La
lus grande phase contenoit 600
arties du Micromètre, ce qui ré-
ond à 9 doigts 5 minutes. Le cal-
ul avoit annoncé cette Eclipse de
doigts 22 minutes. On observa
ussi les doigts de l'Eclipse, les im-
nersions & émersions des diffé-
entes taches.

Tychon entra dans l'ombre
à.... 10 heures 45'. 21".

Grimaldy dans l'ombre
à.... 10 h. 49'. 29".

Emersion entiere de Grimaldy
à.... 11 h. 33' 39".

Emersion entiere de Tychon
à.... 12 h. 22'. 58".

Selon les Observations de M. de Sapte, faites à Toulouse avec un Télescope à réflexions de 30 pouces, le commencement de l'Eclipse a été à 10 heures 13'. & la fin le 9 Août à 36'.

Observations sur les Coquilles fossilles, & sur différentes Pétrifications qui se trouvent en Touraine, & dans les Provinces voisines.

M. Burdin notre associé, a envoyé à l'Académie, plusieurs especes de Coquilles fossilles, & différentes Pétrifications en fruits, bois, plantes & autres corps trouvés dans les Falunieres de Sainte Maure, & aux environs de Tours.

Parmi ces différentes Coquilles, il y en a plusieurs que nos Mers ne fournissent pas, & qu'on ne trouve que sur les Côtes de l'Amérique & de la Mer rouge; d'où notre Auteur prend occasion de dire,

qu'il est à présumer, que le prodigieux amas de Coquilles de Mer, qui se trouve dans les plaines de Ste. Maure, & les divers corps marins qui sont répandus non seulement dans ce pays, mais encore par toute la terre, ne peuvent être attribués à d'autre cause, qu'à un bouleversement total du Globe Terrestre, dont nous ne connoissons pas d'autre époque que celle du Déluge universel.

Quant aux Pétrifications, M. Burdin observe que les différens noyaux, tant de cailloux, que d'autres espéces de pierres, qui ont exactement pris la forme des Coquilles, dans lesquelles ils ont été formés; & plusieurs Coquilles entieres remplies de matiere pierreuse, quoique exactement fermées, paroissent nous prouver, que la matiere qui forme les pierres, est liquide, & d'une liquidité telle, qu'elle peut passer, non seulement par de petits interstices, mais en-

core par les pores des corps, comme il paroît par les fruits, bois, plantes, & autres corps pétrifiés, qui n'ayant point changé de forme, ne peuvent avoir été réduits en pierres, que par l'introduction du suc lapidifique qui les a pénétrés jusques dans leurs plus petites parties sans les déranger.

Sur l'Eternuement & le Baîllement.

M. Martini explique ce que c'est que l'éternuement, sa cause & ses effets, ses indications pour la santé & pour la maladie. Il rapporte l'origine de saluer ceux qui éternuent, & les suites fâcheuses d'un éternuement violent survenu depuis peu à un de ses malades dans une position gênée. M. Martini suit le même ordre d'explication pour le baîllement qu'il termine par le sujet qui a donné lieu à faire sur la bouche le signe de la Croix.

Le prix proposé par l'Académie de Bourdeaux pour l'année 1748. a eu pour sujet, de donner le rapport qu'il y a entre la cause des effets de l'aiman & celle des phénomènes de l'Electricité. Nous apprenons qne parmi les sçavans Physiciens qui ont concouru, le P. Beraud Jésuite, Membre de cette Académie, a été seul couronné.

L'année précédente il remporta aussi le prix dans la même Académie, qui avoit pour sujet d'expliquer la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquiérent dans leur calcination. Nous nous rappellons volontiers ce souvenir, bien loin d'avoir ces sentimens de retenue qui sont toujours injustes quand ils taisent ce que l'on doit à la gloire de ses Confrères.

M. Christin, Secretaire perpetuel de l'Académie, prononça ensuite l'éloge de M. Dugas.

M. l'Abbé de Valernod lut
Mémoire intitulé : » Recherc
» sur le nombre des Aubes q
» faut donner aux rouës à e
» pour qu'elles produisent le
» d'effet. »
Ce point de Méchanique
d'une si grande importance p
perfection des Machines mu
le courant des rivieres, qu
surprenant qu'il n'ait pas
été déterminé. Ce que l'on
là-dessus dans les Mémoi
l'Académie Royale des Sc
(année 1729. pag. 253.)
suffisant, & ne résout pas
blême : en effet, toutes l
à eau, d'un nombre d'a
terminé, passant plusieurs
plus grand dégré de for
moindre dans leur révo
est évident qu'on ne doit
& compter, que sur le
tite force, sans quoi
bientôt une machine s'a
pendant sans avoir ég

réflexion, on n'a cherché qu'à rendre le premier cas le plus avantageux qu'il se pourroit, sans s'embarrasser du second, lequel se trouve pourtant être toujours d'autant moins favorable, que le premier l'est davantage. C'est ce qui a été démontré dans la premiere partie de ce Mémoire, par le calcul des forces des deux cas de plusieurs rouës, & on a vu entr'autres, que la rouë à quatre aubes de M. Pitot, d'un dégré de force, descendoit à un demi, & qu'en lui donnant six aubes, elle avoit constamment trois quarts, ce qui est évidemment plus avantageux.

Dans la seconde partie M. de Valernod cherche donc quelle est la regle que l'on doit suivre pour déterminer ce nombre des aubes d'une rouë, afin de la rendre capable du plus grand effet. Et après avoir fait quelques remarques sur la longueur qu'il faut donner aux rayons & sur la largeur des aubes.

eu égard à toutes les differentes circonstances, deux choses que l'on suppose ordinairement dans la solution de ce problême, & qui ne laissent pas cependant d'avoir leur difficulté particuliere; il conclut enfin de ce qui a été démontré dans la premiere partie, & de quelques autres Observations, que, pour avoir une roue à eau parfaite, il faut rendre sa force constante. Par là outre l'uniformité qui est si essentielle pour la régularité du mouvement des machines, on aura encore la plus grande force permanente possible, qui est la seule sur laquelle on puisse compter. Il donne ensuite le moyen pour procurer à une roue cette égalité de force qui consiste à en multiplier les aubes, jusqu'à ce qu'on voye par le calcul que sa force ne varie pas considérablement, ce qui suffit pour la pratique; car plus on multipliera le nombre des aubes, & plus on ap-

prochera d'une parfaite égalité.

En effet il eſt évident que la variation de la force d'une rouë provient des ſituations plus ou moins avantageuſes ſous leſquelles ſes aubes reçoivent ce choc de l'eau, mais lorſqu'elles ſont très-proches les unes des autres, leur diſpoſition étant toujours ſenſiblement la même, il ſuit que ce choc de l'eau & la force qui en réſulte doivent être toujours les mêmes.

En ſuivant cette idée M. de Valernod a calculé la force du choc de l'eau contre toutes les aubes d'une rouë, d'un nombe indéfini, plongée dans le fluide juſqu'au centre, & il a trouvé qu'il ſeroit égal au tiers de celui que recevroit une aube qui ſeroit frappée perpendiculairement par le courant, & qui auroit pour hauteur ou largeur toute la longueur du rayon: ce qui eſt très-conſidérable; d'autant mieux que ce choc agit ſur le

plus grand bras de lévier possible, c'est-à-dire qu'il agit sur l'extrémité des rayons; que si on ne pouvoit pas enfoncer la rouë dans l'eau jusqu'au centre, parce que cela peut être sujet à des inconvéniens, mais seulement jusqu'à la moitié du rayon, la force n'en souffriroit pas un grand déchet, parce que les chocs contre les aubes croissant comme les quarrés en nombres naturels, la diminution jusques-là n'en seroit pas considérable.

Pour réduire cette Théorie à la Pratique, M. de Valernod a présenté à l'Académie un modèle d'une roue à très grand nombre d'aubes, très-solide quoique peu chargée en bois. Ses dimensions en grand sont de 8. pieds de diamètr sur 8. pieds de longueur, laquel est divisée en deux parties de 7 aubes chacune Celles de la pr miere partie ne répondent bout à bout à celles de la sec

de, mais réciproquement au milieu de l'espace vuide qu'elles laissent entr'elles : par ce moyen les aubes sont en quelque manière multipliées, & c'est tout comme s'il n'y avoit qu'environ deux pouces d'intervalle entr'elles, quoiqu'il y en ait trois.

Pour terminer la Séance, M. Collomb lut une Dissertation sur » la Paralysie de la nommée Philiberte Thomas, femme du Sr. » Chagen, Coutelier à St. Etienne; » guérie subitement à Lyon, dans » la Chapelle de Notre-Dame de » Fourviere, le 23 Avril 1748.

L'Auteur qui fut consulté trois heures avant la guérison, rapporte que cette femme avoit la bouche entr'ouverte, la langue repliée, entortillée jusques près des aîles du palais, & sa base très-retirée; & que lorsqu'il voulut lui dilater ou ouvrir la bouche, la langue se rapprochoit beaucoup plus du pharinx; *que dans ce moment, la ma-*

lade lui montra qu'elle souffroit à l'endroit de l'articulation de la machoire, près des oreilles, & à l'entrée du gosier; il essaïa ensuite de dédoubler la langue, & il l'avoit presque étenduë; mais elle étoit si fortement élastique, qu'elle s'échapa de l'instrument, & sur le champ elle se replia de la même maniere, & d'une vîtesse surprenante: les lévres, les gencives, le palais, la langue étoient secs & les narines dilatées.

Cette femme étoit dans cet état depuis un mois & demi, ne pouvant prendre pour toute nourriture, que des pannades, des ris, & d'autres choses de même espéce. Elle avoit resté un mois & quatorze jours à l'Hôpital établi à S. Etienne, où pendant ce tems, on lui avoit fait les remèdes que l'on peut pratiquer en pareil cas.

M. Collomb engagé par la singularité de cette maladie à procurer la guérison à cette femme,

détermina à entrer à l'Hôtel-Dieu de cette Ville pour s'y faire traiter, & lui donna un billet pour le Chirurgien Major auquel il la recommandoit, mais avant que d'en faire uſage, elle fut entendre la Meſſe dans la Chapelle de Notre-Dame de Fourviere.

Quel fut ſon étonnement lorſque de retour chez lui, à onze heures de la même matinée, il y trouva cette femme accompagnée de ſon mari radicalement guérie!

Il examina de nouveau la bouche & la langue, & l'un & l'autre étoient dans l'état naturel. La langue, les gencives, le palais, les lévres étoient humides & vermeilles, les narines & le tein beaucoup mieux qu'auparavant: elle parloit, elle mangeoit avec autant de facilité que ſi elle n'avoit jamais eu la langue incommodée.

Cette maladie & ſa guériſon ſubite bien conſtatée par le verbal

qui a été fait à S. Etienne avec toutes les précautions imaginables, ont determiné M. Collomb à communiquer ses réfléxions, tant sur la nature de cet accident, que sur les effets naturels qui auroient pu concourir à une guérison aussi prompte.

L'Auteur, après avoir rapporté qu'à la suite d'un évanouissement, cette femme fut attaquée d'une paralysie de la langue bien caracterisée, explique ce que c'est que Paralysie, & démontre que le repli & recortillement de la langue jusqu'au fond du palais, provenoit de la même cause: voici comment il s'explique.

Les esprits animaux ou sucs nerveux qui se distribuoient dans l[a] neuvième paire, arrêtés dans le[ur] cours, le mouvement & le sen[ti]ment de la langue fut aboli. C'[est] pourquoi lorsque l'évanouissem[ent] fut passé, cette femme ne pou[voit] que balbutier, ayant la lan[gue]

beaucoup plus épaisse, parceque les nerfs & les principaux muscles étoient totalement relâchés.

Le repli & retortillement de la langue provenoient, à n'en pouvoir douter, de la contraction du muscle lingual dont l'action naturelle est de replier & retirer la langue en arriere : de-là on peut conclure que la troisiéme branche de la cinquiéme paire de nerfs qui se distribuent en partie dans ce muscle, n'étoit point comprise dans la paralysie ; ainsi le recourbement de toute la langue étoit donc une suite naturelle du défaut d'équilibre, comme nous l'avons fait observer ailleurs, par conséquent le muscle lingual fortement agité par l'impulsion continuelle des esprits animaux n'étant point contrebalancé par les autres muscles, la langue étoit toujours pliée.

Les effets, dit M. Collomb, qui auroient pu concourir à la guérison prompte & subite de la para-

lysie de la langue dont il est ici question, se réduisent à ceux-ci.

1°. Les exercices plus ou moins variés du corps n'auroient-ils point excité quelques secousses ou ébranlemens dans les solides, capables d'atténuer & briser l'obstacle qui s'opposoit au cours des esprits animaux dans cette partie ?

2°. Par l'agitation des liquides sur les solides, les vaisseaux obstrués n'auroient-ils point au contraire été distendus, & les esprits animaux ayant franchi cet engorgement, auroient-ils rétabli tout aussi promptement le mouvement & le sentiment de la langue ?

Après avoir traité attentivement cette matière, l'Auteur ne dit rien ni d'assez clair, ni d'assez positif & termine cette seconde Partie e disant, que dans la guérison cette femme, il ne paroît poi d'effet dont on démontre la cau & qu'il est toujours étonnan qu'indépendamment de la guéri

de la paralyſie, la langue, les lévres, le palais, tous extrêmement ſecs, les narines dilatées, le tein plombé & abattu, en un mot tous ces accidens particuliers ayant diſparus dans le même tems que la paralyſie de la langue, avec la même promptitude, comme ſi cette femme n'avoit jamais eu aucune incommodité de cette eſpèce.

ARTICLE CXXIII.

IDE'E DE LA POESIE *Angloise, ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue, avec un Jugement sur leurs Ouvrages, & une comparaison de leurs Poësies avec celles des Auteurs anciens & modernes.* Par M. l'Abbé Yart de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Rouen, 2. vol. in-12. *A Paris chez Briasson rue S. Jacques, à la Science. M. DCC. XLIX.*

L'Auteur de ces Traductions donne toute la parure qu'il peut à son sujet. Chaque Piéce qu'il présente en notre Langue est précédée d'une Notice propre à faire connoître les Auteurs Anglois & le genre de leur ouvrage. Elle est accompagnée de remar-

antôt critiques, tantôt histo-
s, tantôt de pure comparai-
ntre les Modernes & les An-
, entre les Anglois & les
çois. Tout ceci est bien en-
, & nous félicitons notre Lit-
ire d'avoir acquis un Ecrivain
attentif & aussi judicieux que
Abbé Yart. Cet Ouvrage est,
ne il l'avoue lui-même, le
nier Essai de ses efforts Litté-
s.

bservons, avant que de don-
une idée des deux volumes,
n ne fait point passer les Lit-
eurs Anglois de leur Langue
la nôtre, sans prendre bien
précautions, soit pour excu-
ou pallier leurs défauts; soit
faire connoître le génie de
Nation; soit pour avouer
qu'elle n'est pas encore par-
ue à ce point d'urbanité & de
catesse dont nous nous piquons
urd'hui. C'est ce qui se voit
les morceaux qu'on nous a

donnés du Théâtre Anglois, & dans ces Traductions de Poëmes qui paroissent coup sur coup. Après quelques beaux endroits, il se rencontre toujours des puérilités, des pauvretés, des incongruités. Toujours il faut adoucir, déguiser, supprimer des idées Angloises ; d'où nous concluons qu'il y a encore dans cette Isle bien du chemin à faire pour parvenir au premier rang de la belle Littérature, & pour nous arracher le peu de lauriers que nous avons cueillis depuis deux siécles. Mais entron dans nos deux Volumes.

Le premier contient la tradu tion de quelques Poësies Angloi dans le genre Georgique, Her que & Burlesque. *Pomone* ou *Cidre*, Poëme de M. Philips, est premier genre; *la Bataille d'Ho stet*, Ouvrage du même, est roïque ; le *précieux Chelin*, core de cet Auteur, est Burles & l'on trouve à la suite quel

autres Poësies du même goût, par le Docteur Swift.

On met à la tête du 2e. volume plusieurs Piéces Didactiques dont nous parlerons bientôt. Considérons d'abord qu'on distingue ici le Poëme Géorgique du Poëme Didactique ; ce qui doit être entendu de la distinction qui se trouve entre le genre & l'espèce. Tout Poëme Géorgique est Didactique, mais tout Poëme Didactique n'est pas Géorgique. Hesiode & Virgile ont donné des préceptes d'agriculture : ce sont les premiers exemples qu'on puisse citer d'instructions mises en vers. Tous les Poëtes qui ont publié des Leçons sur d'autres matiéres l'ont fait en changeant l'objet, mais sans abandonner la manière de ces deux anciens ; de Virgile surtout qui est autant supérieur à Hesiode, qu'un homme fait l'emporte sur un enfant.

Si la France n'a aucun Poëme sur les travaux de la Campagne,

c'est que nos Poëtes ont cru cultiver également la Poësie Didactique, en choisissant des matiéres plus neuves.

Nous ne voyons pas que le dessein de M. Philips ait dû lui couter beaucoup pour l'invention. Il étoit aisé à nos François d'imaginer un Poëme sur la culture des Pomiers & sur la façon de faire le cidre. Mais quoiqu'il en soit du sujet, ce Poëme est en plusieurs endroits la copie de celui de Virgile ; copie d'éléve, copie dont les moindres connoisseurs verroient tout d'un coup les différences & les défauts. M. l'Abbé Yart ne lui fait point de grace sur ses longs épisodes, ses transitions mal cousuës, ses comparaisons quelquefois gigantesques ; mais il lui rend justice quand sa muse est instructive, gracieuse, guidée par la raison & le génie ; nous entrons volontiers dans les mêmes sentiments, & nous assurons que la

lecture du Poeme Géorgique de M. Philips nous a paru digne d'occuper des gens de Lettres, & de faire naître une véritable estime pour l'Auteur.

La Bataille d'Hochstet Poëme Heroïque du même, est une louange outrée des Anglois, un ouvrage indécent par les injures qui y sont répandues contre les François, le feu Roi Louis XIV. le Duc de Bavière &c. *Mais*, dit M. l'Abbé Yart, *il s'y trouve des comparaisons nobles & brillantes, des Descriptions énergiques & pompeuses, des pensées fortes & grandes, des images touchantes & terribles.* Citons ce morceau qui regarde Louis XIV. » Le Monarque de la France » étendoit ses frontières sans trou- » ver d'obstacles ; il regardoit avec » mépris les peuples qui lui résis- » toient. . . . Ni le bras de Guillau- » me, si fameux dans la guerre, » ni des armées, liguées ensemble, » qui l'attaquoient de tous côtés,

» ne pouvoient affoiblir sa puis-
» sance énorme : tel est un grand
» chêne, inébranlable sur ses ra-
» cines profondes ; en vain, tous
» les vents déchainés exercent leur
» fureur, ils ne peuvent lui enle-
» ver que ses feuilles, qu'un nou-
» veau Printems a bientôt fait re-
» naître ; ainsi Louis se soutenoit
» seul ; seul il défioit tous les
» Rois de l'Europe conjurés contre
» lui &c. «

Le reste de ce premier volume comprend des Poëmes burlesques ; le *précieux Chelin* * de Philips ; *Philemon & Baucis ; la vie heureuse d'un Pasteur de Campagne ; Description d'une pluye qui tombe dans Londres ; Description du Matin ; Epitre du Docteur Swift au Comte d'Oxford ; Imitation de*

* C'est un Poëme où l'Auteur feint que son heros soupire après un *Chelin* ; & met toute son ambition à désirer la possession de cette piéce de Monnoye.

ſatyre ſixiéme du ſecond livre
Horace par le même. Toutes ces
éces au nombre de ſix, ſont de
vift Doyen de Dublin, eſprit tour-
à la plaiſanterie & quelquefois
nuſant dans les écarts de ſa rai-
n. C'eſt à peu près le *Scarron* du
rnaſſe Anglois; nous le croyons
oins abondant, mais plus agréable
ie le nôtre, parceque ſes piéces
nt courtes: eſpèce de mérite qui
eſſentiel pour le ſuccès du ſtile
rleſque.

La Fable de Philémon & Bau-
, parodiée par le Docteur, a
ritablement du ſel & quelque
oſe d'original. Le changement
la maiſon de Philémon & de
ucis en Egliſe, eſt comique. » A
eine eurent-ils parlé, que les
nurailles, les ſoliveaux, les poû-
res, & le toit de la maiſon s'éle-
verent; la cheminée élargie &
llongée en forme de Pyramide,
ut un clocher; la marmite mon-
a: *mais* témoignant encore ſon

» penchant pour la terre, elle fut
» attachée par le fond à une des
» poûtres, & devint une cloche :
» un vieux tournebroche qui ne
» servoit plus, fut enrichi de nou-
» velles rouës ; & ce qui augmen-
» toit encore le prodige, c'est que
» plus il avoit de rouës, moins son
» mouvement étoit rapide ; le balan-
» cier du tournebroche qui alloit si
» vîte avec ses pieds de plomb, &
» dont on pouvoit à peine apperce-
» voir le mouvement circulaire s'ar-
» rêta par un pouvoir secret, & n'a-
» vança pas d'un pouce pendant
» une heure ; le tournebroche &
» la cheminée qui étoient voisins,
» ne se quitterent point ; la chemi-
» née étant devenuë un clocher, le
» tournebroche ne voulut pas rester
» seul, il s'attacha au clocher, &
» devint une horloge, & depuis ils
» ne se sont point séparés ; l'horlo-
» ge a pour le maître de la maison,
» les mêmes attentions qu'elle avoit
» étant tournebroche. Elle fait en-

» tendre à midi sa voix bruyante,
» & ne pouvant plus tourner le
» rôt, elle avertit du moins à douze
» heures, qu'il ne faut point le
» laisser brûler, &c. »

Le second volume présente des Poësies didactiques, satyriques & lyriques. Chacune de ces divisions, est précédée d'un discours de la façon du Traducteur. Comme les Piéces sont ici en grand nombre, nous ne pouvons les indiquer toutes: La plus considérable, est l'*Essai sur la Poësie*, par le Duc de Buckingam, Ouvrage aussi traduit depuis peu dans un Livre, dont nous rendions compte, il n'y a que quelques jours. Il se trouve outre cela, dans le même tome, des morceaux d'Addisson, du Comte de Rochester, de Dryden, de Pope, de Waller, de Cowley, de Prior, &c. Il faut voir tout ce Recueil qui est amusant par sa variété, & rempli d'Anecdotes par les soins du Traducteur.

ARTICLE CXXIV.

LETTRE DE M. LE CHEVALIER de la Pleignière, à M. Bourgelat Ecuyer du Roy Chef de son Académie à Lyon.

MIlord Wilton a dû lire avec plaisir, Monsieur, la réponse que vous lui adressez dans l'Article CXXXVII. des Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts du mois de Décembre 1748. Vous avez sçu y traiter une question difficile & abstraite avec une politesse & une légereté qui s'est fait gouter des personnes mêmes qui ne sont point de l'art. Mais j'ai surtout admiré votre facilité à répandre des connoissances qui doivent être le fruit de longs travaux. Cette générosité n'est point je vous l'avouerai, Monsieur, politique de votre part. Plusieurs personnes s'en feront un titre pour

oüs importuner ; c'eſt elle qui
ne donne la confiance d'ajouter à
a remarque qu'on a inſérée * dans
'Art. XXIX. des mêmes mémoires
même année) & qui eſt l'occa-
ion de votre Lettre à Milord. Per-
nettez-moi donc de ſuivre la ré-
ponſe que vous faites à l'objec-
ion.

Mon but eſt de m'inſtruire avec
vous. C'eſt, vous le ſçavez, la con-
troverſe qui excite l'émulation &
qui étend les lumieres en tout gen-
re. Jeune, & amateur d'un art qui a
toujours été beaucoup exercé, mais
dont perſonne, de l'aveu des plus
habiles, n'a atteint la perfection,
je ne ferai que propoſer, bien
loin de vouloir décider.

» Vous dites (page 2782.) que
» la remarque, inſérée dans le Jour-
» nal, a pour but de vous faire ob-

* C'étoit M. le Chevalier de la Plei-
gnière qui nous avoit mis en état d'in-
ſérer cette remarque dans l'Art. cité.

» ſerver que vous avez oublié dans
» votre nouveau Neukalſte, à l'ar-
» ticle du galop, de marquer le
» tems juſte que l'on doit ſaiſir
» pour enlever le cheval du pas
» au galop, du trot au galop, de
» l'amble même au galop, &
» d'expliquer, dans le cas où l'a-
» nimal ſe déſuniroit en travail-
» lant, les aides que l'on pour-
» roit employer pour le mettre
» ſur le bon pié, ſans l'arrêter. «
L'objection eſt bien rapportée, & voici l'analyſe des opérations que vous preſcrivez.

Vous faites d'abord des compliments à Mylord ſur ce qu'il ne paroît pas un homme facile à perſuader, ſi l'on n'a de bonnes raiſons à lui donner; mais vous le jugez en même tems digne d'être inſtruit, puiſqu'il fait tant que d'être curieux,& vous entreprenez de lui tracer des régles puiſées dans la nature & dans une étude approfondie. Cela lui annonce une

ſuite d'expériences qui doivent porter la lumière & la conviction avec elles. J'ai cependant éprouvé ſouvent le contraire de ce que vous avancez. Je prendrai la liberté de vous expoſer mes doutes, en vous priant, Monſieur, de m'inſtruire comme Mylord; je mérite autant que lui, puiſque je ſuis, pour le moins, auſſi curieux.

Votre prélude eſt rempli de principes & d'axiomes, & il annonce un homme exercé & ſçavant en plus d'un art; enfin vous entrez en matière, & vous avancez que la connoiſſance ſeule des raiſons de la diverſité des mouvemens de l'animal, ne conduiroit pas à la déciſion de la queſtion propoſée, & qu'il eſt néceſſaire, pour la réſoudre, de rechercher les cauſes qui peuvent lui imprimer l'action ſuffiſante pour la perfectio de ces divers mouvemens. Ce cauſes ne ſont autre choſe

que ce que l'on connoît sous le nom d'aides. Vous les définissez avec justesse, mais la position *variée* du corps dont vous parlez en cet endroit, m'a paru totalement inutile; puisque le buste du Cavalier doit toujours être dans une position ferme, & dans un juste équilibre; & que celui-là emporte le prix de son art, au jugement de l'ignorant & du sçavant, qui sçait manier son cheval & le faire agir sans varier ses positions, & sans avoir aucuns mouvemens sensibles. Page 2792. vous posez un principe dont vous paroissez douter, quoique ce soit sur lui que vous fondiez la réussite de vos opérations: » Or s'il est constant, dites-vous, » que la rêne droite détermine le » Cheval à gauche, & la rêne gau» che à droite, &c. Vous suivez votre idée que vous rendez très-intelligible; mais pensez-vous en effet que la rêne droite détermine le Cheval à gauche, & l'expérien-

e n'eſt-elle pas contraire à ce que vous avancez ici ? Mettez une brile dans la bouche d'un Cheval gnorant, & portez la rêne droite à gauche, il n'ira certainement pas comme vous le deſirez; mais pour le déterminer à gauche, portez votre main gauche à gauche, & le Cheval obéïra auſſi-tôt. C'eſt donc la rêne gauche qui détermine le Cheval à gauche, puiſqu'il y obéït, & non la droite : ainſi votre principe étant détruit, toutes vos opérations en ce genre ne peuvent avoir lieu.

Page 2793. La juſteſſe des aides, ce ſont vos termes,) peut être nſidérée relativement à l'action ı Cavalier. Réponſe, non; mais lativement à l'action du Cheval : elles ne peuvent être appellées *es juſtes*, qu'autant qu'elles font r la machine de l'animal, dans inſtans difficiles à ſaiſir, mais s poſſibles, comme vous di- ailleurs; car ſi les aides de

l'homme cessent d'être analogues
aux mouvemens qu'il veut que le
Cheval exécute, ce ne seront plus
des aides, mais des mouvemens
sans ordre & sans précision; c'est
pourquoi la justesse des aides con-
siste uniquement dans l'accord de
la main & des jambes, dans les
instans possibles à l'animal: cela
me paroît évident.

» Page 2794. Saisir les tems,
» c'est donc saisir les moments où
» l'animal peut, &c. Tout est ex-
trêmement clair, & l'on s'attend à
une décision complette; mais pag
2796. on laisse échapper le poi
de la difficulté.

Il s'agit, dans l'objection, d'
Cheval sans école, & dans la
ponse, on suppose un Cheval
compli: ainsi tout cet article p
à faux; car si l'on entend p
d'un Cheval accompli, obéi
& attentif, il doit répondre
tement à des mouvemens
bles au spectateur, & presc

ensibles au Cavalier ; mais on ne lemande ici rien que de naturel. Enlever le Cheval du pas au galop,
» c'est, dites-vous, le porter de la
» plus tardive des allûres, à une
» action prompte & pressée. La
» difficulté qu'il trouvera à fran-
» chir, ne proviendra pas absolu-
» ment de l'opposition extrême de
» ces deux mouvemens différens ;
» mais de l'état dans lequel seront
» alors ses forces, qui plus ou
» moins rassemblées, seront plus
» ou moins près du dégré de per-
» cussion nécessaire, pour passer à
» une action infiniment plus rele-
» vée, infiniment plus diligente.
Cette définition est très-claire; mais n'apprend rien, sinon que plus le dégré de lenteur est grand, plus il est éloigné du dégré de vîtesse du galop, & par conséquent, moins l'action de l'animal est lente, plus elle est prochaine du dégré requis.

» Page 2798. Vous développez ainsi vos idées. » Pour partir du pas

» au galop à main droite, vous » mettez la main près de vous; » vous en contrebalancez l'action » par les jambes, les approchant » du corps du cheval; au même » instant vous portez l'épaule droi- » te à gauche par le moyen de la » rêne droite, en forçant la jam- » be du dehors plus que celle du » dedans, & vous contraignez le » cheval de vous obéir. « Je suis de votre avis, si tout cela se fait bien à tems; mais, de votre propre aveu, cette facon force l'animal, le met de travers, enfin n'est point convenable à un Maître de l'Art qui doit toujours faire pa tir son cheval droit devant lu lorsqu'il sçait suivre la nature da ses mouvements.

Page 2801. vous donnez définition exacte touchant l'a & l'effet des jambes du che galop; & vous entrez dar détails qui vous ménent la page 2802. au bás de l

vous vous apperçevez qu'après avoir beaucoup proposé, raisonné, discuté, vous n'avez pas encore donné de solution à l'objection proposée. Vous conseillez même à Milord de ne se point inquiéter, lui disant, pour le rassurer sans doute, que » vous ne » prétendez pas, au moyen de cette » discussion, éluder la difficulté; & vous reconnoissez page 2803. que par le moyen des aides que vous avez démontrées, si vous ameniez le cheval au moment possible d'exécuter, ce seroit lui rompre son allûre, & le forcer, sans tirer *ce tems du mouvement naturel*, ce que l'on vous demande. Enfin vous revenez au sujet proposé, & vous avancez que, pour découvrir ce même tems avec plus de certitude dans le pas, dans le trot, & même dans l'amble, il ne faut point perdre de vuë la position des quatre pieds du cheval lors de son partir au galop; position, di-

tes vous, suffisamment expliquée dans l'article des aides. D'abord vous n'avez pas défini exactement la position des pieds du cheval dans son action du pas, puisque vous la dites semblable à celle du trot, & qu'elle en diffère beaucoup. La position, selon vous, où se trouve le cheval lors de son partir du pas au galop, du trot au galop, est l'instant possible; cela, Monsieur, est incontestable, car s'il n'étoit pas possible, le cheval n'auroit pas parti. Mais quel est cet instant possible? Vous tâchez de le marquer page 2804 en disant: » Soit conséquemment » saisi le moment, où la jambe » de devant de dedans se détachera » de terre, parceque dans ce même » moment la jambe de derriére » du même côté est encore en » mouvement pour se porter en » avant. « L'expérience est contraire à ce qui est dit ici. Telle est l'action du pas, & il n'y a pas un

[redacted]

il cheval, soit de charette ou
somme, qui ne le démontre. La
nbe droite de devant supposée
rtie la premiere, (car un cheval
int arrêté peut indifféremment
rtir de toute autre jambe) le
pposant donc parti de la jambe
oite de devant, la jambe gauche
derrière qui va ensuite, ne par-
a pas que cette jambe droite
arrive à terre ; cela étant cer-
n, votre moment est faux, &
suit pas la nature qui agit de
tte manière : Le pied droit de
vant arrivant à terre, le pied
uche de derrière la quitte, &
land il y arrive à son tour, il
: suivi du pied gauche de devant
ii la quitte, pour s'aller placer
us avant que le pied voisin ; ce
ed gauche de devant est enfin
ivi, arrivant à terre, du pied
oit de derrière, qui la quitte
ssi pour se mettre plus en avant
le le gauche son voisin, ce qui
t les quatre tems du pas visi-

bles & sensibles à l'ouïe. Vous sentez donc bien que, si vous prenez l'instant que la jambe de dedans de devant, se détache de terre, votre tems ne peut être qu'artificiel, puisque l'instant naturel est celui où le cheval peut s'enlever sur la jambe gauche de derrière qui est celle qui enleve toujours la machine chevaline au galop; & pour preuve qu'il est artificiel, c'est que vous aviez le soin de détacher de terre la jambe du montoir qui y étoit; or pour enlever juste le cheval du pas au galop, il s'agit de le percuter à tems & proportionnément au mouvement que l'on veut qu'il prenne. Quel est donc ce tems qu'il s'agit de prendre? C'est incontestablement celui qui, saisi au dégré de percussion convenable, l'enlevera sur son pied gauche de derriere; on sent aisément, par ce que je viens de dire, que c'est l'instant où le pied gauche de derrière tombe

:re. Et quel eſt il ? Je dis
a pas le pied droit de devant
)ant à terre, le pied gauche
lerrière tombe incontinent
s, & chaſſe le gauche dès le
mencement de ſon mouve-
t, de façon qu'il l'oblige
er en avant. Ce pied ſe poſe ou
ôt ou plus tard, ſelon la vîteſ-
e l'allûre, mais toujours plus
it que le droit qui a marqué le
nier tems, & ce pied eſt ſui-
u droit de derrière, qui, com-
:ous les autres, étant environ au
eu de ſon action dans un pas
, chaſſe toujours le pied qui
ſe mouvoir après lui; ainſi le
s à ſaiſir, ſera quelques inſtans
ès que le pied droit ſera arrivé
rre, mais il ne faut point at-
dre que le pied gauche de de-
t leve. Vous voyez, Monſieur,
cette ſolution eſt tirée de la
ure même. J'ai voulu la dé-
ntrer au vrai, avant de définir le
is à ſaiſir, qui eſt ſans contredit

le tems où le Cheval paroît pouvoir partir du pas au galop ; & cet instant possible est, comme vous dites fort bien pag. 2803. » l'instant où il part, instant qu'il » ne faut point perdre de vuë lors » de son partir au galop. » Nos deux tems sont, comme vous pouvez le remarquer, bien différens.

Pour ce qui est de la position & du mouvement de la main & des jambes, je crois que nous serons d'accord ; mon avis étant que lors du partir, soit au pas, à l'ambl ou au trot, la main soutienne l devant du Cheval, sans se port ni à droite, ni à gauche ; mais renferme dans deux rênes bien é les, dont l'effet sera suivi d' percussion égale des deux jamb & parfaitement analogue au m vement que l'on veut que le (val prenne. Au reste, j'estime c'est un défaut dans l'Ecuyer se servir lors du partir, d'une j

plus que de l'autre, vû qu'il faut, pour que le Cheval galoppe bien, qu'il aille droit devant lui. L'expérience nous convainct, que le Cheval ne peut jamais partir d'un seul temps, du pas au galop, sans marquer quelque temps de trot, pour rassembler ses forces; c'est, je crois, la raison pour laquelle votre temps ni le mien n'ont pû réüssir, quoique le mien me parût plus naturel.

Examinons maintenant si le vrai temps à l'amble, sera encore celui que vous prenez, & examinons la position naturelle des pieds du Cheval dans cette allûre; n'oublions pas surtout la façon dont le Cheval galoppe, & que, de quelqu'allûre qu'on veuille le faire partir, l'instant à saisir, est celui où il peut s'enlever sur la jambe gauche de derrière. Les pieds du Cheval à l'amble se meuvent en deux temps, de même à peu près qu'au trot pour l'ouie, mais très-différemment pour la vuë & le sentiment du Ca-

valier ; car les deux jambes d'un même côté s'enlevent, & se posent ensemble à terre ; ainsi l'instant à prendre, est l'instant que la jambe gauche de derrière tombe à terre, & cet instant est celui où la gauche de devant s'y pose aussi. Cet instant est encore, Monsieur, bien différent du vôtre, puisque vous choisissez celui où la jambe droite se détache de terre, instant où le côté gauche est occupé à soutenir le poids du côté droit de la machine, & qui par conséquent ne fait que l'attacher davantage à la terre, & la met hors d'état d'exécuter, de ce côté, aucun mouvement qui ait rapport au galop désiré à droit. Au contraire, si vous saisissez l'instant de la chûte du pied gauche, pris dans un dégré d'aides parfaites de la main & des jambes, selon le dégré de sensibilité du Cheval, & du mouvement qu'on lui veut donner, la main alors secondée des jambes, enleve le Cheval sur la jambe gau-

che de derriere, & comme la machine chevaline a reçu un dégré de percussion analogue au mouvement qu'on lui veut donner, les parties droites qui alloient s'enlever dans un mouvement convenable à celui de l'amble, sont obligées de monter leur mouvement au dégré du galop. Ce mouvement se fera, en posant la jambe droite de derriere plus avant que la gauche, ensuite la gauche se posera à terre, enfin la droite de devant se mettra pour le dernier temps.

Il faut observer que peu de Chevaux marquent les quatre tems; il n'y en a que trois pour l'ordinaire de sensibles à l'ouië & à la vuë. Le pied gauche de derriere dans le galop à droite, marque un tems lui seul, le droit de derriere & le gauche de devant marquent ensemble le second, & le droit de devant marque le dernier. L'expérience journaliere que je fais de ce tems particulier à l'amble, ne me

permet pas d'en douter, & j'ose vous assûrer que vous l'éprouverez si vous en voulez faire l'essai, même sur un Cheval brute, pourvû qu'il aille en avant pour les aides.

Voyons maintenant quel sera l'instant possible du trot au galop, toujours tiré de la nature, dans la position du Cheval expliquée ci-devant de même que les aides.

La position des pieds du Chéval qui va au trot, se fait remarquer ainsi. Le pied droit de devant & le pied gauche de derriere se lèvent & se posent ensemble à terre; dès qu'ils arrivent à terre, le pied gauche de devant, & le pied droit de derriere se lévent & se posent en même tems, toujours plus en avant que les pieds voisins. Ainsi au trot, l'instant possible sera, comme aux autres allûres, l'instant où la jambe gauche arrivant à terre, sera obligée d'enlever toute la machine, le dégré de per-

cussion étant donné convenablement ; par consequent je dois percuter le cheval qui va le trot, dans l'instant que le pied droit de devant arrive à terre, puisque c'est dans cet instant que le pied gauche de derriere y arrive aussi : tems encore différent du vôtre, puisque l'instant naturel & possible est quand le pied droit de devant arrive à terre ; & le vôtre est, quand il la quitte. Je puis vous assûrer que ce tems m'a toujours réussi, ainsi que celui de l'amble, & je puis vous les donner tous les deux pour certains, ne proposant celui du pas que comme plus naturel que le vôtre.

Je puis à présent passer à la façon de remettre le Cheval sur le pied droit, lorsque pendant le galop, soit par foiblesse, impatience, ou conformation, il aura changé de pied en se remettant sur le pied gauche, ou se désunissant du devant ou du derriere. Vous

enseignez qu'il est necéssaire pour le faire changer, » de retenir pro» portionément à sa vîtesse & à sa » sensibilité les parties gauches qui devançoient les droites, pour suggérer aux droites un mouvement plus diligent qui leur fasse devancer les gauches. Cela est expliqué de façon à être conçu facilement. Mais lorsqu'il faudra en venir à l'exécution, on cherchera quel est l'instant où l'on peut, & où l'on doit retenir les parties gauches, avec la rêne gauche secondée de la jambe gauche, & suivie du port de de la rêne droite à gauche; & on aura beau chercher l'instant désigné, on ne le trouvera point. C'est pourquoi si l'on réussit, on ne devra qu'au hazard ce succès dont on ne sera point sûr. Je ne m'aviserai point de vouloir proposer là-dessus mes observations, ne sçachant rien d'assez juste pour qu'on puisse les concevoir & exécuter infailliblement, comme j'ose l'assûrer

pour les tems de l'amble & du trot, lors du partir au galop, qui seront toujours justes, à moins que le Cheval n'ait quelque partie défectueuse ; auquel cas l'art seroit obligé de recourir à ses secrets.

J'ai tâché, Monsieur, d'analyser votre réponse, & d'étudier les démonstrations qu'elle renferme. J'en ai réfuté quelques-unes qui m'ont paru contraires à l'expérience ; mais je ne croirai mes observations incertaines, que quand vous m'aurez refusé votre approbation. Vos écrits annoncent un homme profond & poli, à qui je me ferai toujours un vrai plaisir d'exposer mes doutes & mes remarques.

Permettez-moi, Monsieur, d'user de cette liberté : ayant l'honneur de vous connoître, je ne chercherai plus desormais de voies indirectes.

J'ai l'honneur &c.

ARTICLE CXXV.

HISTOIRE NATURELLE, générale & particuliere, avec la Description du Cabinet du Roi, Tom. I. 4°. A Paris, de l'Imprim. Royale. M.DCC.XLIX.

APrès le Discours qui est à la tête du premier Volume de cette grande Histoire, on trouve dans le même tome 1°. un second Discours contenant l'Histoire & la Théorie de la Terre. 2°. XIX. Articles servant de preuves à cette Théorie. Ainsi notre Extrait sera composé de deux morceaux; dans le premier nous rendrons compte du Discours, & dans l'autre nous dirons quelque chose des preuves; tout ceci d'une manière fort abrégée, & pour mettre simplement nos Lecteurs en goût de recourir à l'Ouvrage même.

I. Il ne doit point être ici quel-

tion de système. Whiston, Burnet, Woodward & d'autres Inventeurs d'hypothèses ne peuvent être considérés que comme d'ingénieux visionnaires, qui ont mêlé la Fable à la Physique; qui ont ébloui les esprits superficiels, *plus touchés du merveilleux, que frappés du vrai.*

M. de Buffon procède en Historien, il s'attache aux faits & aux observations. La surface de la Terre l'occupe d'abord, & dans cette surface, il considère avant tout l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du Globe. Nul spectacle n'offre plus de merveilles aux yeux d'un Observateur. Outre les mouvemens alternatifs de la Mer, » on remarque » dans son sein, autant d'irrégula- » rités que sur la surface de la Ter- » re. On y trouve des hauteurs, » des vallées, des plaines, des pro- » fondeurs, des rochers, des ter- » reins de toute espece: on voit

» que toutes les Isles ne sont que les
» sommets de vastes montagnes,
» dont le pied & les racines sont
» couvertes de l'élément liquide :
» on y trouve d'autres sommets de
» montagnes qui sont presque à
» fleur d'eau : on y remarque des
» courants rapides qui semblent se
» soustraire au mouvement géné-
» ral : on les voit quelquefois se
» porter constamment dans la mê-
» me direction, quelquefois rétro-
» grader & ne jamais excéder leurs
» limites, qui paroissent aussi inva-
» riables que celles qui bornent
» les efforts des fleuves de la Ter-
» re. Là sont ces contrées orageu-
» ses, où les vents en fureur préci-
» pitent la tempête, où la Mer &
» le Ciel également agités, se cho-
» quent & se confondent ; ici sont
» des mouvemens intestins, des
» bouillonnemens, des trombes &
» des agitations extraordinaires,
» causées par des Volcans dont la
» bouche submergée vomit le feu

» du sein des Ondes, & pousse
» jusqu'aux nuës une épaisse va-
» peur mêlée d'eau, de souffre &
» de bitume. Plus loin, je vois ces
» gouffres dont on n'ose appro-
» cher &c. »

La partie séche du Globe est présentée par notre Auteur dans un détail aussi curieux qu'instructif. Il expose la diversité des Climats & des terreins; la situation des montagnes tellement ordonnée, que les angles saillans d'une montagne se trouvent toujours opposés aux angles rentrants de la montagne qui est vis-à-vis; la direction des grands fleuves presque toujours perpendiculaire à la Mer où ils ont leur embouchure; les correspondances soûterraines entre certains Volcans; les rapports entre certains Lacs & les Mers voisines; la chûte subite de quelques grands fleuves dans des abîmes, d'où ils vont remplir sous terre des éservoirs immenses qui se déchar-

gent par d'autres voyes *sécrettes*; les diverses couches qui se rencontrent quand on pénetre un peu dans la terre; sable, pierres à chaux, argille, coquillages, marbres, gravier, crayes, plâtre &c; la position de ces couches paralellement les unes sur les autres, chacune ayant la même épaisseur dans toute son étenduë; les fentes perpendiculaires à l'horison, qui se remarquent dans toutes les couches, mêmel es plus solides, & jusques dans les rochers & les marbres; enfin les coquilles, squélettes de Poissons de Mer, plantes marines, &c. qui se trouvent *dans l'intérieur de la terre, sur la cime des montagnes, dans les lieux les plus éloignés de la Mer*; & dont les marbres, les pierres, les crayes, les marnes, les argiles, les sables, & presque toutes les matières terrestres sont remplies.

Toutes ces observations importantes attachent M. de Buffon: il

insiste particuliérement sur la dernière, c'est-à-dire, sur les productions de Mer répandues dans des régions bien méditerranées; il en conclut que les eaux de la Mer ont couvert toutes les parties des Continents terrestres. Mais prenons garde d'abord à distinguer ce sentiment, de l'hypothèse absurde d'un prétendu Philosophe dont nous parlions, il y a quelques mois, dans ces Mémoires. Telliamed, (c'est le nom de ce Philosophe,) tenoit clairement l'Eternité absolue de la matière; il enseignoit que tous les hommes devoient leur existence à la Mer, & que nous avions tous été originairement des animaux marins. Il prétendoit que les changemens arrivés au Globe terrestre, pouvoient servir à prouver sa durée, soit pour les siècles qui nous ont précédés, soit pour les tems futurs. En un mot l'opinion de Telliamed étoit un systême également contraire à la raison & à la

révélation. Il n'en est pas de même de la Doctrine que propose ici M. de Buffon. Ses observations le portent bien à croire que *la terre qui nous sert de demeure, a été un fond de Mer*; mais il indique simplement par ces termes, des inondations partielles & successives, qui ont produit certains changemens dans notre Globe, qui ont couvert de coquillages & de productions marines, des lieux très-éloignés de la Mer. Il reconnoît l'autorité des Livres Saints, l'histoire de la Création, celle du déluge universel; & il est persuadé que cette inondation générale fut entre les mains de Dieu, un instrument de vengeance, un miracle de terreur.

Ces différences bien reconnues entre les principes du célèbre Académicien, & les idées d'un avanturier qui se dit Philosophe; il faudroit produire tout ce que M. de Buffon rassemble de preuves en faveur des déluges particuliers & suc-

:eſſifs, qui ont dû cauſer des chan-
gemens dans le Globe terreſtre,
peu de tems après ſa création. L'Au-
teur rapporte à cette époque la
plûpart de ces déluges, parce que
a terre alors plus neuve & plus
nolle, étoit ſuſceptible de beau-
coup plus de changemens qu'elle
n'eſt aujourd'hui. Quelques Ecri-
vains inſtruits de la découverte qui
e fait tous les jours des coquilla-
ges & des autres productions ma-
ines, à de grandes diſtances de la
Mer, crurent expliquer le phéno-
nène par l'hiſtoire du Déluge gé-
néral; mais notre Auteur entre-
prend de montrer l'inſuffiſance de
cette explication. » Quand on vou-
» droit ſuppoſer, *dit-il*, que dans
» le Déluge univerſel, tous les co-
» quillages euſſent été enlevés du
» fond des Mers, & tranſportés
» ſur toutes les parties de la terre,
» outre que cette ſuppoſition ſeroit
» difficile à établir, il eſt clair que,
» comme on trouve ces coquilles

» incorporées & pétrifiées dans les
» marbres & dans les rochers des
» plus hautes montagnes, il fau-
» droit donc ſuppoſer que ces mar-
» bres & ces rochers euſſent été
» tous formés en même-tems, &
» préciſément dans l'inſtant du dé-
» luge, & qu'avant cette grande
» révolution, il n'y avoit ſur le
» Globe terreſtre, ni montagnes,
» ni marbres, ni rochers, ni crayes,
» ni aucune autre matière ſembla-
» ble à celles que nous connoiſ-
» ſons, qui preſque toutes contien-
» nent des coquilles & d'autres dé-
» bris des productions de la Mer.
» D'ailleurs la ſurface de la terre
» devoit avoir acquis au tems du
» déluge, un dégré conſidérable
» de ſolidité, puiſque la gravité
» avoit agi ſur les matières qui la
» compoſent, pendant plus de ſeize
» ſiécles; & par conſéquent il ne
» paroît pas poſſible que les eaux
» du déluge ayent pu bouteverſer
» les terres à la ſurface du Globe,

» jusqu'à d'aussi grandes profon-
» deurs, dans le peu de tems que
» dura l'inondation universelle. »

Nous avons voulu transcrire ce grand morceau, pour suppléer à ce que nous ne pouvons dire du détail abondant où se jette l'Auteur à ce sujet. Il fait servir à la preuve de son sentiment, la plûpart des phénomènes qui se remarquent sur le Globe terrestre ; les montagnes avec leurs oppositions réciproques ; les couches terrestres avec leurs situations paralleles ; les fentes de ces couches avec leur direction perpendiculaire à l'horison, &c. Mais comme ces ouvertures ne sont rien en comparaison des cavités énormes qui se rencontrent dans le sein des montagnes & des rochers, il reconnoît aussi des affaissemens considérables dans plusieurs parties du Globe terrestre : ces affaissemens, il les attribue aux Volcans, aux tremblemens de terre, aux vents, aux pluyes, aux

torrents, &c. & tels sont en gros, les objets qui remplissent ce discours toujours bien écrit, & très-digne de l'attention des Sçavants: Passons aux XIX * Articles qui contiennent les preuves.

* Voici la liste de ces Articles. I. De la formation des Planètes. II. Du Systême de M. Whiston. III. Du Systême de M. Burnet IV. Du Systême de M. Woodward. V. De quelques autres Systêmes. VI. Geographie. VII. Sur la production des couches ou lits de terre. VIII. Sur les coquilles & les autres productions de la Mer, qu'on trouve dans l'intérieur de la terre. IX. Sur les inégalités de la surface de la terre. X. Des Fleuves. XI. Des Mers & des Lacs. XII. Du flux & reflux. XIII. Des inégalités du fonds de la Mer, & des Courants. XIV. Des Vents réglés. XV. Des Vents irréguliers, orageux, &c. XVI. Des Volcans & des tremblemens de terre. XVII. Des Isles nouvelles, des cavernes, des fentes perpendiculaires. XVIII. De l'effet des pluyes, des marécages, des bois soûterrains, des eaux soûterraines. XIX. Des changemens de terres en Mers, & de Mers en terres. Conclusion.

Mais comme la matière eſt encore extrêmement vaſte, nous ne pouvons effleurer que les cinq premiers d'entre ces articles. Le reſte nous occupera dans un autre mois.

II. Il ne faut pas entendre, par le terme de *Preuves*, des actes inſipides, tels qu'on en trouve quelquefois à la fin des grandes hiſtoires. Ici les preuves ſont des morceaux auſſi travaillés & à bien des égards plus intéreſſants que l'hiſtoire même. C'eſt dans chaque article un état circonſtancié des Phénomènes que le diſcours précédent indique en gros & en ſtile d'hiſtoire. Un coup d'œil ſur la liſte que nous mettons en marge, peut donner une idée de ces divers objets, & de la méthode ſelon laquelle ils ſont traités.

Mais avant que d'entrer en matiére, M. de Buffon parle de la formation des Planètes, & en général de toute la Phyſique Céleſte. Ce *premier* article préſente une

force que nous conno
nom de péſanteur. El
dans toute la matiè
met tout à ſes loix ;
les Comètes, le Soleil,
outre cette force q
eſt l'effet de la puiſſa
volonté du Créateur
connoître une autre
ce d'impulſion. Car
de la péſanteur, ch
tomberoit ſur le Sol
toit retenuë ou pl
tout inſtant par une
à s'exercer en ligne
ſe combinant avec

» vers ; mais comme on doit autant
» qu'on peut en Physique, s'abste-
» nir d'avoir recours aux causes qui
» sont hors de la Nature, il me paroît
» que dans le systême Solaire, on
» peut rendre raison de cette force
» d'impulsion d'une manière assez
» vraisemblable, & qu'on peut en
» trouver une cause dont l'effet
» s'accorde avec les régles de la
» Méchanique. » Ici, comme l'on
'oit, s'annonce l'hypothése : l'Au-
eur la prépare par une comparai-
on suivie du mouvement des Co-
nètes & de celui des Planètes ;
.près quoi il l'expose ainsi : » Ne
» peut-on pas imaginer avec quel-
» que sorte de vraisemblance, qu'-
» une Comète tombant sur la sur-
» face du Soleil, aura déplacé cet
» Astre, & qu'elle en aura séparé
» quelques parties auxquelles elle
» aura communiqué un mouve-
» ment d'impulsion dans le même
» sens, & par un même choc, en
» *sorte que* les Planètes auroient

» live commune à tout
» conservent aujourd'h
action de la Comète est
dans la Planche qui or
de ce premier article. (
Créateur entouré de se
dirigeant la queuë de c
te, ensorte que d'un trai
cette puissante queuë
Soleil une matière qui
le champ, Mercure,
Terre & la Lune, Mai
& Saturne avec leurs
En même-tems tous
corps se mettent à circ
même sens, & presque

Or l'on peut croire, ſelon notre Auteur, que tout ceci arriva *dans le tems que Moyſe dit que Dieu ſépara la lumiere des ténébres.* Sur quoi il y auroit pourtant deux difficultés : Car 1°. avant la ſéparation de la lumiére d'avec les ténébres ; ſuivant le texte de la Genèſe, Dieu avoit déja créé la terre ; au lieu que, ſelon le ſyſtême de notre Auteur, la terre n'auroit commencé à exiſter qu'au moment de la ſéparation de la lumière & des ténébres, lorſque la queuë de la Comète auroit auſſi été miſe en jeu. 2°. La Genèſe dit que le Soleil, ou *le grand luminaire*, ne fut fait que le quatriéme jour, & la ſéparation de la lumière d'avec les ténébres (tems que l'hypothèſe aſſigne au jeu de la Comète) arriva dès le premier jour. Comment donc la Comète auroit-elle pû, dès ce premier jour, former la terre & les autres Planètes, en détachant quelques par-

ties du Soleil, qui, selon la Ge-
nèse, n'étoit pas encore fait ? Nous
ne voyons qu'une manière un peu
Métaphysique de répondre à ces
objections : c'est de dire en pre
mier lieu que la Terre, comm
être matériel, auroit été cré
avant la séparation de la lumiè
d'avec les ténèbres, quoiqu'e
n'eût commencé à exister, co
me Planète, qu'au tems de ce
séparation. En second lieu,
le Soleil pourroit être conçu a
existé dès le premier jour e
sens que la lumière fut
alors : car bien des Interpréte
sent que la matière lumineu
mée en conséquence de ces
les du Créateur : *Que la*
se fasse, servit le quatrièm
à composer le corps mê
Soleil.

Mais quoiqu'il en soit,
regarder comme un jeu
tout l'ordre de cette hy
où M. de Buffon fait entr

oup de connoissances & de sagacité. Il paroît d'abord un peu extraordinaire, que cet Académicien étant déclaré l'ennemi des purs systèmes & des simples conjectures, se permette ensuite une opinion comme celle qu'il expose dans ce premier article. Cependant voici peut-être le correctif ou la justification qu'il nous présente lui-même, avant que d'expliquer ses pensées : *Nous espérons par-là*, dit-il, *mettre le Lecteur plus en état de prononcer sur la grande différence qu'il y a entre une hypothèse, où il n'entre que des possibilités, & une théorie fondée sur des faits ; entre un système tel que nous allons en donner un sur la formation de la Terre, & une histoire physique de son état actuel, telle que nous venons de la donner dans le Discours précédent.*

Il semble donc que le système en question, n'est que comme une ombre destinée à faire briller davantage le mérite d'une théorie

dégagée de toutes conjectures ; aussi l'Auteur revient il facilement à prendre les armes contre les faiseurs d'hypothèses ; & les Articles II. III. IV. V. sont employés à combattre Whiston, Burnet, Woodward, dont les opinions ne ménagent ni la raison, ni la physique, ni l'autorité des Livres Saints. Remarquons en particulier, comment M. de B. acheve d'anéantir le système phantastique de Whiston : » Toutes les fois, dit-il, qu'on sera » assez téméraire pour vouloir ex» pliquer par des raisons physiques » les vérités théologiques ; qu'o » se permettra d'interpréter da » des vuës purement humaines, » texte des Livres Sacrés ; & c » l'on voudra raisonner sur les » lontés du TrèsHaut & sur » xécution de ses Décrets ; » tombera nécessairement dan » ténèbres & dans le cahos c » tombé l'Auteur de ce sys » (Whiston.)

Ces paroles, dignes d'être écrites en lettres d'or, termineront cet Extrait, qui ne contient pas la centième partie de ce qui nous a occupé dans le grand ouvrage que nous analysons.

ARTICLE CXXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

L Ettre aux Auteurs de la nou-
velle Gaule Chrétienne tou-
int les Doyens de l'Eglise de
aux; & au sujet de plusieurs
bés de différentes Abbayes du
'aume. Par M. Charles Joseph
mé Prêtre-Chanoine de l'Egli-
Meaux; &c. Chez Giffard
ob. 1749. II. Vol.

& Le Mercier. in 4°. Broch. pag. 33.

Ceci est un ouvrage de Critique. On y relève quelques fautes & quelques omissions, qui ont échapé aux Auteurs de la Nouvelle Gaule Chrétienne, dans la liste des Doyens de Meaux : ce qui donne lieu de faire en même tems des observations intéressantes pour d'autres Eglises du Royaume. Nous ne croyons pas qu'à l'égard d'un livre tel que la Gaule Chrétienne, il faille jamais prendre le ton des reproches, quand on y rencontre de imperfections. Car il est audessus d l'humanité, de passer à travers u nombre infini de petits faits & dattes obscures, sans faire de fa pas. *Optimus ille est, qui mini urgetur.* Cet axiome d'Horace ici, plus que partout ailleurs, se de regle à l'estime publique.

M. Thomé, Auteur de la le suit cette méthode dans sa Crit la modération, les égards, la

Ces paroles, dignes d'être écri-
tes en lettres d'or, termineront
cet Extrait, qui ne contient pas la
centième partie de ce qui nous a
occupé dans le grand ouvrage que
nous analysons.

ARTICLE CXXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

*Ettre aux Auteurs de la nou-
velle Gaule Chrétienne tou-
nt les Doyens de l'Eglise de
ux; & au sujet de plusieurs
és de différentes Abbayes du
aume.* Par M. Charles Joseph
né Prêtre-Chanoine de l'Egli-
Meaux; &c. Chez Giffard
6. 1749. II. Vol. 5 D.

tion veut être contente à quelque prix que ce soit, on souhaite aussi que les agréments du style & les charmes de la littérature ornent les découvertes antiques. On ne peut plus souffrir les purs déchiffreurs de titres, ni les admirateurs insipides d'Epigraphes tumulaires. Ces gens-là, pour nous plaire, doivent apprendre à penser & à écrire.

Nous disons tout ceci pour encourager l'Auteur à faire des démarches vers la belle & grande antiquité, puisqu'il est abondamment pourvu des talens qu'éxigeroit cette importante étude. Mais donnons ici un exemple de sa critique. Au XV. siécle, c'est-à-dire sous le regne de Louis XI. il y eut à Meaux un Doyen nommé Ambroise de Cambray, homme distingué par sa naissance & par son mérite. On le trouve simplement indiqué dans la Gaule Chrétienne, & l'on lui donne le nom d'*Amé* qu'il ne porta jamais. De plus l'Historien de

l'Eglise de Meaux témoigne assez clairement que ce Personnage lui a été peu connu, aussi n'entre-t-il dans aucun détail à son sujet. Cependant il est peu d'Ecclésiastiques du XV. siécle plus renommés dans les fastes de la Littérature. M. Thomé expose son origine, ses occupations à Rome & en France, sa route dans les dignités de l'Eglise; il insiste particulierement sur la querelle où il se trouva engagé avec la Faculté de Théologie de Paris pour la charge de Chancelier de Notre-Dame & de l'Université. Ambroise de Cambray n'étoit que Docteur en Droit; l'Evêque de Paris & le Chapitre ne laisserent pas de le nommer pour remplir la Chancellerie; mais les Docteurs en Théologie prétendirent que cette dignité ne devoit point sortir de leur corps: matiére par conséquent de procès, de mouvements, d'actions polémiques entre les divers membres du Cler-

gé de Paris & de l'Université. Sans décision néanmoins le Doyen de Meaux demeura en possession de sa charge ; c'est ce que notre Auteur prouve par des témoignages qu'il ne seroit pas possible de récuser. Nous pouvons y ajouter d'après un Ms. cité dans une histoire moderne, que ce Chancelier, Ambroise de Cambray, soutint l'attaque des Théologiens de Paris avec beaucoup d'adresse & de fermeté. C'étoit un homme politique, rompu aux affaires, bien servi par ses amis. Il sçavoit découvrir & faire échouer à point nommé toutes les entreprises de ses adversaires. Il avoit le talent de briller dans les Assemblées de l'Université, & comme les Maîtres en Théologie ne vouloient plus aller à l'Evêché, quand il étoit question de conférer le bonnet à un Docteur, il les obligea de garder cette ancienne coutume, tandis même que la querelle étoit

pendante au Parlement. Voilà bien des Anecdotes pour un seul homme dont la Gaule Chrétienne & l'Histoire de l'Eglise de Meaux disent si peu de chose. Nous ne produirons pas d'autres articles de la lettre qu'on vient de donner au Public. Elle abonde en recherches & en détails, qu'il faut lire dans l'Ouvrage même.

Nous avertissons de la part de M. Thomé, qu'il s'est glissé trois fautes dans sa Lettre ; la première pag. 5. l. 7. *du 12 Avril* lisez *du 12 d'Août ;* la seconde pag. 21. lig. 36 *au 14 siécle* lisez *au treizième siécle ;* la troisième pag. 25 l. 16. *en 1532.* lisez *en 1632.*

L'amour des François pour leurs Rois consacré par des monuments publics ; sujet proposé par Messieurs de l'Académie Françoise cette année 1749. & traité en vers, avec des notes historiques où l'on trouve la Description des plus beaux mo-

numents de la Ville de Paris &c. chez De la Guette ruë S. Jacques à l'Olivier 4°. pag. 7.

Ceci est une Ode, nullement lyrique, mais pleine de traits d'Histoire dont l'explication se trouve dans des notes fort étenduës. Après le détail des Statuës érigées à Louis XIV. le Poëte ajoute en adressant la parole à Louis XV.

Mais pour qu'amour te préconise,
Grand Roi, *faudroit* d'autres morceaux,
Phius, Ptolomée & Ramise
N'en ont pas encor d'assez beaux.
Quand même nos Praxitèles
Des Augustes, des Marc-Aurèles
T'auroient donné les traits divins,
Amour prétend que l'on te donne
Pyramide, Globe, Colonne
Comme aux Trajans, aux Antonins.

Presque tous les mots de ces Strophes ou Stances font naître des notes. On en trouve sur les Rois

d'Egypte, Phius, Ptolomée, & Ramise; sur Auguste & Marc-Aurèle; sur les colonnes Trajane & Antonine &c.

Les explications des Places de Paris & des Statuës qui les décorent, sont bien ressemblantes aux notices du *Mémorial de l'Abbé Antonini* & du *Voyage Pittoresque*. De ce dernier surtout on a tiré presque mot à mot la Description de la Statuë Pédestre de Louis XIV. qui est dans la Cour de l'Hôtel-de-Ville, excepté pourtant que le voyage Pittoresque ne met pas que *la foudre de l'Ange Titulaire de la France est composée de fleurs de lys & de rayons du Soleil.* On voit ici une faute d'impression: l'Ange *Titulaire*, lisez *Tutélaire*; & plus bas lisez *Roma Vetus*, au lieu de *Roma Venetus.*

La Description de la Porte saint Denys est aussi à peu près comme dans le voyage Pittoresque, excepté que l'Auteur de ce Voyage

ne fait François Blondel que *Maître de Mathématique de Monseigneur le Dauphin*, & non, comme l'Auteur de l'Ode, *Maréchal des Camps & Armées du Roi.* Nous ne sçavons pourquoi il donne une si haute dignité à ce Mathématicien.

In institutam solemnem præmiorum distributionem Oratio, habita jussu & nomine Universitatis, in majoribus Sorbonæ Scholis, Die Lunæ 4. mensis Augusti, an. Dom 1749. à Francisco-Nicolao Guerin Rhetoricæ in Collegio Sorbonæ-Plessæo Professore. Apud Thibouſt &c. in plateâ Cameracensi. 4°. pag. 24. *Discours de M. Guerin Professeur de Rhétorique au Collége du Plessis sur la distribution solemnelle des Prix, faite le 4. d'Août dans les grandes Ecoles de Sorbonne.*

Le but de cette Harangue est de faire voir les avantages que la distribution annuelle & solemnel-

le des prix procurera aux Lettres, & la gloire qu'elle répand & ne cessera point de répandre sur le Parlement. Ce sont les deux parties qu'on trouve précédées d'un Exorde où l'Orateur félicite les Muses du retour de la paix.

Premiere Partie. On ne peut douter que la distribution solemnelle des Prix ne doive procurer de grands avantages aux Lettres, si elle ranime l'émulation, & si elle rend aux Langues Grecque & Latine leur ancien éclat. Or tels sont les fruits qu'espère, que promet même M. Guerin. C'est ce qui l'occupe dans cette première partie, où il insinuë très à-propos quelques traits de critique sur l'affoiblissement des Etudes & de la Littérature parmi nous. Il en dit une raison très-certaine; c'est que nous nous lassons du vrai & du beau : nous aimons mieux abandonner des richesses solides, mais acquises par nos peres, que de

ne pas courir après des nouveautés frivoles. *Quod.... humani ingenii vitio contingit, cujus natura quietis impatiens, & parandæ quocunque modo laudis avida, jam parta superbè fastidit, atque irreperta ambitiosè prosequitur, ut malit res novare cum exitii periculo, quam in recto, nullâ inventionis gloriâ, consistere.*

L'émulation des jeunes gens, appellés de tous les Colléges de l'Université au concours des Prix est peinte avec grace. On compare leur ardeur à celle des Aspirans aux Couronnes Olympiques. *Videre mihi videor illos Græcarum civitatum Cursores & Athletas, nunciatâ ludorum Olympicorum celebritate, undique convolantes, ut in maximo tot populorum conventu unusquisque & ante collectam apud suos populares virtutis existimationem, & urbis patriæ* nomen decusque *tueretur. Et illi* quidem revertebantur domos cum

ribus subnixi, sertis revincti, ad Deos terrarum Dominos evecti. Occurrebatur illis à Civitatibus, quarum dignitatem amplificaverant, miris gratulationibus ab amicis, à parentibus excipiebantur. Ut par nostrorum juvenum alacritas, par ipsa etiam gloria &c.

Nous croyons même qu'il y a plus de vrai mérite à remporter des prix dans un combat littéraire, qu'à devancer des rivaux dans une carrière poudreuse, où les chevaux seuls, à proprement parler, ont tout l'honneur de la victoire. Cependant quand on nous parle de ces anciens Grecs, & de leurs jeux publics, notre imagination s'élève; nous voyons le concours de toutes ces fameuses Républiques, objets de notre vénération dès l'enfance; nous entendons les chants sublimes de Pindare, destinés à célébrer le triomphe des Vainqueurs. L'éloignement des

ſiècles aggrandit encore le ſpectacle par rapport à nous ; & quand nous revenons enſuite à l'autre partie de la comparaiſon, à notre jeuneſſe couronnée pour des compoſitions de Proſe ou de vers, nous éprouvons une ſorte de chute qui nous étonne ou qui nous engourdit. Il en eſt de même de tous nos parallèles avec les Romains ; ces dominateurs du monde nous écraſent par l'admiration que nous contractons pour eux en étudiant leur langue & leurs hiſtoires.

M. Guérin repréſente noblement l'avantage que le Grec & le Latin doivent retirer de cette diſtribution de prix ; mais il n'inſiſte pas tellement ſur l'intérêt de ces langues qu'il ne penſe auſſi à la nôtre. » Elle ſera d'autant mieux » cultivée, dit-il d'un ton de juſte » confiance, qu'on s'appliquera » davantage à l'étude des lettres » Grecques & Latines. « Ce qu'il prouve par l'exemple de M. le

Card. de Polignac & de M. Rollin ; deux portraits qu'il faut voir dans l'Ouvrage même.

Seconde Partie. L'Orateur expoſe la gloire que procure aux Membres du Parlement la diſtribution ſolemnelle des Prix ; elle leur donne le titre illuſtre de Protecteurs des Lettres ; de Magiſtrats zélés pour le bien public, dont l'éducation des enfans eſt une partie ſi conſidérable ; de bienfaiteurs perpétuels, puiſque cette ſolemnité doit être renouvellée tous les ans avec le même éclat. Dans le détail il ſe trouve une ſuite d'éloges ; pour M. le Chancelier, M. le Premier Préſident, M. le Procureur Général : & les noms célèbres dans le Barreau, les Briſſon, les de Thou, les Lamoignon, les Talon, les Molé &c. reparoiſſent dans tout l'appareil du mérite & de l'immortalité. Nous citerons un morceau de la fin, où l'on remarque quelque choſe de tou-

chant : c'est l'image des desirs de cette jeunesse prête à recevoir la récompense de ses travaux. *Sed quid ego juventutis arrectæ jamdudum & expectatione suspensæ triumphos & gaudia demoror ? Aspicite, Auditores, & universos, & eos quos sanguis, quos privatæ necessitudines unicuique vestrûm cariores efficiunt : videte pulchrum in fronte pallorem, & indices animorum intùs spe & & pavore trepidantium notas, ex quibus haud dubia generosæ indolis auguria concipite. Jam sibi præclari atque magnifici judicio, quo digni præ cæteris habiti sunt, qui congrederentur, quàm vellent suas quisque domos splendida reportare signa victoriæ, vel ad suos litteras mittere laureatas ! &c.*

Cette harangue, vraiment estimable & dans le bon goût, manque néanmoins en quelques endroits d'un dégré de clarté & d'aisance : nous ne ferions pas cette critique,

ſi les beautés qu'on remarque dans l'ouvrage ne faiſoient pas ſouhaiter toute la perfection que l'Auteur eſt capable de lui donner.

Lettre à une jeune Dame nouvellement mariée. 4°.

Ceci eſt un badinage Philoſophique tout propre à réaliſer le mot d'Horace *Ridiculum acri &c.* L'Auteur ſuppoſe une jeune Dame née en Angleterre, mais établie depuis peu en France Patrie de ſon mari. Il lui trouve des manières qui ne ſont pas celles du Pays où elle doit faire déſormais ſon ſéjour ; & ces manières il les qualifie ironiquement de *ridicules*, pour faire mieux ſentir la frivolité réelle & l'extravagance bien prouvée de nos mœurs. Vous *montrez*, dit-il, *des ridicules chez vous, vous en portez dans les cercles, vous en promenez dans le Public.* C'eſt comme la diviſion de

cette ingénieuse feuille. Elle reprend : » vous montrez des ridi-
» cules chez vous : il y a six mois
» que le Sacrement vous lie, &
» vous aimez encore votre mari !
» votre Marchande de modes a le
» même foible pour le sien, mais
» vous êtes Marquise.... Pour-
» quoi cet oubli de vous-même,
» lorsque votre mari est absent ?
» Revient-il ? Vous vous parez.
» Je vous croyois bien jeune, &
» vous êtes bien vieille. Vous re-
» montez au tems des Patriar-
» ches.

L'Auteur parcourt ensuite toutes les circonstances domestiques, le lever, la toilette, la table, le jeu ; & il fait toujours contraster les méthodes nouvelles, avec la sage conduite de la Dame Angloise : ce qui s'exécute par le jeu d'une ironie soutenuë, excelcellent quadre comparable a celui de Moliere dans les *précieuses ridicules* & dans les femmes *sçavan*-

tes ! » On se met à table (j'en
» ris encore, mais c'est d'un rire
» amer) vous benissez les mets !
» Nous nous crûmes chez le Curé
» de la Paroisse, qui peut-être
» nous auroit quitté des graces,
» ce que vous ne fites pas.... Votre
» Antichambre fait pitié. Des La-
» quais qui s'occupent en atten-
» dant vos ordres, qui se croyent
» à *Monsieur* comme à *Madame*,
» qui imaginent qu'ils ne sont
» en maison que pour travailler,
» qui ont un air respectueux pour
» un honnête homme qui arrive
» à pied &c.

Le détail passe aux cercles où la Dame étrangère fait une figure toute décente, mais *Gothique* par rapport aux mœurs d'aujourd'hui.
» Vous y entrez avec les couleurs
» de la nature sur le visage. Ainsi
» se présente la femme du Suisse
» qui vous a ouvert la porte....
» Vous vous placez sans avoir dit
» *aux glaces* que vous êtes à faire

» posa une partie au
» logne, vous dema
» tre mari s'il en f
» son monde, il r
» une raison de plu
» ler, vous rompît
» lier dans votre
» que vous comptie
» & c'est là votre
» au soir : entre nou
» n'êtes-vous point
» qu'un coup de for
Les prétendus rid
pagnent la Dame
les actions publique
» siez-vous Dimanch

l bien vrai que vous aſſiſtez
ıux Vêpres ? Le Marquis de...
rous en accuſe, en diſant que
rous faites ridiculement votre
alut. On pourroit vous paſſer
quelques ſermons, mais jamais
ceux qui convertiſſent : une jo-
lie femme eſt faite pour les jo-
lis Sermons, ils s'annoncent aſ-
ſez par l'affluence des Equipa-
ges & le prix des chaiſes. Il eſt
ignoble de s'édifier pour deux
ſols. . .

Ce Public d'aujourd'hui deman-
: auſſi des graces que l'Auteur
ale ainſi : » Il y a des graces
d'ajuſtement ; vos robes ſont de
goût, mais les garnitures ne
ſont pas de la *Duchapt*.... Vos
diamans ſont beaux, mais ils
ne ſont pas montés par l'*Em-
pereur*... On vous a vuë à l'O-
péra coëffée en *Comète*, lorſ-
que depuis deux jours on étoit
en *Rhinocéros*.... Il y a des gra-
ces de langage.... Vous dites

» ſimplement qu'une choſe eſt
» bonne ; une importante diroit :
» c'eſt *miraculeux* , c'eſt *divin !*
» Etes-vous un peu fatiguée ? Il
» faut être *excédée* , *anéantie.* Un
» coup de vent a-t-il dérangé une
» boucle de vos cheveux ? Ne
» vous fâchez pas , ſoyez *furieu-*
» *ſe.* Vous manquez juſques dans
» l'Alphabet : au ſortir du dernier
» Opéra , vous dites *à la maiſon* ,
» tandis qu'à vos côtés la Femme
» d'un Traitant crioit *à l'Hôtel* ;
» &c.

Il faudroit tranſcrire toute cette lettre pour en faire connoître tout le fin , nous dirions toute l'excellence , ſi nous ne craignions de donner trop à notre goût particulier. L'Auteur , ſans avoir l'amertume de Juvenal , a quelque choſe de ſa manière pour le développement des *Ridicules* & pour la peinture des Originaux.

TABLE DES ARTICLES du II. Vol. d'Octobre 1749.

ART. CXVII. *Le Théâtre Anglois* T. VIII. p. 2081
ART. CXVIII. *Méthode naturelle de guérir &c.* 2101
ART. CXIX. Della Istoria Eclesiastica &c. *Histoire Ecléstiastique du R. P. Orsi T. III.* 2124
ART. CXX. *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique &c.* par M. l'Abbé d'Artigny. 2137
ART. CXXI. *Histoire de Pyrrhus* par M. Jourdan. 2152
ART. CXXII. *Assemblée Publique de la Société Royale de Lyon* 2162
ART. CXXIII. *Idée de la Poësie Angloise &c.* par M. l'Abbé Yart &c. 2194
ART. CXXIV. *Lettre de M. le Chevalier de la Pleignière à M.*

Bourgelat Ecuyer du Roi &c. 2204
ART. CXXV. Histoire Naturelle avec la Description du Cabinet du Roi &c. 2226
ART. CXXVI. Nouvelles Littéraires. 2245

ERRATA pour Octobre I. Vol.

Pag. 1921. l. dernière. après, ôtez la virgule.
P. 1982. l. 5. on vit *lis.* on rit.
P. 2054. l. 8. *pratiquee* lisez *pratiquée.*
P. 2070. l. 8. commme *lis.* comme.
P. 2075 l. 11. *didastiques* lis. *didactiques.*

Pour Octobre II. Vol.

Pag. 2100. l. penult. *ploisanteries* lisez *plaisanteries.*
P. 2229. l dern. éservoirs *lis.* réservoir

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur Chancelier le présent *Journal*, & il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15 Septembre 1

LE ROUGE

De l'Imprimerie de JORRY.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05975 6745
A 491090